MALRAUX ET LA GRANDEUR

par J.-J. Servan-Schreiber

L'EXPRESS

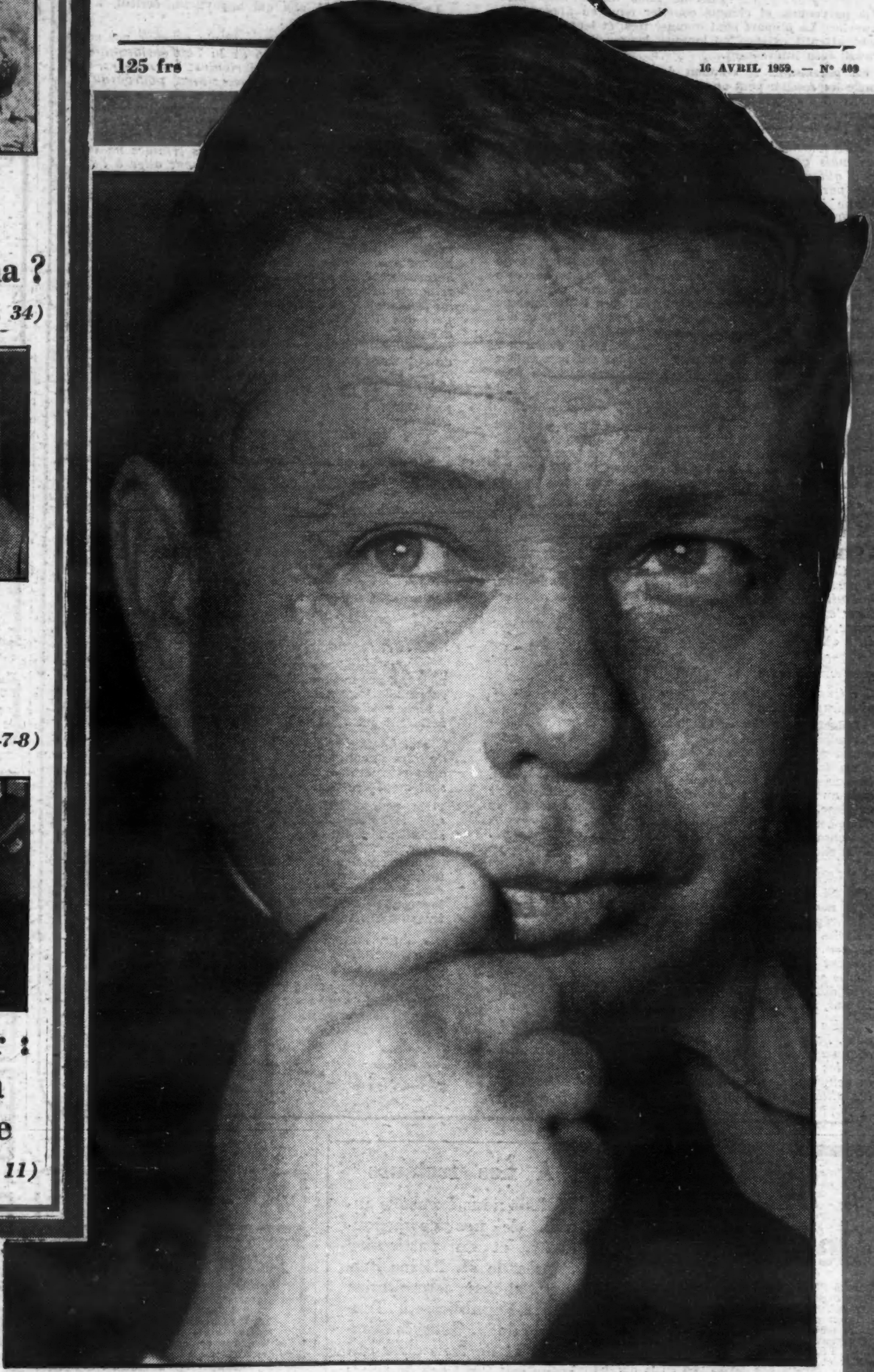
125 frs

16 AVRIL 1959. — N° 409

- **A quoi sert le cinéma ?** *(p. 34)*

- **Voyage en Afrique** *(pp. 6-7-8)*

- **Adenauer : opération de Gaulle** *(p. 11)*



(Rodrigue.)

M. FRANÇOIS DE GEOFFRE (voir pp. 14 - 23 - 25).
« Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre !
« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! »
(Charles Péguy.)

La lettre de « L'Express »

NOUS n'espérions pas recevoir, dans un si bref délai, de si nombreuses réponses à notre enquête « Croyez-vous à la démocratie? » (voir le questionnaire, page 36).

Plus de 1.300 lettres nous sont déjà parvenues, et chaque courrier nous en apporte de nouvelles. La plupart sont manuscrites, et leur dépouillement attentif exigera de longues heures de travail. Un travail bien intéressant.

En parcourant le contenu de ces piles de dossiers, quelle impression peut-on, dès aujourd'hui, en retirer?

1 Le sujet est brûlant, et nul n'y touche en vain.

« Un journal comme « L'Express » que je « n'aime » pas mais que j'achète régulièrement parce qu'il est celui qui attaque les questions les plus réelles et les plus passionnantes, ne peut faire de cette enquête qu'une interprétation tendancieuse, trop immédiate. Mais à longue échéance, par ce fait que « ça fait réfléchir », cela pourra avoir une utilité », **écrit un lecteur de 39 ans, éditeur à Paris.**

Précisons tout de suite. Nous nous efforcerons de ne donner aucune « interprétation » aux résultats de cette enquête. Ni la forme de notre questionnaire, ni le fond, ni sa diffusion ne l'apparentent d'ailleurs à un sondage d'opinion, et ne sauraient se traduire par des chiffres, des statistiques ou des conclusions artificielles. Il ne s'agit que de conduire chacun à s'interroger, et de confronter ensuite des points de vue, en leur conservant leur valeur personnelle, individuelle, et non « représentative » d'un groupe.

2 L'éventail de ceux qui nous ont déjà répondu est très ouvert. De 17 à 72 ans, de l'ouvrier ajusteur de 48 ans qui a été secrétaire de cellule au P.C. en 1934, au polytechnicien ingénieur-conseil de 53 ans qui se classe lui-même « grand bourgeois » et qui souhaite

« ... un régime autoritaire, avec référendum à faible périodicité, annuel par exemple, sur les questions essentielles. »

C'est le fils d'un exploitant agricole, qui raconte :

« Ce matin mon père n'était pas là, j'ai commandé le personnel de la ferme. Il en faut un, me dira-t-on. Je l'admets. Mais je n'étais ni plus compétent ni supérieur aux ouvriers. J'attribue ce privilège à ma naissance, ce qui est proprement scandaleux (...). On me dit : « Tu es jeune, ça te passera... »

Sa réponse précède celle de l'inspecteur d'une compagnie d'assurances (35 ans) qui écrit :

« Quand je pense démocratie, ce qui me semble le plus important est de nous en débarrasser. »

Industriels, artisans, étudiants, petits et grands fonctionnaires, ouvriers d'usine, professeurs, petits et gros commerçants, prêtres, agriculteurs, de tous âges, d'opinions très diverses, écritures dépouillées d'intellectuels, écritures cursives d'hommes pressés, graphismes appliqués ou fantaisistes, la variété de nos correspondants est extrême. Sans doute les diverses catégories sociales et d'âge sont-elles inégalement représentées. Du moins nous le pensons sans avoir encore établi des comparaisons. Mais elles sont toutes présentes.

3 Si nous souhaitons maintenant que le plus grand nombre possible de nos lecteurs fassent l'effort de répondre à notre enquête, fût-ce en laissant de côté les questions qui leur paraissent inutiles ou qui ne les concernent pas, c'est pour pouvoir ouvrir le plus largement possible la discussion, car au sein d'une même classe sociale, la même question déclenche des réponses très différentes. Ainsi, un élève de l'Ecole Centrale, 23 ans, fils d'industriel, écrit :

« En Espagne, on peut au moins penser ce qu'on veut. En pays communiste, on vous endoctrine quotidiennement, on vous lave le cerveau à fond. En Espagne les valeurs chrétiennes sont respectées ainsi que la religion. Le communisme opprime les religions et les philosophies non conformes. Le régime espagnol n'est pas l'idéal, loin de là, mais le communisme appliqué est bien pire. »

Mais un pasteur de 30 ans répond à la même question :

« Les crimes qui se commettent en Espagne se commettent au nom de Dieu. Cela suffit à me faire préférer le régime de la Tchécoslovaquie. »

Un homme de 31 ans qui appartient, écrit-il, à la grande bourgeoisie, note :

« Le revenu national espagnol n'a presque pas augmenté depuis dix ans. Celui de la Tchécoslovaquie a triplé. Des deux côtés, les écrivains, les artistes, les fonctionnaires doivent vivre assez bien, pourvu qu'ils aient l'échine souple. Mais les ouvriers, les paysans qui sont la grande majorité sont en Espagne condamnés à la misère et au désespoir, tandis qu'en Tchécoslovaquie ils voient bon gré mal gré leur niveau de vie s'accroître d'année en année, les femmes ne sont pas des esclaves et les enfants peuvent aller à l'université. »

Et un directeur d'entreprise industrielle de 40 ans répond :

« En Tchécoslovaquie la promotion sociale semble possible, en Espagne non. Le régime espagnol me semblerait cependant le moins mauvais car, détestable actuellement, il permet l'espoir d'une révolution. Le régime tchèque bafoue gravement sur certains points les fondements de la démocratie, en particulier le respect des libertés. Je ne vois pas comment le peuple, détenteur théorique du pouvoir, pourrait se révolter contre lui-même afin d'abolir les effets de l'idéologie de l'appareil politique dominant. »

Ces divergences apparaissent à l'occasion de plusieurs questions. Et les réponses ne coïncident pas toujours, il s'en faut, à celles que, grossièrement, on pourrait attendre.

Nous demandions, par exemple : « Qu'est-ce qui vous paraît le plus important : la liberté d'opinion ou le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre »?

L'un de nos correspondants remarque :

« J'ai le droit d'avoir mes opinions mais je ne puis ni les exprimer (je serais foutu à la porte de mon travail) ni les faire passer dans la réalité. La progression du niveau de vie des masses n'est pas la démocratie, elle en est une condition préalable. » C'est un « grand bourgeois » qui parle.

Un autre, industriel :

« La progression du niveau de vie est néanmoins plus importante car elle permet de s'émanciper des tutelles et tyrannies, y compris celle de l'opinion. »

Le plus grand nombre souhaitent que les deux notions ne soient pas incompatibles — ou ils le croient — sans se résoudre à les hiérarchiser.

Mais c'est un ouvrier syndiqué de 28 ans qui, tout en déclarant que...

« ... Le droit de dire m... n'empêche pas de mourir de faim », conclut : *« ... et pourtant, je reconnais que c'est pour moi le plus important. L'homme ne vit pas seulement de pain. »*

En poursuivant, dès aujourd'hui, nous ferions une exploitation incorrecte, légère, des lettres de nos lecteurs. Il faut d'abord aller plus à fond, tout lire, classer, comparer, bref travailler.

Notre enquête est-elle utile ? Inutile ? Ou inconsciemment tendancieuse ? demandions-nous. « Utile » répondent tous ceux dont nous avons pu lire les lettres. Sur le second point, les avis sont partagés, mais nous emprunterons à M. Raymond M... sa conclusion :

« Votre enquête est très utile. Inconsciemment tendancieuse, mais c'est sans importance et j'aurais parfaitement admis qu'elle le soit ouvertement : la politique est un choix conscient. »

Certes. Mais ayant pour notre part choisi, nous souhaiterions, nous croyant démocrates, informer plutôt qu'imposer.

Françoise Giroud.

A nos lecteurs

Nous nous excusons auprès de nos correspondants, et en particulier auprès de M. Pierre Bertaux, ancien commissaire de la République à Toulouse, de M. Georges Gombault et de tous ceux qui nous ont écrit ces derniers jours, de ne pouvoir, faute de place, publier leurs lettres dans ce numéro de « L'Express ».

Nos lecteurs les trouveront ici la semaine prochaine.

Stencil électronique

Grâce à l'ELECTRO-REX on imprime tout sur son duplicateur.

L'ELECTRO-REX reporte électroniquement tout document sur un stencil plastique. Le moindre détail, la couleur la plus pâle, tout vient automatiquement.

Placez l'Electro-Stencil sur un simple duplicateur et il produit des milliers de copies conformes. Qu'elle soit la dixième ou la dix millième, chaque copie est une vraie copie. Et elle ne coûte que 1 fr. 40. Demandez COLOS-REX-ROTARY, 29 rue Miguel-Hidalgo (19e arrondissement). BOT. 10-60.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 16, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

DIVERS

ACHETE à domicile DISQUES LIVRES anciens - modernes GRAVURES
J. HOUSSAIS, 5, r. Montfaucon (6e) - DAN. 75-11

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera.

N'ECRIVEZ PLUS :
SITOGRAPHIEZ !
EN UNE SEMAINE
AVEC 10 CLEFS
ECRIVEZ 10 FOIS PLUS VITE
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLLIER
Documentation contre deux timbres

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

COMPTABLE DIPLOME 33 ans
Huit ans pratique A.O.F., ex-chef compt. cherche poste simil. ou cadre adm. pr Dakar ou Abidjan. Ecr. L'Express, n° 2097, 29, rue Marignan, Paris.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

LABORATOIRE SCIENTIFIQUE, banlieue Sud-Est, recherche candidats nationalité française, dégagés obligations militaires, pour postes suivants :
- Ingénieurs pour travaux de documentation, bonne formation scientifique. Connaissance indispensable de l'allemand ou du russe ;
- Ingénieurs pour recherches de physique théorique, niveau licence complète ou grande école ;
- Mathématiciens pour programmage sur machine à calculer électronique ;
- Ingénieurs physiciens chimistes Electroniciens ;
- Dessinateurs détaillants ;
- Agents techniques électro-mécanicien, radio-électricien ;
- Aide-chimiste (femme).
Transport assuré
Envoyer curriculum vitae au Laboratoire Central de l'Armement, Batterie de Limeil, LIMEIL-BREVANNES (Seine-et-Oise) qui convoquera

ORIENTATION

Devenez
GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Carrière nouvelle (principale ou d'appoint)
Cours individualisés par CORRESPONDANCE
Documentation gratuite sans engagement à
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. E), 15, rue des Chats-Bossus à LILLE

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém. cherche urg. log. à louer 2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

APPARTEMENTS (Locations)

GEORGE V
Très bel appartement mixte, 6 pièces principales, cuisine, salle de bains, chauffage central individuel, tout confort. Installation téléphonique intérieure, état impeccable dans immeuble excellent standing. Surface totale 228 m2 plus chambre de service. Loyer raisonnable, charges minim. Bail 6 ans à courir, possibilité bail neuf. Peut convenir habitation profess. et commerc.
VIDAL - CEN. 39-81
21, RUE SAINT-FIACRE (Métro Montmartre)

APPARTEMENTS (Vente)

A VENDRE QUARTIER ST-GERMAIN-DES-PRES STUDIO petite salle de bains kitchenette 2e étage sur cour. Intermédiaire s'abstenir. Tél. : ELY. 00-15 de 12 h. à 15 h.

St-SULPICE-LUXEMBOURG
dans immeuble ancien sur cour jardin, 3 pièces, entrée, cuisine, bains, dégagement, 2e étage gauche. Bel immeuble tapis escalier, 3 pièces, entrée, cuisine, bains, sur cour, soleil, 4e étage gauche. Tél. PIG. 60-49

TERRAINS (Achat)

Philippe Lamaro 5, rue Renaissance PARIS (8e)
Entrepr. constr. recherche terrains banlieue Paris, toutes surfaces. Ecrire.

LOCAUX COMMERCIAUX

RUE DE PASSY MAGASIN d'angle et dépendances
115 m2 sous-sol, réserve 41 m2. Monte-charges, bail 9 ans tous comm. Loyer 400. Tél. PIG. 60-49

FONDS DE COMMERCE

MAGASIN DISQUES SAINT-AUGUSTIN à céder cause famille. Chiffre d'affaires 12 M. Conditions à débattre. Ecrire n° 2898 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris

CAPITAUX

INDUSTRIE PARIS plein essor recherche PARTICIPANTS pour réalisation commandes et développement industriel disposant 5 à 15 millions. Agences s'abstenir. Ecrire ou téléphoner Ateliers ATEMM, 49, rue Orfila, PARIS (20e) - MEN. 07-32

LA NATION

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.

Malraux et la grandeur

La grandeur. Ce qui restera de la Ve République, lorsqu'elle aura achevé sa trajectoire, c'est ce signe-là, cette marque : la grandeur. Comme la IVe de Queuille, Pleven, Mollet, passera à l'Histoire sous la tête de chapitre, inventée par l'un d'entre eux : « immobilisme ».

On dira : pratiquement, quelle différence ? Il y en a. Nous avançons. Nous franchissons une étape, quoi qu'il paraisse, vers la réalité. En dehors de de Gaulle, dont les discours qui sont toujours un plaisir pour l'oreille ne nous apportent plus grand-chose, il y a un homme, dans ce régime, qui nous fait bondir — en avant — chaque fois qu'il prend la parole, c'est André Malraux. Il nous aide énormément à comprendre de quoi il s'agit.

La flèche indicatrice, c'est Malraux. Avec de Gaulle, dont il est vraiment le seul complice historique, le seul harmonique dans le personnel du régime, il *vit* l'aventure de la Ve, il y croit, il l'incarne. Et, comme il sait s'exprimer, il nous la traduit.

En écoutant Malraux, hier ministre de l'Information, aujourd'hui ministre de la Culture, aujourd'hui comme hier porte-parole de l'idéologie gaulliste, on apprend, on déchiffre ; on progresse dans l'intelligence du régime.

Malraux vient de parler. C'est la troisième fois, après sa conférence de presse de juin dernier et le discours de la place de la République. Ni la politique algérienne, ni la Constitution, ni la réforme des théâtres nationaux ne resteront comme des monuments ; mais les exposés des motifs dont, chaque fois, Malraux trouve ainsi l'occasion, seront les textes sur lesquels on se penchera pour comprendre ces quelques années d'Histoire de France.

Au sens noble

Le théâtre français, a dit Malraux, doit reprendre « *la mission que j'ai définie jadis en disant qu'elle était sans doute de donner conscience à tous les hommes de la grandeur qu'ils ignoraient en eux* ». Ainsi « *tenterons-nous d'accomplir le rêve de la France : rendre la vie à son génie passé, donner la vie à son génie présent et accueillir le génie du monde...* ».

Grandeur et rêve. Rêve — au sens noble, au sens de mission, de foi, de but inscrit dans le ciel et projeté sur l'avenir. Rêve, au sens où Malraux lui-même l'avait dit déjà en juillet dernier en s'adressant, pour leur faire comprendre la France gaulliste, aux correspondants de la presse étrangère : « *Je sais que quand la France ne rêve pas, elle va bien mal.* »

(Henri Cartier-Bresson - Magnum)

M. ANDRÉ MALRAUX, A SON MINISTÈRE
Nous crions : « Comment faire ? » - On nous dit comment rêver.

Bon. Il serait facile de faire de la polémique, bien cinglante et bien démagogique, autour de cette notion de « rêve ». Bien sûr, en employant des mots comme celui-là — comme de Gaulle avec son « féal » — Malraux se rend vulnérable. Seulement Malraux mérite, et méritera toujours, de notre part qu'on essaye de le comprendre et non pas qu'on contribue à le ridiculiser. Notre génération, chacun de nous peut en témoigner, a une dette envers lui.

Plus qu'à de Gaulle

A franchement parler, je crois que nous lui devons plus qu'à de Gaulle. Car je commence à ne plus savoir très bien s'il fut bon ou mauvais pour nous, nous Français d'après guerre en chair et en os — et non pas la France, avec un grand F, dans son musée — nous Français d'aujourd'hui, s'il n'aurait pas mieux valu, tout compte fait, que la résistance au nazisme fût entièrement incarnée, puis exploitée politiquement par les petits hommes de nos réseaux intérieurs, les maquisards, les révolutionnaires en puissance, plutôt que par ce grand militaire, qui a tout magnifié, certes, mais ensuite tout pétrifié et tout remis « en ordre ». Oui, on peut s'interroger sur l'apport politique du général, et le dernier mot n'est pas dit.

Mais, sur son plan, Malraux, sans aucun doute, aura fait *progresser* une génération. Sartre dit : « *Ce que nous comprenons nous appartient.* » Eh bien, la révolution du XXe siècle, les techniques révolutionnaires inaugurées par l'Octobre rouge, c'est Malraux qui, par son art, a contribué à nous les traduire. De la Chine à l'Espagne, avec « La Condition humaine » et « L'Espoir » — surtout « L'Espoir » — il s'est fait l'intermédiaire lumineux entre ce qu'il y avait de neuf dans le monde où nous sommes et nous qui avons à y vivre, à le comprendre, à le nourrir, à le porter.

Oui, nous sommes en dette à son égard. Et le moins que nous puissions faire, quoi qu'il dise, quand il nous parle, c'est de ne pas rire, mais d'écouter.

Malraux donc, au nom du régime, veut donner à la France sa « grandeur », sa « mission », son « rêve » et la remettre à la hauteur de son passé en la replaçant dans sa fresque historique. Voilà l'essence même du gaullisme — ça et rien d'autre.

L'épine dorsale

Voilà qui nous éclaire très convenablement. On touche au fondamental. Et l'erreur de base nous apparaît ici beaucoup mieux qu'en observant les habiletés de la technique gouvernementale en Algérie, ou bien les méthodes financières de MM. Pinay et Rueff, ou encore l'inaptitude du ministère du Logement. Tous ces faits que nous constatons, épars, quotidiens, toutes ces arêtes, les voici qui se relient à une épine dorsale, celle du régime : l'idée de grandeur comme politique, le rêve historique comme thème mobilisateur du peuple et particulièrement de la jeunesse.

« *La France est depuis longtemps malade de n'avoir pas de mission... Les Français ne pardonnent ni aux autres, ni à eux-mêmes, d'être devenus un peuple sans mission* », a dit Malraux. Déracinés des manuels de l'Histoire, voilà ce que nous sommes; de Gaulle et Malraux veulent nous y remettre. Valmy, Jemmapes, la Convention, Racine, Corneille — l'Histoire, voici la terre où l'on veut nous replanter, où l'on nous propose de chercher notre sève.

Modes d'emploi

Admirable erreur, exaltant contresens ! A une génération, la nôtre, qui veut savoir comment *faire* un pays moderne, comment *construire* une collectivité sur la base des techniques neuves, comment *fonder* sur le développement industriel la promotion sociale qui permettra seule l'éclosion d'un nouvel humanisme, on offre le romantisme, les rêves du temps des empires, le théâtre antique et la noblesse des sentiments. Dialogue de sourds, divorce dès le départ.

Nous avons soif, une soif collective, formidable, de *modes d'emploi* de ce que la technique moderne met à la disposition des hommes d'aujourd'hui pour fabriquer une société libérée, pour donner à chacun les moyens de sa liberté matérielle et lui permettre de se reconquérir lui-même en s'arrachant à la servitude de l'argent, à l'aliénation de son travail — on nous lit des poèmes. Nous crions : comment faire ? On nous dit comment rêver.

L'illusion lyrique

Je relis « L'Espoir » qui fut un modèle. Dans un dialogue, que nous n'oublierons pas, entre Garcia et Magnin, Malraux nous a aidés à découvrir la différence de *nature* entre le romantisme révolutionnaire et la volonté concrète, technique, de faire une révolution.

« *Ce que nous entendons par la fenêtre, monsieur Magnin, c'est l'Apocalypse de la fraternité. Elle vous émeut. Je le comprends bien : c'est une des choses les plus émouvantes qu'il y ait sur la terre et on ne l'y voit pas souvent. Mais elle doit se transformer, sous peine de mort.* »

« *Le danger est que tout homme porte en soi-même le désir d'une Apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple : par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur... même quand elle prétend en avoir un.* »

La grandeur à laquelle nous convie aujourd'hui, avec Malraux et de Gaulle, le nouveau régime, c'est l'Apocalypse 1959. Elle n'a pas de futur. La révolution n'était pas le rêve de la fraternité, mais la technique de la mobilisation populaire pour la prise du pouvoir. La grandeur de notre société, de 1960 à 1970, ne sera pas un noble élan vers des images sacrées qui appartiennent au passé ; mais la technique précise, complexe, efficace, de développement concret du revenu national à un rythme et par des méthodes capables de transformer une masse de citoyens épars en un peuple d'égaux, bâtisseur et solidaire.

En portant l'illusion lyrique à un paroxysme insupportable, de Gaulle et Malraux nous permettront de crever ce nuage où nous sommes, de sortir du cauchemar, de retrouver la terre ferme, la réalité concrète, de quitter enfin les musées historiques et les panoplies pour reprendre le goût d'une vie d'hommes.

J.-J. S.-S.

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boëtie

CORRESPONDANCES EXPRESS

ECONOMIE : LE BILAN REEL

● « La politique du gouvernement est la seule possible et elle n'est pas d'inspiration réactionnaire », expliquait M. Debré vendredi dernier, aux syndicalistes surtout, lors d'une première « table ronde » économique.

Bien qu'on ait beaucoup parlé de la relance, « dans la prudence et la stabilité monétaire », la politique du gouvernement la rend improbable pour cette année.

● Pour les salaires, il n'est envisagé qu'un relèvement de 1,5 à 2 % en moyenne. Or, les salaires directs ont perdu 6 % de leur pouvoir d'achat en quinze mois. L'activité a reculé de 7,4 % en un an. Le pouvoir d'achat de la masse des salaires directs est réduit de 13 % ; il est revenu au niveau de fin 1955, alors que la capacité de production a augmenté de près de 30 % depuis.

● Dans l'agriculture, la baisse du pouvoir d'achat des salariés provoque une mévente qui risque d'aller en s'amplifiant en ce qui concerne les produits alimentaires. Les ventes de viande ont diminué de 10 %, le cours du porc s'effondre, le vin descend au-dessous du seuil de rentabilité. Une importante baisse des cours est attendue pour les fruits et légumes, dont la récolte s'annonce excellente.

La baisse des produits agricoles doit, dans l'esprit du gouvernement, compenser les hausses que les mesures financières de décembre dernier continueront à provoquer dans nombre de secteurs industriels. Les salaires pourraient ainsi être tenus. Toutefois, la stabilité des salaires se traduirait alors par une stabilisation du revenu brut des agriculteurs (donc par une baisse de leur revenu net, les frais d'exploitation continuant d'augmenter) et par une réduction de leurs achats de produits industriels, facteur de récession.

● L'industrie et le gouvernement ont des exigences contradictoires : le relèvement des salaires semble nécessaire pour relancer la demande, l'activité et les investissements du secteur privé. Mais une minorité d'entreprises seulement pourraient absorber des hausses de salaires sans hausse des prix. Or, la stabilité des prix est l'impératif premier pour le gouvernement.

Pour éviter « l'augmentation brutale du chômage, d'ici quelques semaines ou quelques mois » (prévision de l'I.N.S.E.E.), le gouvernement entend recourir à deux moyens :

● l'accroissement des exportations (objectif : + 20 %), qui sera facilité par la reprise internationale. Elle peut provoquer un regain d'activité de 2 à 3 % ;

● les investissements publics, dont le rythme s'accélère et dont le volume doit croître encore l'année prochaine.

« La pente, dit M. Debré, prenant ses précautions, sera longue à remonter.... et il y faudra probablement une génération. »

MAINTENANT qu'elle jouit de sa pleine souveraineté, maintenant qu'elle n'est plus reléguée au second rang, on attend avec impatience la rentrée de la Salle du Luxembourg.

Que Jean-Louis Barrault me pardonne, ce n'est pas à son théâtre que je pense, mais à son voisin le Sénat. La confusion est excusable. Peut-être d'ailleurs faut-il voir une subtile parenté entre les dispositions constitutionnelles rétablissant l'égalité des Chambres et la réorganisation des théâtres nationaux, peut-être M. André Malraux a-t-il voulu mettre au pas la Comédie du Palais-Royal comme le 13 mai avait mis au pas la comédie du Palais-Bourbon.

Pourquoi pas ? L'Odéon, c'était jadis un peu le Sénat du théâtre français. On y trouvait le spectacle de père de famille cher aux âmes barbues. Il existait entre la tribune et la scène du Luxembourg une secrète affinité.

MAIS voici qu'on parle de rajeunir l'Odéon, d'en faire une sorte de théâtre officiel d'avant-garde. Cela m'inquiète pour le Sénat. Lui fera-t-on subir une métamorphose identique et, perdant le nom qui la définissait, l'antique Assemblée deviendra-t-elle un Juvénat ?

Après tout, l'expérience prouve que les hommes d'Etat ne s'améliorent pas toujours en vieillissant. Je ne vois pas pourquoi une Chambre de réflexion ne serait pas imberbe. Et puis je ne vois pas pourquoi nous aurions absolument besoin d'une Chambre de réflexion. Au cours des dernières années, nous avons vu à la tête du pays assez de prudents et de méditatifs pour nous dégoûter des contemplations ombilicales. C'est un accélérateur que la France demande, et non un frein.

Vive donc le Juvénat du Luxembourg et, si possible, son grain de folie ! Le bon sens étant la chose du monde la mieux partagée, il est plus payant de cultiver la vertu contraire.

D'ailleurs, entre nous, le bon sens, quand on en manque, il suffit d'écouter la radio... Depuis que Maurice Clavel double Saint-Granier, il y a des petites minutes à revendre sur les ondes.

Et ça ne vaut pas cher.

ROBERT ESCARPIT.

L'AFFAIRE AUDIN SERA INSTRUITE A PARIS

● M. Michelet, garde des Sceaux, a pris la décision de faire instruire à Paris la plainte de Mme Audin concernant la disparition de son mari, M. Maurice Audin. Un juge d'instruction doit être désigné incessamment par M. Patin, président de Chambre à la Cour de Cassation. M. Paul Teitgen, qui était secrétaire général de la police à la préfecture d'Alger lors de l'affaire Audin, et qui se trouve actuellement au Brésil, a fait savoir, dans une lettre au garde des Sceaux, qu'il était prêt à témoigner. Dans la même lettre, il dit avoir la certitude absolue que Maurice Audin est mort.

PANAMA : VOICI LA SOLUTION DE GAULLE

● La revue panamienne « Vision », qui est publiée par les professeurs de l'Université de Panama, publie dans son dernier numéro, sous le titre « La Chypre africaine », un article dans lequel on lit notamment :

● Le général de Gaulle est en train d'étudier un projet de loi conférant à l'Algérie l'autonomie dans le cadre de la Communauté française et protégeant, en même temps, les droits des colons européens installés dans cette région.

● D'après ses collaborateurs, le précédent de Chypre a produit une profonde impression sur le général. Il a servi à lui montrer qu'après tout il est possible de réconcilier deux groupes ethniques sur un même territoire.

● Son nouveau plan pour l'Algérie, suivant certains milieux diplomatiques français, consiste en un président arabe et un vice-président européen. Les pouvoirs du gouvernement seront calqués sur la structure actuelle de l'exécutif en France.

● Le gouvernement local sera composé d'une majorité d'Arabes, quoique n'ait pas encore été révélée la proportion entre les deux groupes ethniques. Si cette proportion est basée sur la population, les Arabes disposeraient de 85 % des charges. Mais cette proportion serait injuste, car il est généralement admis que les Européens ont contribué au progrès de l'Algérie durant plus d'un siècle. On s'attend que les Européens disposent d'une représentation équivalant à une proportion de 25 à 30 %.

● Avant d'agir, de Gaulle recherchera l'appui personnel du roi Mohamed V du Maroc. En outre, il compte sur le président Bourguiba de Tunisie pour « neutraliser » le mouvement nationaliste arabe, c'est-à-dire pour persuader les rebelles qu'ils ne fassent pas obstacle au projet.

● Le roi Mohamed a déjà fait savoir qu'il soutiendrait une solution au problème d'Algérie basée sur le décret actuellement à l'étude à Paris. En échange de ces concessions, il serait disposé à ce que le Maroc redevienne partie intégrante de la Communauté française, en tant que membre indépendant. On assure que Bourguiba accepterait des liens du même genre entre la France et la Tunisie. A leur tour, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc formeraient une Union des pays du Nord-Ouest africain dans le cadre de la Communauté française.

POURQUOI LE CHANOINE KIR N'EST PAS A MOSCOU

● Le chanoine Kir, 72 ans, maire de Dijon, a fait annoncer le samedi 11 avril qu'il ne se rendrait pas en U.R.S.S., où il devait procéder au jumelage de sa ville avec Stalingrad et rencontrer le président Kroutchev. Prétexte officiel : le chanoine doit se trouver samedi à Dijon pour y accueillir le général de Gaulle.

En réalité, le voyage du maire de Dijon s'est heurté à l'opposition du Conseil des communes de l'Europe qui, partisan de l'Europe des Six, voit d'un mauvais œil les efforts du mouvement concurrent, le Monde Bilingue, pour étendre le principe du jumelage à des villes d'au-delà le rideau de fer. Une première démarche du préfet de la Côte-d'Or auprès du chanoine Kir étant demeurée sans effet, M. Berthoin, ministre de l'Intérieur, à Dijon, le jeudi 10, déclara au chanoine que l'Elysée et la présidence du Conseil craignaient qu'une visite offi-

ETUDIANTS

qui avez peu de chance de succès à vos examens de fin d'année, ne perdez pas votre temps :

APPRENEZ LA STÉNOTYPIE

INSTITUT GRANDJEAN

Au cœur du quartier Latin.

15, rue Soufflot - PARIS (5e)

ODE. 46-72

FORUMS RÉGIONAUX

Le vendredi 17 avril à 20 h. 45, à MULHOUSE, M. Jean-Marie DOMENACH parlera, « Salle de la Société Industrielle », des : « Nouveaux visages de la Gauche ».

Le mardi 21 avril à 21 h., à ALES, M. Robert BARRAT parlera, « Salle du Café de France », des : « Données actuelles du problème algérien ».

Le mercredi 22 avril à 21 h., à MONTPELLIER, M. Robert BARRAT dressera, « Salle Emile-Martin », rue du Carré-du-Roi, les « Bilan et perspectives en Afrique du Nord ».

cielle du doyen de l'Assemblée nationale française ne compromette la conférence des ministres des Affaires étrangères, qui doit avoir lieu le mois prochain à Genève.

Le chanoine, qui avait l'intention de demander la nomination d'un curé français à Moscou, venait de recevoir l'assurance de M. Kroutchev que sa demande serait agréée. Au lieu de prendre l'avion pour Moscou, il s'est rendu immédiatement à Rome, où l'avait mandé S.S. Jean XXIII, alerté sur cet incident.

LE « LANDY » N'A PLUS DE TOIT

● Le « Centre du Landy » (information et coordination pour la défense des liberté et de la paix), que patronnent notamment J.-P. Sartre, J.-M. Domenach, André Philip, C. Bourdet et L. Schwartz, vient d'être l'objet d'une mesure administrative qui le prive pratiquement de tout moyen d'action.

Le Centre, qui publie le journal « Témoignages et Documents », dans lequel ont été reproduits plusieurs textes interdits (notamment le livre d'Henri Alleg : « La Question »), et qui a organisé de nombreuses réunions en vue de la défense des libertés et de la paix en Algérie (dont la dernière a été interdite par la préfecture de police), avait ses locaux situés 14 ter, rue du Landy, à Clichy.

Un arrêté du préfet de la Seine vient d'interdire cet immeuble à l'habitation. Avec une diligence rare dans de pareils cas, la toiture a déjà été enlevée.

Le Centre signale que son adresse légale demeure néanmoins 14 ter, rue du Landy, à Clichy. Il sollicite, pour se reloger et poursuivre son action, une aide financière qui peut lui être adressée au C.C.P. Paris 16.162.83.

LE CLUB JEAN-MOULIN SUR L'ALGERIE

● La revue « Esprit » publie, dans son nouveau numéro, l'analyse d'une discussion qui a eu lieu le 17 décembre dernier au Club Jean-Moulin.

Ce club, fondé au lendemain du 13 mai, réunit des fonctionnaires, des industriels, des universitaires soucieux de rechercher des solutions concrètes aux problèmes actuels, solutions « compatibles à la fois aux conditions d'un Etat moderne et aux exigences de la démocratie ».

Le texte du Club Jean-Moulin expose l'ébauche d'une « Algérie viable ».

Voici les thèmes de réflexion qui sont à la base de cette étude :

1° Les Européens d'Algérie ne se maintiendront qu'en fonction du climat politique et des garanties qui leur seront offertes dans l'Algérie future ;

2° Le problème est donc d'étudier les chances d'une collaboration avec le nationalisme nord-africain et plus généralement avec le monde sous-développé ;

3° L'idéal serait de faire de l'Algérie une nation mixte. Mais on ne peut l'imposer. Il ne faut cependant pas fermer l'issue. Une période provisoire entre le cessez-le-feu et l'option devrait permettre à l'Algérie de se définir. Ainsi, ce que l'on promettrait à terme ce ne serait pas l'indépendance, mais la possibilité d'autodétermination ;

4° Chacun de ces points est minutieusement étudié, en vue d'un règlement acceptable, par la majorité des éléments des deux communautés.

Productivité

Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.

● Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
● 800 modèles toujours en magasin
● Une solution pour chaque problème pour chaque budget

AIGLE EAGLE

AIGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

AIGLON - Création nouvelle : ensembles décoratifs et fonctionnels, métal ou bois.

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

AFRIQUE NOIRE

Le complot contre la Communauté

● *Que se passe-t-il en Afrique Noire ? « L'Express » a envoyé Claude Krief y faire une longue enquête. Il vient de rentrer.*

UN navire communiste débarque des armes à Conakry, capitale de la Guinée indépendante. Le Soudan, le Sénégal, la Côte-d'Ivoire, le Dahomey votent. Les anciennes fédérations d'A.O.F. et A.E.F. disparaissent. Le Mali entre en scène avec fracas. Le R.D.A., le grand parti africain fondé par M. Houphouët-Boigny, éclate. De nouvelles formations apparaissent. Des hommes hier alliés s'affrontent. Bref, depuis quelques jours, quelques semaines à peine, l'Afrique noire semble prise dans un tourbillon politique qui bouleverse les cartes, modifie l'avenir.

Quels espoirs apporte la Communauté naissante ? Que cherche l'Afrique sous la passion des slogans et au-delà de sa misère ? Ce sont les questions que je me suis posées de Dakar à Abidjan en passant par Conakry où le président Sekou Touré attend l'heure des « retrouvailles » avec le reste de l'Afrique française.

Le Français moyen, d'esprit libéral, se sent l'âme sereine en débarquant à Dakar. Déjà, depuis le vote de la « loi-cadre » de M. Defferre, vieille de trois ans, nul ne pouvait plus parler, au sens propre, de « colonie ». Aujourd'hui, cette ville moderne aux buildings insolents, ces environs arides qu'animent dans la poussière des légions de baobabs, ces contrées vouées à la culture de l'arachide, ce pays tout entier est entièrement entre les mains des élus africains. Etat autonome, ayant la gestion de ses propres affaires, la République du Sénégal, comme tous les autres territoires d'Afrique noire sauf la Guinée, a choisi la Communauté en répondant « oui » au référendum du 28 septembre. L'indépendance même est, théoriquement, à sa portée : la Constitution prévoit formellement une procédure légale qui la rend accessible.

La fédération du Mali

Comment ne pas penser dans ces conditions qu'il reste seulement à régler des problèmes strictement africains ou inter-africains ? En fait on ne tarde pas à découvrir au hasard des premières conversations les signes d'une tension qui risque de devenir grave : la première crise est une crise de confiance.

En janvier de cette année, le Sénégal, le Soudan, la Haute-Volta et le Dahomey décidaient solennellement de fédérer leurs Etats en créant le Mali et d'entrer ainsi groupés dans la Communauté. Peu importait que la masse ignorât à peu près tout de ce vieil empire africain né il y a près de dix siècles et démembré sous Louis XIV. Dans l'esprit de ses promoteurs, le Mali devait devenir le symbole de la renaissance africaine. Il apparaissait surtout comme un « exorcisme » contre la « balkanisation », ce revers de l'autonomie des anciens territoires.

Des représentants officiels des quatre Etats élaboraient une Constitution. M. Apithy, président du Conseil du Dahomey, déclarait hautement son adhésion enthousiaste au projet. L'Assemblée de Haute-Volta entérinait par un vote le choix de ses délégués. Tout semblait réglé quand brusquement, en l'espace de quelques jours, tant le Dahomey que la Haute-Volta revenaient sur leur décision. Le Sénégal et le Soudan se retrouvaient seuls. Que s'était-il passé ?

(Breemat.)

M. HOUPHOUET-BOIGNY PARMI SES AMIS (1)
« L'heure de l'unité n'a pas encore sonné... »

Le jeu de Paris

Il n'est personne qui n'en parle à Dakar sans amertume, sans inquiétude ou sans colère. Et malgré le triomphe électoral des partisans du Mali qui viennent d'enlever, tant à Dakar qu'à Bamako, capitale du Soudan, tous les sièges aux nouvelles Assemblées, les plaies demeurent à vif. Car l'échec partiel du Mali est mis formellement sur le compte d'interventions directes de Paris.

C'est la première chose que m'ait dite M. Modibo Keita, président du gouvernement fédéral du Mali (que le général de Gaulle a reçu au début de cette semaine). Grand, mince, élégant, M. Modibo Keita descend de la vieille dynastie des Keita qui porta justement au sommet de sa puissance l'ancien empire Mali. Ex-instituteur, il a été deux fois ministre dans les gouvernements de MM. Bourgès-Maunoury et Félix Gaillard. Il parle avec fermeté, presque avec rudesse :

« Le Mali vivra de toute manière. C'est une chose dont il faut être sûr. Telle est la volonté des populations qui nous ont élus. Mais la manière dont nos projets ont été torpillés débouche sur une véritable crise de confiance : l'échec relatif du Mali a résulté de l'intervention directe de certains hommes politiques métropolitains. C'est un fait que nul ne peut admettre. Cela rappelle un passé que nous croyions révolu. Des exhortations, des pressions ont été exercées. Des promesses financières également. M. Apithy a convaincu certains de ses amis, pourtant partisans du Mali, en affirmant que le Dahomey gagnerait, en abandonnant tout regroupement, le financement du port de Cotonou.

« On veut maintenir l'Afrique divisée. Imagine-t-on de la sorte rendre les Etats africains plus dépendants, plus dociles ? Tente-t-on de remettre en pratique le vieil adage « diviser pour régner » *? Dans ce cas le calcul est faux. La lutte politique va fatalement rebondir. Les partis traditionnels P.R.A. et R.D.A. ne correspondent plus aux réalités. Il n'y a plus que les fédéralistes et les autres. Nous sommes partisans de la Communauté. Mais la France n'a pas osé donner à la Communauté une vraie personnalité internationale : juridiquement seule existe pour le monde la République française, le passeport français. Il faut donc considérer la Communauté comme quelque chose de dynamique et travailler à la création d'un bloc cohérent d'influence française. La Communauté doit déboucher sur un grand Etat africain associé à la France. Là est l'avenir. Pourtant quand on nous impose la* « balkanisation », *quand on fait échouer tous nos efforts en vue de l'unité, tout se passe comme si on voulait imposer à l'Afrique de choisir, pour régler ses vrais problèmes, l'indépendance... »*

Y a-t-il eu réellement complot comme on le croit à Dakar ? Les têtes les plus froides, les moins partisanes admettent la réalité des interventions. Celles-ci n'ont pas eu pour cadre les services du Haut-Commissariat général : on cite ouvertement parmi les responsables l'entourage de M. Soustelle qui est ministre de l'O.C.R.S. et s'est installé rue Oudinot, ainsi que M. Foccard, ex-responsable R.P.F. pour l'Afrique noire et conseiller technique à l'Elysée pour la Communauté.

Le « lobby » d'Afrique noire

Et les Africains dressent des listes de faits qui, pour eux, convergent tous dans le même sens : remplacement d'un haut-commissaire en Haute-Volta (à l'insu du haut-commissaire général) ; voyages multiples de personnalités ex-R.P.F. dans le but de réveiller les oppositions des chefs traditionnels ou religieux ; voyage d'un membre du cabinet de M. Soustelle à Cotonou ; missions d'action psychologique auprès des états-majors stationnés en Afrique noire ; pressions à Paris au cours des déplacements officiels des hommes politiques africains, etc.

Bref, chacun est persuadé qu'il existe un « lobby » d'Afrique noire comparable sur le plan politique au « lobby algérien ». Pour ce « lobby » le président de la Communauté serait allé trop vite et trop loin, sans discernement. Il s'agit donc de limiter les dégâts et de « maintenir » en agissant en sous-main pour réserver l'avenir.

Le cadre de cette action est à la fois stratégique et politique : il faut éviter que se constitue au sud du Sahara un grand Etat susceptible de devenir indépendant et de tourner les positions françaises. Là est le premier impératif : il faut maintenir les divisions actuelles et faire échec à toute tentative d'unification, de fédération primaire, même si la Constitution ne les exclut pas. Bref, il s'agit de parier sur la faiblesse, voire la misère des territoires divisés, sur leurs besoins en capitaux et en techniciens français pour les maintenir, dociles, dans les cadres juridiques actuels.

Chiffres en main, le calcul repose sur des postulats économiques valables. A part le Sénégal et la Côte-d'Ivoire, aucun des anciens territoires d'A.O.F. ne peut pratiquement espérer vivre sur lui-même, à plus forte raison se développer. L'ancienne fédération redistribuait les ressources en fonction des besoins de chacun, les plus riches prêtant aux plus pauvres.

La Mauritanie par exemple dispose de ressources budgétaires s'élevant seulement à 1 *milliard par an :* elle tablait néanmoins par le jeu des compensations fédérales sur un budget voisin de 4 milliards. Aujourd'hui, la Mauritanie, comme le Dahomey ou la Haute-Volta ou le Niger sont incapables d'assurer le simple équilibre de leur budget de fonctionnement.

Actuellement la dépendance financière de ces Etats est totale, dans tous les domaines : l'autonomie ne peut être que factice. C'est là-dessus que comptent les adversaires métropolitains de l'unité africaine. Mais quelles seront les conséquences politiques de cet état de fait ?

« Le danger, voyez-vous, c'est l'éclatement de l'Afrique de culture française », répond Léopold Sedar Senghor qui me reçoit dans sa villa du Grand Dakar, nichée sous les cocotiers. En blazer rayé, vif, dynamique, le nouveau président de l'Assemblée du Mali enchaîne : *« Comment des territoires isolés, impuissants, pourront-ils résister aux attractions étrangères, au jeu même des puissances européennes désireuses de succéder à la France ? Le Dahomey par exemple ne cache pas que la Communauté n'est pour lui qu'une étape et qu'il envisage, après l'indépendance, de participer à une Fédération du Bénin fatalement sous influence anglaise puisque la Nigeria, indépendante l'an prochain, compte 35 millions d'habitants. C'est pour éviter cet éclatement que la* « balkanisation » *rend fatal que nous avons voulu le Mali. On a crié à la sécession. Rien n'est plus faux. Nous voulons rester dans l'ensemble français. La culture, la technique françaises sont pour nous essentielles. Un jour on*

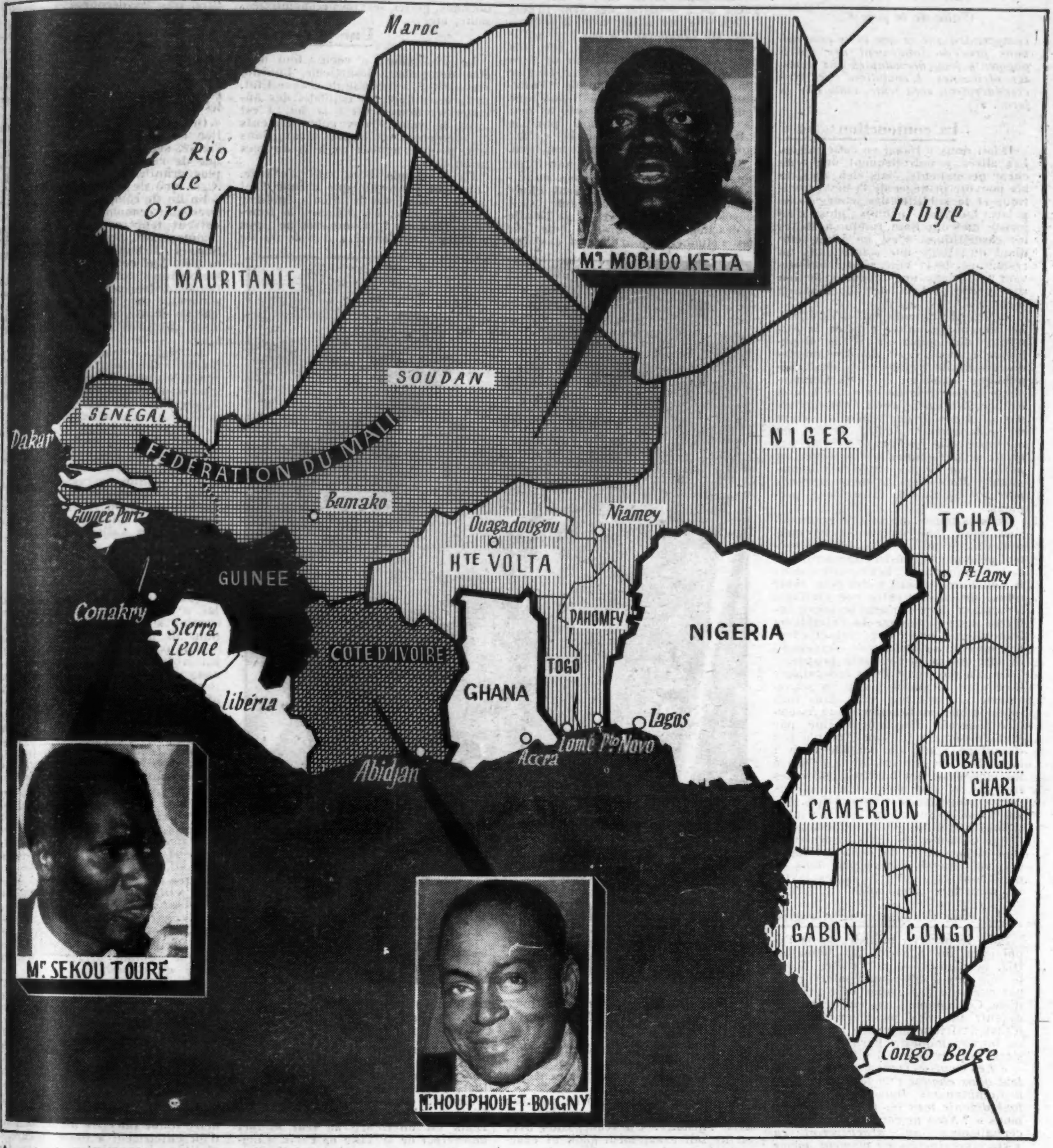
(Suite en page 8.)

(1) A sa droite : le président du Conseil de Côte-d'Ivoire, M. Denise.

Services Réguliers CANADA
LE HAVRE — QUÉBEC — MONTRÉAL
s/s HOMERIC (26.000 T.)
4 et 20 MAI - 8 et 26 JUIN - 16 JUILLET
m/s ITALIA (21.000 T.)
25 MAI - 18 JUIN - 11 JUILLET - 13 AOUT
★
Voyage-croisière au CANADA - ÉTATS-UNIS
Départ en groupé du Havre le 3 Août par le s/s HOMERIC
Retour le 1er Septembre par m/s ITALIA
HOME LINES
Agents généraux pour la France :
HOME LINES : 8, rue Auber, PARIS (9e) - Tél. OPE. 96-66
et toutes Agences de Voyages

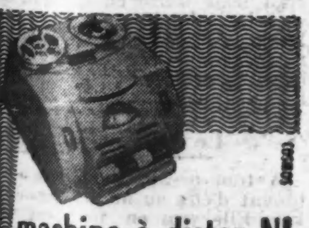
Tergal :
PANTALONS
COSTUMES
IMPERS
capel
74, BOUL. DE SÉBASTOPOL PARIS (3e)

LES TROIS VOIES DE L'AFRIQUE



Au sein de la Communauté : la fédération du Mali (Soudan-Sénégal) et les républiques autonomes de la Côte-d'Ivoire, du Dahomey, de la Haute Volta, de la Mauritanie et du Niger.

A l'extérieur de la Communauté : la république indépendante de Guinée. Tous ces territoires appartenaient à l'ancienne fédération de l'A.O.F.



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

CROISIÈRE D'ÉTÉ
Du 11 au 26 juillet 1959
GRÈCE - CHYPRE
ISRAËL - DALMATIE
DELPHES - ATHENES - DELOS - RHODES - FAMAGOUSTE - NAZARETH
JERUSALEM - CANDIES - SPARTE - MISTRA - CORFOU - DUBROVNIK
Prix, tous frais compris, de Venise à Venise, à partir de 140.000 francs
Programme gratuit sur demande à l'agence de voyages
LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - PARIS (9e) - TRI. 15-43

PRÉFÉREZ TOUJOURS UN GRAND TAILLEUR
GENTLEY
"Sur mesures"
COSTUME
tissus anglais
50.000 f.
"Prêt à porter"
VESTES sport
14.900 f.
PANTALONS
Tergal 7.800 f.
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

(Suite de la page 6.)

comprendra que ce que nous poursuivons procède totalement des enseignements français adaptés aux réalités africaines. L'évolution vers une confédération sera lente, mais elle se fera... »

La conjonction « et »

Il fait doux à Dakar en cette saison. Les alizés y entretiennent une fraîcheur permanente. Mais rien ne semble pouvoir protéger de la fièvre politique et la subtilité des jeunes Sénégalais laisserait pantois plus d'un juriste métropolitain rompu à toutes les casuistiques. C'est un jeune étudiant qui, toute une soirée dans un restaurant de la ville, s'est lancé devant moi dans une longue réflexion sur la conjonction de coordination *« et »* :

« *Parlons franchement*, m'a-t-il dit. *Le général de Gaulle a lancé la formule* « d'ambassadeur de la République française *et* de la Communauté » ou de « citoyenneté de la République française *et* de la Communauté ». *Que signifie ce* « et » ? *Si la France fait partie de la Communauté n'y a-t-il pas là une répétition, voire un pléonasme ? Faut-il croire au contraire que la France ne fait pas partie de la Communauté puisque l'on parle de la France* et *de la Communauté ? Mais alors je ne comprends plus...* » ajouta-t-il, faussement perplexe.

Sous sa fausse querelle de grammairien, mon interlocuteur savait qu'il soulevait le problème le plus important posé par la construction juridique de la Communauté : la France est dans la Communauté sans y être pour avoir refusé de choisir entre une véritable fédération dans laquelle se serait intégrée sans équivoque la République française, et une confédération effective où chaque Etat aurait pleinement disposé de sa personnalité propre.

On n'a pas voulu de la fédération : la France y aurait perdu sa souveraineté en tant que telle, dans tous les domaines, au bénéfice d'une Assemblée fédérale directement élue par tout l'ensemble français. On n'a pas davantage voulu de confédération : la hantise de la sécession a paralysé les juristes et les hommes politiques français, et l'on a jugé que les liens confédéraux seraient trop lâches. Aujourd'hui, avant même que les nouvelles institutions soient totalement en place, certaines de leurs dispositions sont déjà l'objet de contestations : tout va dépendre de l'esprit dans lequel vont être interprétés les textes régissant la Communauté.

Le rôle du haut-commissaire

Pour le premier ministre de la République du Sénégal, M. Mamadou Dia, la manière dont va être défini le rôle des hauts-commissaires revêt par exemple une importance primordiale. Cet homme jeune qui promet de devenir un des meilleurs hommes d'Etat d'Afrique noire me reçoit dans un bureau modeste. Partout des dossiers, des classeurs. Il affirme :

« *Les hauts-commissaires représentent dans chaque Etat le président de la Communauté. Doivent-ils pour autant détenir tous les pouvoirs* « communs » ? *Nous ne voulons pas de* « bicéphalisme » *qui dégénérerait en* « cosouveraineté » *au moment même où l'on affirme la pleine autonomie des Etats. Pourquoi ne pas faire confiance aux premiers ministres pour gérer certains services communautaires dans la limite de leurs Etats respectifs ? Le haut-commissaire deviendrait alors une sorte d'ambassadeur interne...* »

La revendication est importante et met pratiquement en cause l'économie générale du système conçu par les juristes français. Bref, alors que la France a cru atteindre le sol ferme de la Communauté pour régler les problèmes africains, on retrouve à Dakar les exigences de l'évolution sans halte, sans havre.

La nature même du « oui » africain au référendum explique cet état de fait. L'Afrique a eu à choisir entre l'indépendance, véritable rejet dans les « ténèbres extérieures », et une Communauté toute faite : elle n'a guère eu à débattre des liens précis qu'elle désirait nouer avec la métropole. Ou plutôt on n'a pas tenu suffisamment compte de ce que ses élus désiraient : les représentants de tous les partis africains réunis en février 1958 à Paris avaient demandé à l'unanimité la création d'une République fédérale. Et si l'on a repris le mot de « communauté » lancé par le R.D.A. au Congrès de Bamako, ce fut pour lui donner un contenu nouveau.

Sekou Touré, en Guinée, aurait pu répondre « oui » à certaines conditions dont on a pratiquement éludé l'étude. L'unanimité africaine s'est brisée sur le double écueil de l'unité et des liens avec la France. Il ne faut pas s'étonner aujourd'hui si certains rouages grincent, si l'on découvre surtout que tous les « oui » n'ont pas eu le même sens et ne débouchent pas sur le même avenir.

(Agip.)

M. MODIBO KEITA, PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION DU MALI *
« Nos projets ont été torpillés ! »

C'est pourquoi Dakar a de nouveau l'irritante obsession d'un rendez-vous avec l'histoire. Un rendez-vous avec on ne sait exactement quoi, ni exactement quand, mais qu'il ne faut en aucun cas manquer. D'où la mystique dévorante de l'unité, du Mali...

Cette passion, exacerbée par les contre-manœuvres, a pesé sur le dossier pourtant solide des « fédéralistes ». A vouloir imposer à tout prix le « regroupement politique » les partisans du Mali ont fini par reléguer au second plan les exigences inéluctables du « regroupement technique ».

Jusqu'à la semaine dernière, la vie de toute la Fédération de l'A.O.F. (1) s'était concentrée dans le « building ». C'est un vaste parallélépipède ultra-moderne qui domine de ses neuf étages la ville de Dakar. Couloir après couloir, étage après étage, tous les départements qui régissent secrètement mais sûrement un pays défilent : douanes, postes, services économiques, santé, etc.

Une atomisation

Le « building » a vécu : tout doit être démembré, désarticulé, liquidé, reconstitué, à l'échelle de chaque Etat, dans les différentes capitales des anciens territoires. C'est la loi. C'est aussi la volonté des gouvernements qui veulent avoir auprès d'eux, dans leurs propres ministères, leurs services techniques.

Là le simple bon sens s'effraie. Comment concevoir que chaque Etat puisse, sans coordination, légiférer sur la fiscalité, les douanes, la fonction publique ? Comment ne pas maintenir des services d'étude ou de gestion communs et d'abord sur le plan douanier et sanitaire ?

Avec ses 16 millions d'habitants, toute l'A.O.F. dispose d'un revenu inférieur à celui d'une grande ville française. La totalité des budgets des Etats est inférieure au seul *budget municipal* de la Ville de Paris. Comment concevoir une industrialisation sans un marché aussi large que possible, une planification pensée sur une large échelle ?

L'autonomie risque d'apparaître bientôt comme un cadeau empoisonné. On se partage les dépouilles de l'ancienne fédération. Presque rien n'est encore fait pour assurer concrètement l'avenir.

Les fausses frontières

On comprend mieux à Abidjan la force du courant de « balkanisation » : la lutte pour l'émancipation politique est passée par la décentralisation, c'est-à-dire la révolte contre la toute-puissance politique et administrative de Dakar où trônait le tout-puissant gouverneur général. Là les « fédéralistes » œuvrent à contre-courant.

Ils peuvent faire valoir, à juste titre, que les découpages administratifs des territoires sont l'effet du hasard ou des fantaisies administratives. La Haute-Volta n'a-t-elle pas été par deux fois ces dernières années rayée de la carte et reconstituée ? Comment construire des nations sur ces divisions artificielles qui coupent en deux les mêmes groupes ethniques ?

On répond à Abidjan que la Fédération elle-même est arbitraire, et que l'unité, séduisante pour l'esprit, manque de réalisme : les distances sont plus grandes de Dakar au fond du Niger que de Brest à Moscou.

En fin de compte, les véritables critères sont économiques et humains. Ils doivent tenir compte des échanges commerciaux, des courants de migration et surtout des voies d'accès à la mer. Sur ce seul terrain, la « balkanisation » totale est fausse et par là même dangereuse : la Côte-d'Ivoire elle-même ne peut se passer des 500.000 Mossis originaires de Haute-Volta qui lui servent de main-d'œuvre agricole.

Au Mali, à tout appareil politique fédéral, M. Houphouët-Boigny a répondu « non » depuis longtemps. Déjà il y a deux ans, au Congrès de Bamako, le président du R.D.A. avait été sur le point de démissionner quand la majorité du R.D.A. s'était prononcée pour l'unité africaine. Depuis il n'a pas changé d'avis. Pour lui qui a créé le premier parti inter-territorial africain la lutte politique a cessé avec l'acquisition par chaque Etat de l'autonomie interne : chacun se doit maintenant de mettre en valeur son propre patrimoine avant d'aller plus avant.

Chez M. Houphouët-Boigny

C'est ce qu'il m'a longuement expliqué en me recevant à déjeuner chez lui, à Abidjan, peu avant que ne se termine le Congrès du Parti démocratique de la Côte-d'Ivoire. Tandis que l'on nous sert le foutou, le plat national ivoirien composé de pâte de banane ou d'igname assaisonnée à l'huile de palme, le président Houphouët-Boigny s'explique :

« *L'heure de l'unité n'a pas encore sonné. Je suis un paysan. Mon père m'a appris qu'avant d'agrandir ses champs il faut pleinement les mettre en valeur. Je veux donc construire la Côte-d'Ivoire, en faire une nation. Ce n'est pas si facile. Il y a soixante tribus en Côte-d'Ivoire et certaines d'entre elles ne se comprennent qu'en français ! Tout à l'heure, au Congrès, vous avez entendu les déléguées féminines réclamer la suppression du matriarcat. Croyez-vous que cela puisse se faire du jour au lendemain ? Il faut aller lentement pour ne pas tout rater. Il en est de même pour l'unité...*

« *Pour l'instant, eh bien, je propose un Conseil d'entente où se retrouveront périodiquement, tour à tour dans chaque capitale africaine, les présidents du Conseil de chaque Etat : ils pourront ainsi coordonner leurs politiques et régler les questions communes. Mais je suis hostile à toute institution permanente. Je propose de la même manière la création d'un fonds de solidarité auquel chaque Etat verserait 19 % de ses ressources, la répartition étant en principe inversement proportionnelle aux apports...* »

Le président Houphouët-Boigny s'anime, se passionne. On le sent pénétré d'une sincérité totale, mais aussi d'un entêtement à toute épreuve. Les réalités économiques de la Côte-d'Ivoire donnent un sens contraignant à son choix. Depuis des années, la Côte-d'Ivoire qui totalise à elle seule 45 % de toutes les exportations de l'A.O.F. et 30 % de ses importations, était lasse d'être en quelque sorte la « vache à lait » de la Fédération. Dakar c'était l'écran avec Paris, l'administration, les dossiers qui attendent, le sentiment irrésistible d'être lésé ou oublié.

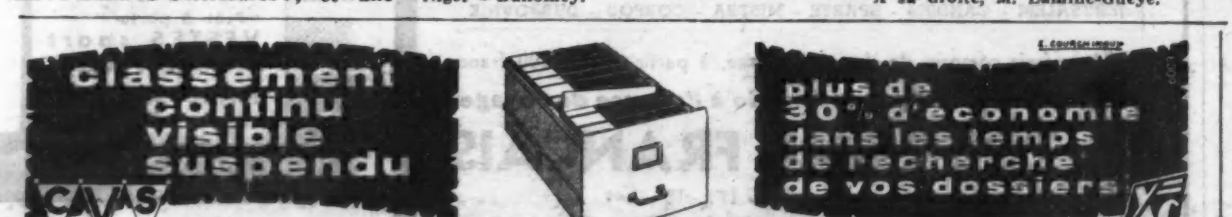
Le nationalisme ivoirien

A tout prendre, Abidjan a le sentiment d'être au moins l'égale de Dakar. Elle veut en tout cas être la capitale d'un « Etat-pilote », véritable vitrine de la Communauté. Mais pour cela la Côte-d'Ivoire a besoin de toutes ses ressources : porter à bout de bras le reste de la fédération freinerait son expansion. Les charges qui paralysaient la Côte-d'Ivoire dans le cadre de l'A.O.F., c'est à la Communauté de les assumer maintenant. M. Houphouët-Boigny pense qu'il ne peut gagner son pari avec M. N'Krumah, du Ghana indépendant, avec M. Sekou Touré, de la Guiné indépendante, qu'en ayant les mains libres, et avec l'aide totale de la France.

Mais le « nationalisme » ivoirien, basé sur le refus de la « fédération »,

(1) Sénégal - Soudan - Mauritanie - Guinée - Côte-d'Ivoire - Haute-Volta - Niger - Dahomey.

* A sa droite, M. Lamine-Gueye.



a déjà son revers. On l'a vu quand s'est déchaînée il y a quelques mois la Ligue des originaires de la Côte-d'Ivoire : après des incidents sanglants, près de 20.000 Africains originaires du Dahomey, du Togo ou d'autres territoires d'Afrique française étaient contraints de quitter précipitamment la Côte-d'Ivoire. Le refus des « grands ensembles » risque de déboucher sur des « micro-nationalismes » tribaux qui feraient éclater les territoires eux-mêmes.

Une question a été posée au Congrès de Treichville, tout au moins de manière implicite : « *Où est la véritable fidélité aux idéaux du R.D.A., au combat politique africain des dernières années ?* » Aujourd'hui, tant M. Modibo Keita, leader du Mali, que M. Sekou Touré, leader de Guinée, ou que M. Houphouët-Boigny se proclament les vrais héritiers de ce parti qu'ils avaient créé ensemble il y a plus de dix ans. Le R.D.A. c'était à la fois l'émancipation politique, les regroupements inter-territoriaux et la Communauté franco-africaine.

Et Sekou Touré ?

On est au moins obligé de constater que le R.D.A. est mort. Le Mali, comme M. Houphouët-Boigny, est maintenant condamné à avoir une véritable « politique étrangère » en Afrique française. Le Parti fédéral africain créé par M. Modibo Keita il y a deux semaines à Dakar va défendre ou tenter de défendre dans chaque territoire la politique de l'unité.

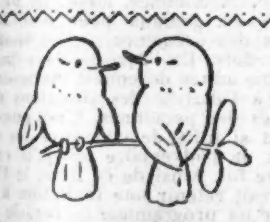
De son côté, M. Houphouët-Boigny va utiliser les sections qui lui sont restées fidèles pour maintenir, avec la stricte autonomie territoriale, le respect de l'orthodoxie de la Communauté. Le Mali veut devenir immédiatement la Prusse africaine. La Côte-d'Ivoire entend réussir sa propre édification économique avant toute initiative unitaire.

Bref, des forces nouvelles vont s'affronter au moment même où la disparition des services fédéraux impose d'urgence des compromis « techniques » minima, dans les domaines douanier et fiscal par exemple.

Quel va être le fruit de ces déchirements, de ces contradictions ?

Quand on pose cette question en Afrique, les yeux se tournent vers Sekou Touré qui possède une des clefs du problème. Où en est-il ? Que fait-il ? C'est ce qu'il faut d'abord aller voir chez lui, à Conakry.

CLAUDE KRIEF.



le CADEAU
de mariage
le plus secrètement désiré

Trouver une idée de cadeau, à la fois original et vraiment utile, pour un mariage, n'a jamais été bien facile.

Mais, ne pensez-vous pas que pour un jeune ménage, le cadeau le plus secrètement désiré - et qu'il a rarement le plaisir de recevoir ! - c'est de l'argent ? Avec cet argent, les nouveaux mariés sont libres de choisir exactement ce qui leur fait envie : n'est-ce pas magnifique pour eux ?

Mais, jusqu'ici offrir de l'argent était chose très délicate.

Maintenant, il existe une manière élégante de donner de l'argent en cadeau : vous envoyez un Chèque-Cadeau de Mariage de la Société Marseillaise de Crédit. Artistement décoré, encarté dans une plaquette de bon goût, le Chèque-Cadeau de mariage S.M.C. se présente comme un cadeau original et distingué. Sous cette forme, une somme, même modeste, prend l'allure d'un cadeau de valeur. Et pour vous qui offrez, quel moyen facile de faire plaisir : il vous suffit de choisir parmi les 2 modèles de Chèques-Cadeaux de Mariage - le modèle classique ou le modèle moderne - celui que vous voulez donner. Vous déposez la somme d'argent que vous désirez offrir ; le chèque correspondant vous est remis immédiatement.

Les heureux bénéficiaires vous sauront gré d'avoir trouvé ce moyen élégant de leur donner exactement le cadeau qu'ils souhaitaient.

Il existe encore 5 modèles de Chèques-Cadeaux S.M.C. pour toutes les autres occasions de cadeaux.

Chèques Cadeaux

Pour tous renseignements écrivez
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT
75, rue Paradis - Marseille
4, rue Auber - Paris

(A. P.)

UNE FOULE DE MAI 1958 EN ALGÉRIE
« Il y a eu un grand tournant, on s'en apercevra bientôt. »

ALGÉRIE

L'esprit du 13 mai

● ***Entre Paris, Tunis et Rabat on cherche une solution. Aussitôt à Alger se ranime « l'esprit du 13 mai ». De quoi s'agit-il ?***

LES manifestations, annoncées plus tôt que prévu, à Alger et à Paris pour la rentrée parlementaire et la commémoration du 13 mai paraissent désormais pouvoir être évitées ou en tout cas jugulées : on conduit avec habileté l'émeute à la kermesse.

Le fait essentiel est une conversation entre le Président Michel Debré et le professeur Marc Lauriol, député d'Alger qui ne doit son élection qu'à l'intervention personnelle du général de Gaulle.

M. Lauriol avait été chargé de faire un rapport qui eût été présenté à l'Assemblée Nationale, rapport sommant le gouvernement de se prononcer sur l'intégration de l'Algérie dans la République Française.

Si le gouvernement s'y était dérobé, ou si l'Assemblée n'avait pas voulu voter le texte de M. Lauriol, alors 65 députés algériens auraient démissionné tandis qu'à Alger les organisations « patriotiques » auraient réenvahi le Forum.

Mais les chefs militaires ont reçu des consignes. Des mutations dans la police ont été opérées. Quelques députés musulmans ont manifesté leur désaccord, ayant appris qu'ils bénéficieraient ainsi et de surcroît du soutien de la Délégation Générale. Enfin, M. Lauriol a rapporté de son entretien avec le président du Conseil un slogan percutant, très bien orchestré et qui sème le doute chez les activistes :

> « *En huit mois, la France a pris davantage de mesures pour ranger l'Algérie dans le cadre de l'Etat Français qu'au cours de la période qui va de 1898 à 1958.* »

M. Martel et M. Bidault

M. Marc Lauriol qui est sans doute le plus brillant avocat de l'intégration sait que cela est vrai. Mais il sait aussi, et il l'a écrit fort clairement (aussi clairement que M. Georges Bidault), que le « danger » ne réside pas dans tels actes d'intégration, mais dans les intentions que paraissent impliquer certaines déclarations du président de la République. La « *personnalité* » algérienne, l'« *association* », la « *place de choix dans la Communauté* », sont des expressions que l'on ne pardonne pas au général de Gaulle, lequel est invité à un véritable reniement.

M. Lauriol, qui est d'ailleurs un universitaire pacifique, a contribué à calmer les esprits. Mais ni lui ni ses amis ne sont convaincus. Il leur semble que le combat pour ramener Matignon et l'Elysée à la raison n'est que remis : « *L'esprit du 13 mai* » n'a pas eu encore en France les répercussions souhaitées. Il convient d'attendre.

A l'égard de la personne même du général de Gaulle, en tout cas, on n'est plus embarrassé par aucun scrupule chez les activistes. A la réunion du Mouvement Populaire du 13 Mai, M. Martel a fait huer par 1.500 personnes le nom du Président de la République. Il est vrai qu'il s'abritait derrière M. Georges Bidault qui lui aurait déclaré qu'après avoir perdu l'Afrique Noire, le général de Gaulle rêvait d'être le roi du Maghreb uni. Le nom de M. Bidault est de plus en plus évoqué à Alger. De la même façon qu'on se servait naguère des propos de M. Robert Lacoste contre M. Pflimlin. On sait quelles furent les conséquences de « l'avertissement » de M. Lacoste lorsque ce dernier déclara aux militaires et aux ultras que la France était menacée d'un Dien-Bien-Phu diplomatique. Aujourd'hui, de nouveau, pour tous ces hommes « *la rénovation nationale* » *reste à faire, les officiers du 13 mai ont été mutés, la décadence morale et politique du pays se poursuit, etc.* ».

Sans doute les propos sont grotesques et ce Mouvement, caricatural. On y dit n'importe quoi sur le ton du fascisme le plus sommaire. Mais « *l'esprit du 13 mai* » souffle dans des milieux très différents, en Algérie et en France et tant que la guerre d'Algérie dure, il puise ses forces à des sources toujours vives.

Un doctrinaire

Il y avait jusqu'à aujourd'hui des chroniqueurs du 13 mai. Nous sommes désormais en présence d'un doctrinaire. Le livre que je viens de recevoir et qui s'intitule « L'Algérie à bâtir » (1), n'a reçu aucune publicité en métropole. Il est pourtant essentiel. C'est l'incarnation la plus pure de l'esprit du 13 mai.

(1) Ed. Bacconier, Alger.

→

Après en avoir lu quelques pages, je me suis dit : « *Enfin voilà un adversaire !* ». Non seulement à cause du talent et de la bonne foi, mais parce que c'est une tentative pour dégager la vraie philosophie du 13 mai.

Je connais l'auteur depuis très longtemps. Il fut parmi mes meilleurs amis. Il m'a ainsi dédicaeé son livre : « *Pour Jean Daniel, de la part d'André Rosfelder, avec son amitié rancunière. Ce livre où il trouvera peut-être ce qui nous sépare aujourd'hui dans nos « engagements respectifs* ».

C'est à ses côtés que j'avais fait mon premier reportage pour « L'Express »...

« Nous savions... »

André Rosfelder descend d'une famille alsacienne qui est arrivée en Algérie en 1830. Pendant la guerre contre les Allemands il a été parachutiste. Ensuite il est devenu océanographe, pétrolier, géologue et romancier. Son premier roman, « *Les hommes frontières* », qui racontait l'histoire de l'échec d'une amitié entre un Français et un Musulman, a eu le prix de l'Amérique Latine. Les idées que je lui connaissais étaient socialisantes. Il avait approuvé et Genève et Carthage, en 1954. Jusqu'au jour où survint la guerre d'Algérie.

Avant le 13 mai il a joué un rôle actif auprès des étudiants européens d'Alger. Après le 13 mai il fut cet éditorialiste de la radio d'Alger qui fit scandale en interpellant André Malraux, alors ministre de l'Information : M. Malraux avait osé envisagé que les fraternisations aient pu être, au début au moins, artificielles, sinon fabriquées.

Aujourd'hui, dans un petit livre de 148 pages, dont le ton est vigoureusement pamphlétaire, mais toujours digne, il entend montrer :

> « *qu'une nation multi-communautaire et pluri-continentale est capable de vivre, sans les armatures du silence, contre la guerre diffuse et dans les idéaux mêmes que la France a pratiqués et enseignés.* »

Et c'est tout le sens de son livre : la transformation d'un empire en une nation, la nation ne pouvant être qu'aussi unique que l'avait été l'empire. Les Français d'Algérie ne défendent plus leurs intérêts puisque la réalisation de l'égalité économique, sociale et politique entre tous les citoyens supprime ces intérêts. Mais ils sont particulièrement bien placés, dès lors qu'ils acceptent ces sacrifices, pour montrer la voie à la métropole elle-même. S'adressant à un écrivain métropolitain il déclare :

> « *Laisser au temps le soin de nous rendre une langue commune, ce serait admettre que l'oubli mérite d'exister entre nous sur ces journées de mai. Et comme tout viendra nous reparler d'elles, comme elles sont au départ de métamorphoses profondes dans lesquelles nous sommes et serons l'un et l'autre impliqués, cet oubli ne serait qu'illusoire, et cette illusion mortelle à notre amitié.*
>
> *La santé de cette révolution est encore fragile et elle doit beaucoup compter sur les hommes de métropole (...) Vous ne pouvez en rester à la refuser parce qu'elle s'est révélée par des voies et moyens qui vous sont incompréhensibles et en acceptant des alliances qui vous paraissent douteuses (...).*
>
> *Trop de patience, de silence, d'humiliation et d'injustice, une expérience pour une part intransmissible aux hommes de métropole, l'absence d'une voix qui dise simplement :* « Voici contre quoi et pour quoi vous vous battez », *et qui se retourne et ajoute :* « Maintenant, j'exige la solidarité de la nation », *des collégiens, des étudiants, de jeunes soldats, une foule colorée sur le Forum d'Alger, sous le soleil, avec, au loin, la mer plate et bleue : cela a suffi à faire craquer les grilles du Gouvernement Général d'Alger, à nous jeter délibérément dans la révolte ouverte contre le gouvernement de Paris, à nous faire consentir à l'irrémédiable. Il fallait que cela arrive et que cela soit fait...*
>
> *L'affolement de Paris, l'alerte au fascisme, tout cela nous arrivait ici comme d'un autre monde dérisoire. Nous étions installés dans une volonté tranquille parce que nous savions que nous avions raison et que nous serions compris.* »

« Sans amertume et sans haine »

Ils ont été compris des Algériens et de l'Armée. Mais ils ne l'ont pas été de la France métropolitaine, pourquoi ?

> « *Il y a en France une tradition du martyre et de l'expiation. Roland sonne souvent du cor au fond de notre mémoire collective, Jeanne d'Arc brûle à Reims, Napoléon meurt à Sainte-Hélène. A cette tradition du martyre, s'était nouée depuis des années une morale du victimat : la guerre d'Espagne, Munich, Dien-Bien-Phu, Suez, les mains sales en Algérie, la faute et le châtiment. Je crois que toute une génération jalonne de ces pierres son itinéraire spirituel et je crois que cette génération va mourir.*
>
> (...) *Il y a eu un grand tournant en France, durant l'été* 1958, *mais ce tournant n'affecte pas seulement la vie politique de la nation. On s'en apercevra bientôt pour la simple raison que la jeunesse française a méconnu cette morale de ressentiment d'une autre époque et que ses sujets actuels de rancune sont partis avec le régime défunt : par une conjoncture unique et rare, elle arrive dans la vie sans hérédité. Je crois qu'elle sera sans amertume et sans haine.* »

Et c'est évidemment cette « jeunesse sans hérédité » qui, elle, peut comprendre que la cause de l'Algérie Française, ou plutôt de la nation française qui va de la Manche au Hoggar est une cause juste, réaliste et exaltante, tout à la fois.

Une cause juste

En ce qui concerne la justesse, on ne perd plus de temps à développer longuement des thèses ou à administrer habilement des preuves : on considère en fait la cause entendue depuis le référendum et les élections. Les Musulmans ont choisi la France et ils l'ont choisie grâce au 13 mai. La rébellion a sans doute provoqué la mort de la IVe République, mais en suscitant le 13 mai, elle s'est aussi tuée elle-même, car le 13 mai a fait retourner vers la France les populations musulmanes égarées ou attentistes.

Il faut prêter attention à ce raisonnement car il contient tous les autres, et surtout il exprime l'immense ressentiment qui apparaît à l'égard du général de Gaulle. Il explique comment tous ces hommes qui se sont persuadés — et par quelle déroutante autosuggestion ! — que la rébellion était agonisante sous l'effet magique de la fraternisation, en sont parfois arrivés à croire que cette même rébellion n'était redevenue vivante que du fait des silences du Président de la République sur l'intégration.

Cette intégration est-elle acceptée avec toutes ses conséquences ? De la part d'André Rosfelder, assurément, oui. Pour lui, la France ne doit pas refuser *d'être colonisée par son ancienne colonie*, elle ne doit pas refuser de voir des députés à peau brune, des administrateurs musulmans, des préfets parlant arabe. Le visage de la France sera sculpté par de nouvelles mains. Ce sera une nouvelle France.

Les difficultés économiques ? Le Sahara y pourvoira et d'ailleurs « *s'il avait fallu écouter les financiers, il n'y aurait eu ni Sibérie, ni Middle-West, ni Canada, ni Sahara. Il n'y aurait pas eu de renaissance allemande* », etc.

Voici, en conclusion, la nouvelle charte des volontaires de l'Algérie Française :

> 1°) « *La fusion de la métropole et de l'Algérie est une solution au problème colonial, une réplique à la guerre subversive, une cause juste et possible, une ouverture sur l'avenir.*
>
> 2°) *La modernisation du pays doit passer par la promotion des individus et le planisme est nécessaire et à cette modernisation et à cette promotion.*
>
> 3°) *Des voies libérales peuvent être trouvées pour la mise en œuvre d'un tel planning, ce qui exclut le danger du totalitarisme.* »

Laissons l'Armée...

Voici donc un système de pensée nourri par une foi ardente et je sais, après mes récents voyages là-bas, que ce système et cette foi sont ceux de la majorité des penseurs et des activistes de l'Armée.

Cette coïncidence est révélatrice d'une sorte de nécessité idéologique intérieure à la situation algérienne. Le seul saut que n'ait pas fait Rosfelder c'est une résignation consciente, exprimée, à une dictature qui puisse appliquer la politique de ses vœux. Il refuse de penser ce que d'autres pensent, à savoir que cette dictature peut devenir nécessaire.

Car la guerre a survécu au 13 mai. Rosfelder l'admet. Alors ?

> « *Nous offrons au rebelle la paix des bâtisseurs. Puisqu'il se tait et continue sa destruction, laissons l'armée résoudre cette partie du problème.* »

Le livre se termine exactement comme se terminaient les conversations que j'ai eues avec de si nombreux officiers. Lorsque je voulais bien admettre à titre d'hypothèses que l'intégration pouvait être tentée, qu'une partie des Musulmans y étaient sensibles, que le colonialisme perdait son visage oppresseur et que j'observais que néanmoins l'expérience supposait la fin des combats, alors le silence se faisait. « *Laissons faire l'armée.* » Si l'on insiste, si l'on se demande s'il n'y a pas une possibilité d'en terminer avec la guerre, tout en maintenant les objectifs communs de reconstruction à la France et à l'Algérie, bref s'il n'est pas possible d'envisager une association des bâtisseurs, alors on voit les visages se détourner de soi. Comme ils se détournent maintenant des propos du général de Gaulle.

Contrôler pour bâtir

Pourquoi ce refus obstiné d'envisager autre chose que l'intégration ? D'abord parce que les hommes du 13 mai n'en reviennent pas d'avoir accepté ce qu'ils ont accepté, offert ce qu'ils ont offert : l'égalité, le Collège unique, la fraternisation, les dix millions de Français à part entière. Ils viennent de si loin ! Leur conversion a pris pour eux une importance psychanalytique. Le triomphe qu'ils ont remporté sur eux-mêmes leur paraît devoir susciter un enthousiasme devant lequel il leur paraît impossible que l'on boude.

En second lieu, ce sont des défaitistes de la décolonisation. Ces hommes qui n'ont que le mot aventure à la bouche sont en vérité conservateurs, sauf sur le plan technique. Ils pensent que toute solution autre que l'intégration mène vers une sécession qui provoquerait le retour honteux de l'armée française, l'exil des Français d'Algérie, l'exode des Musulmans qui ont cru en la France, bref une Algérie dans une indépendance rétrograde, vindicative et anarchique.

Lorsqu'ils disent que la France n'est grande que lorsqu'elle bâtit, on pourrait évidemment s'entendre avec eux. Mais pour qu'elle bâtisse ils exigent qu'elle contrôle et pour qu'elle contrôle il leur faut nier et l'intensité du nationalisme et la difficulté d'en terminer avec le conflit.

La nature des choses

Tout cela explique que dans la mesure même où les rapports pourraient se détendre entre Paris, d'un côté, Rabat et Tunis, de l'autre, sur l'affaire algérienne, les forces que le 13 mai a révélées, avec lesquelles on a composé, et qui sont à l'œuvre en Algérie, demeurent explosives. Parce que ces forces, elles aussi, correspondent à la nature des choses.

Car les hommes, lorsqu'ils ne sont pas assez géniaux pour modifier le cours des événements, n'en sont que les reflets. Et l'Algérie dans la cinquième année du conflit invite davantage à l'analyse des situations qu'au procès des personnes. C'est pourquoi il est si utile de connaître les positions de l'adversaire lorsqu'il est de bonne foi. Ainsi de ce livre, le F.L.N. pourrait retenir une invitation à proposer un programme, la Tunisie et le Maroc une invitation à donner des preuves de la possibilité de réaliser un grand ensemble technique, et le gouvernement français une invitation à dire enfin clairement comment et pourquoi l'abandon de l'impossible intégration pourrait rapprocher de la paix sans rien compromettre du projet de faire accéder l'Algérie — et les Algériens — à une « place de choix dans la Communauté ».

JEAN DANIEL.

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

A MOSCOU
Opération anti-vodka

L'U.R.S.S., comme l'Occident, doit tenir compte de la faiblesse des hommes et de ses excès. Il y a des alcooliques en U.R.S.S. ; bien que leur nombre ne progresse pas, le gouvernement s'attache à réduire ce fléau. Bouilleurs de cru, fabrication d'alambics clandestins, trafiquants de vodka, dispositifs de lutte contre l'alcool, sont le thème de l'excellent reportage réalisé ce mois-ci dans FRANCE-U.R.S.S. et intitulé : « Offensive contre le dragon vert ». FRANCE-U.R.S.S. est un magazine « pas comme les autres », qui analyse tous les problèmes des relations franco-soviétiques et qui présente le pays des Soviets tel qu'il est... FRANCE-U.R.S.S. ne fait pas de politique et se contente de vous informer objectivement sur une grande nation que vous connaissez mal.

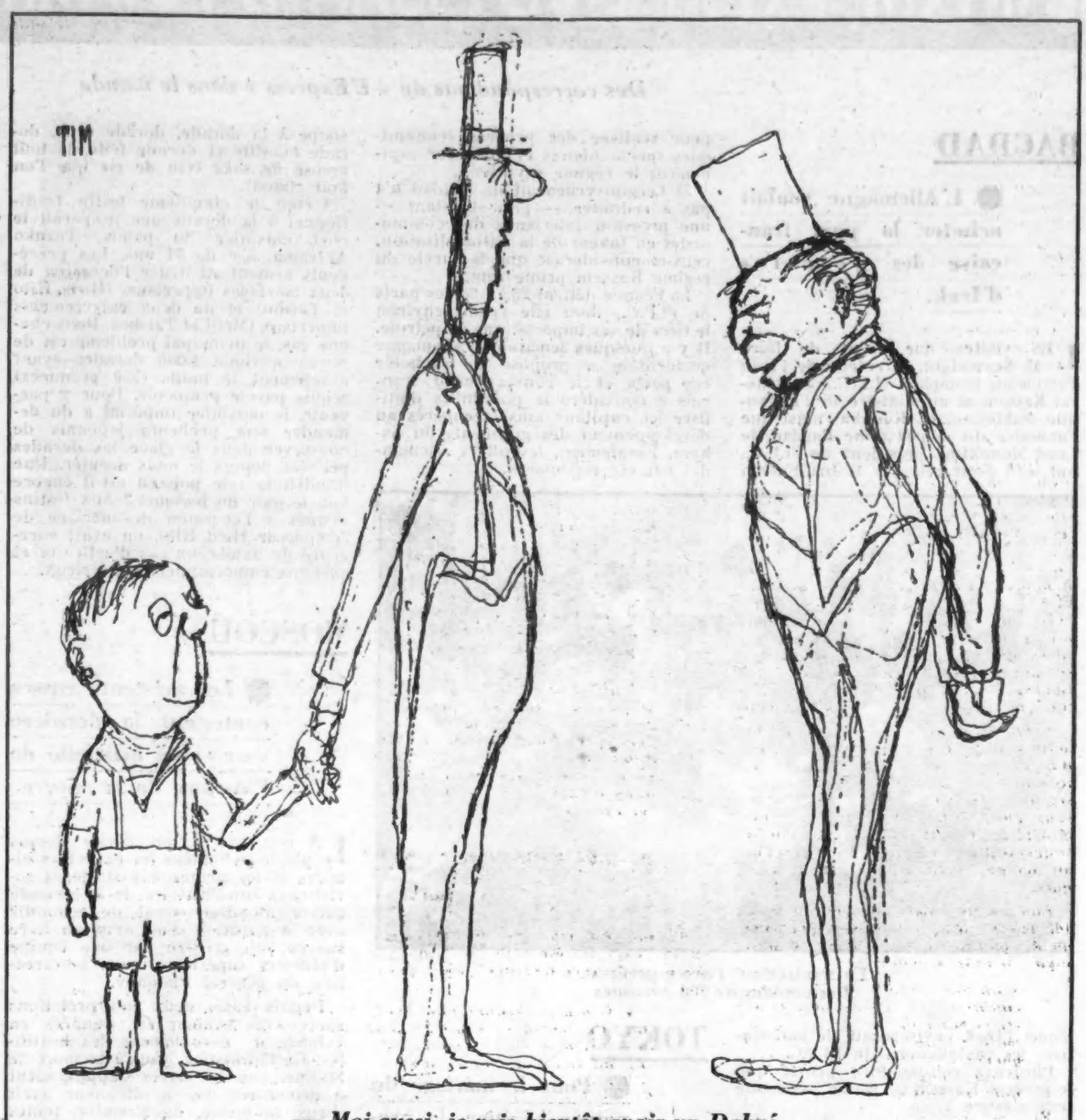
Spécimen gratuit sur demande; écrivez 8 (E) rue de la Vrillère, Paris.

Les affaires étrangères

ALLEMAGNE

Un autre de Gaulle ?

● *En décidant de céder la Chancellerie pour la présidence de la République, M. Adenauer souhaite-t-il devenir le de Gaulle allemand ? Le peut-il ? Un spécialiste des affaires allemandes, Alfred Grosser, répond :*



— Moi aussi, je vais bientôt avoir un Debré.

VOICI deux mois à peine, le chancelier Adenauer écartait fermement l'idée qu'il pourrait être le candidat chrétien-démocrate à la présidence de la République. Il fallait pourtant trouver un candidat d'envergure à opposer au professeur Carlo Schmid, le seul homme politique allemand qui ait autant de culture, d'esprit et de tolérance sans scepticisme que M. Heuss, tout en ayant une compétence politique plus grande.

Par l'action combinée du chancelier Adenauer et de la Fédération nationale de l'Industrie, les dirigeants chrétiens-démocrates furent amenés à désigner le professeur Erhard : la forte personnalité du vice-chancelier apparaissait comme un peu encombrante au chef du gouvernement comme aux dirigeants de l'économie, en conflit larvé avec leur ministre depuis quelques mois. Il s'agissait donc de l'enterrer à la présidence sous un monceau de compliments.

Mais Erhard ne se laissa pas faire. Soutenu par la majorité du groupe parlementaire chrétien - démocrate (« *Nous avons besoin de lui pour symboliser la réussite économique et l'optimisme pour l'avenir* »), il refusa d'être candidat après une longue entrevue orageuse avec le chancelier.

Qui choisir ?

Mais alors, qui choisir ? L'embarras était extrême chez les chrétiens-démocrates. Le lundi 5 avril, une réunion des 63 principaux dirigeants du parti chargeait une commission de douze membres de préparer une candidature qui serait soumise au chancelier lorsque celui-ci reviendrait des bords du lac de Côme, pour où il devait partir en vacances dans le courant de la semaine.

Le Dr Adenauer se rendit aussitôt chez le président Heuss pour l'informer de cette décision. Vingt-quatre heures plus tard, il était le candidat consentant et unanimement investi de son parti.

La surprise fut totale, même chez le Dr Gerstenmaier, président C.D.U. de l'Assemblée nationale, qui, avec quelques autres leaders du parti, donna la conférence de presse annonçant l'événement.

Le lendemain matin, le très officiel bulletin d'information en langue française du gouvernement fédéral écrivait dans un éditorial :

« Certainement, la présidence de la République est la charge la plus élevée que puisse offrir l'Etat fédéral ; elle est cependant loin de donner les mêmes possibilités d'activité politique que la fonction de chancelier fédéral et de chef de gouvernement. La Constitution fédérale délimite étroitement le rôle politique du chef de l'Etat. »

La Loi fondamentale

Le même soir, cependant, le Dr Adenauer déclarait lui-même à la radio et à la télévision :

« La position, les tâches et le travail du président fédéral sont sous-estimés par l'opinion allemande et internationale. Ils sont beaucoup plus grands qu'on ne le croit en général... »

Avant de prendre son train pour l'Italie, il lançait en guise de boutade: « *Ce que je ferai est dans la Loi fondamentale. C'est un ouvrage intéressant. Je l'étudierai soigneusement pendant mes vacances.* »

C'est ce qu'auraient dû faire beaucoup de commentateurs imprudents qui ont déclaré dès le mardi que le chancelier désirait avoir les mêmes pouvoirs que son nouvel ami, le général de Gaulle. Or, ni les textes, ni le précédent qu'a créé M. Heuss (et on sait quelle importance a la période de mise en route de nouvelles institutions !) ne le lui permettent.

La procédure

La Loi fondamentale de 1949 réduit les pouvoirs du nouveau président fédéral à un minimum. Le président allemand ne préside pas de conseils des ministres, contrairement à ses homologues français des IIIe, IVe et Ve Républiques. Il a un pouvoir de dissolution très limité et un chancelier peut être élu sans son consentement, cas rare, sinon unique dans les régimes même les plus parlementaires. Voici, en effet, quelle est la procédure prévue :

Le président propose un candidat chancelier au Bundestag (Assemblée nationale). On vote sans débats. Si le candidat obtient la majorité absolue, il est élu. S'il ne l'obtient pas, l'Assemblée peut, dans les quatorze jours qui suivent le scrutin, élire un chancelier à la majorité de ses membres. Si le vote est positif, le président est obligé de nommer l'élu chancelier. Sinon, il est procédé immédiatement à un nouveau scrutin. La majorité relative suffit alors. Cependant, si la majorité absolue n'est pas atteinte, le président a tout de même le choix entre nommer l'élu et dissoudre l'Assemblée. Une fois le chancelier en place, il ne peut, on le sait, être renversé que si l'Assemblée lui élit un successeur à la majorité absolue. Mais il faut souligner que ce successeur, le président ne peut éviter de le nommer, alors qu'en aucun cas ce n'est lui qui le propose.

Traduisons ces considérations théoriques en termes de réalité politique possible. Supposons que le Dr Adenauer, devenu président, propose M. Etzel, la personnalité qui pourrait le mieux devenir pour lui ce que M. Debré est pour le général, et que le parti chrétien-démocrate préfère le professeur Erhard ou encore que le Dr Gerstenmaier, plus proche des socialistes que le « Vieux » en politique étrangère, apparaisse comme candidat possible d'union nationale, il suffirait alors de l'abstention d'une partie du groupe chrétien-démocrate pour que l'Assemblée devienne maîtresse de son choix.

En matière de Défense nationale, la Constitution a été élargie en 1956. C'est le Dr Adenauer lui-même qui a imposé la solution qui ne fait pas du Président de la République le chef des armées. Ce rôle est assuré en temps normal par le ministre de la Défense, en temps de crise par le chancelier. Reste l'alinéa I de l'article 59 : « *Le président fédéral représente la République fédérale en matière de droit international. Il conclut au nom de la République fédérale les traités avec les Etats étrangers...* »

Notons d'abord que la question n'est pas d'un intérêt pratique immédiat. L'élection à la présidence a bien lieu le 1er juillet, mais la passation des pouvoirs peut parfaitement être remise à la rentrée parlementaire en septembre. Et il est fort possible que la conférence au sommet précède l'abandon de la Chancellerie par le Dr Adenauer. D'ici là, de toute façon, la bataille autour de la double succession fera rage et son sort est loin d'être décidé.

Qui sera chancelier ?

Qui sera chef du parti majoritaire ? Qui sera chancelier ? Jusqu'à présent, le même homme cumulait les deux fonctions. Il n'en sera pas de même à l'avenir, ne serait-ce que parce que le Président de la République sera catholique : il faudra donc un chancelier protestant et il est presque impensable que le chef des chrétiens-démocrates ne soit pas catholique. Les deux présidents possibles, M. Krone et M. von Brentano, ne sont pas des personnalités de forte envergure. Et une présidence du dynamique et inquiétant ministre de la Défense, M. Strauss, paraît exclue. On peut affirmer d'autre part que MM. Erhard et Gerstenmaier apparaîtraient, l'un et l'autre, comme des candidats anti-adenaueriens à la Chancellerie, le premier risquant de modifier la politique allemande pour la zone de libre-échange, le second en matière de « désengagement ».

Pourquoi alors le chancelier a-t-il décidé de s'en aller vers les sommets ? Beaucoup de raisons ont dû jouer simultanément. Il venait de subir l'échec Erhard — qui montrait que, s'il tenait jusqu'en 1961, il n'était nullement certain que son propre parti le représenterait pour la quatrième fois au poste de chancelier — et il avait vu son ministre contraint à Washington d'assouplir légèrement ses positions, malgré les consignes intransigeantes reçues de son chef par l'intermédiaire du secrétaire d'Etat : même les Américains le trouvaient trop « dur ». Ne valait-il pas mieux partir que de laisser devenir évident peu à peu l'échec total de la politique adenauerienne en matière de réunification ?

D'autant plus que des observateurs impartiaux attribuent à la décision du vieux chef un grand mérite : il assure ainsi une transition sans heurts, beaucoup plus aisée en tout cas que s'il avait fallu lui trouver un successeur après une disparition physique que son grand âge ne rend tout de même pas tout à fait impensable.

ALFRED GROSSER.

VITRIFICATION PARQUETS
LINOS - CIMENTS
TRAVAIL TRES SOIGNE
SERVISOL
80, quai Jemmapes BOT. 61-00

•MONDE-EXPRESS • ידיעות-אקספרס • WORLD-EXPRESS•

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

BAGDAD

● L'Allemagne voulait acheter la part française des pétroles d'Irak.

LES visites que vient de faire M. Seawright, directeur de l'Iraq Petroleum Company (I.P.C.) au général Kassem et au ministre de l'Economie irakienne, M. Koubba, ainsi que l'annonce du départ pour Bagdad de Lord Monckton, président de l'I.P.C., ont suffi pour relancer le bruit selon lequel l'Irak envisagerait de nationaliser les installations de l'I.P.C.

Plusieurs raisons font penser que le général Kassem ne songe pas à une telle mesure :

1) Une nationalisation isolée serait inefficace. Il y a actuellement surproduction de pétrole à l'échelle mondiale et les pays occidentaux pourraient facilement boycotter le pétrole irakien en développant la production (volontairement limitée) de Koweit et d'Iran.

2) Une nationalisation unilatérale ferait le jeu de Nasser. L'Irak y perdrait la sympathie de Londres et verrait alors l'Occident tout entier aligné contre lui aux côtés de l'Egypte.

Plus grave encore, il perdrait les 110 milliards de francs de redevances annuelles sur lesquelles il compte (avec une population cinq fois moins nombreuse que celle de l'Egypte) pour réaliser des progrès économiques spectaculaires et distancer rapidement le régime égyptien.

3) Le gouvernement de Bagdad n'a pas à redouter — pour l'instant — une pression intérieure des communistes en faveur de la nationalisation, ceux-ci considérant que la survie du régime Kassem prime tout.

La France détient 23,75 % des parts de l'I.P.C., dont elle reçoit environ le tiers de ses importations de pétrole. Il y a quelques semaines, l'Allemagne occidentale a proposé de racheter ces parts et le gouvernement français a considéré la possibilité d'utiliser les capitaux ainsi récupérés au développement des gisements du Sahara. Finalement, les offres allemandes ont été repoussées.

(Agip.)

LE MARIAGE DU PRINCE IMPÉRIAL
Des dorades de 750 grammes

TOKYO

● Pour le mariage du prince héritier, le protocole avait acheté 4.000 dorades.

AVANT d'aller présenter sa nouvelle épouse aux mânes de ses ancêtres impériaux, ensevelis dans les temples d'Ise, au sud-ouest du Japon, le prince héritier Akihito a dû présider aux banquets traditionnels qui ont réuni, lundi, mardi et mercredi derniers, 3.059 invités dans le palais impérial de Tokyo.

Le repas, servi dans des boîtes que les invités pouvaient emporter chez eux s'ils le désiraient, était simple : soupe à la dorade, dorade crue, dorade bouillie et dorade frite, le tout arrosé de *saké* (vin de riz que l'on boit chaud).

C'était le cinquième festin traditionnel à la dorade que préparait le chef cuisinier du palais, Tozuko Akiyama, âgé de 71 ans. Les précédents avaient eu lieu à l'occasion de deux mariages impériaux (Hiro Hito et Taisho) et de deux enterrements impériaux (Meiji et Taisho). Dans chaque cas, le principal problème est de réunir quelque 4.000 dorades ayant exactement le poids (750 grammes) requis par le protocole. Pour y parvenir, le cuisinier impérial a dû demander aux pêcheurs japonais de conserver dans la glace les dorades pêchées depuis le mois dernier. Une inquiétude : le poisson est-il encore bon le jour du banquet ? Aux festins donnés à l'occasion du mariage de l'empereur Hiro Hito, on avait enregistré de nombreux cas d'urticaire et quelques empoisonnements sérieux.

MOSCOU

● Les aviateurs russes contestent la dernière version officielle de l'histoire de la guerre.

LA controverse qui divise depuis plusieurs années les experts militaires et les principaux stratèges soviétiques sur l'histoire de la seconde guerre mondiale vient de rebondir avec la parution d'un nouveau livre sur ce sujet rédigé par une équipe d'officiers supérieurs, sous la direction du général Platonov.

Depuis 1945, deux interprétations successives avaient été données en U.R.S.S. d déroulement des hostilités. De l'armistice jusqu'à la mort de Staline, tous les livres s'appliquaient à démontrer que le dictateur avait dirigé lui-même, du Kremlin, toutes les opérations.

Après sa mort et le retour du maréchal Joukov au ministère de la Défense, les historiens militaires firent une volte-face complète et ce fut le groupe des maréchaux, Joukov en tête, qui fut crédité de toutes les victoires.

Le livre du général Platonov (932 pages) va plus loin encore et dépersonnalise presque totalement l'histoire du conflit. Staline est définitivement rayé du nombre des stratèges ayant participé à l'élaboration des plans de bataille. On lui reproche explicitement la purge des années précédant la guerre (liquidation de Toukhachevski, Egorov, Blucher, etc.) qui a affaibli l'état-major et qui est en partie responsable des revers subis en 1941 et 1942.

Le commandement de l'artillerie, des divisions blindées et de l'infanterie est le plus souvent vanté sans qu'aucun nom soit particulièrement mis en relief. Les mérites des civils sont cependant fréquemment évoqués et, pour la première fois, plusieurs chapitres sont consacrés à la contribution des Anglo-Saxons, notamment dans les secteurs aéronautique et naval.

Ce sont ces chapitres qui ont provoqué les réactions les plus vives. S'estimant lésés, les aviateurs et les marins soviétiques contestent l'impartialité du général Platonov.

« Le passage des convois anglo-saxons et le bombardement des villes allemandes, prétendent-ils, *n'ont été possibles que parce que nous retenions sur le front de l'Est la presque totalité de la chasse allemande. »*

Une équipe d'experts de l'Académie de l'Air serait déjà au travail pour rédiger un ouvrage réfutant les thèses du général Platonov.

NEW YORK

● « J'irai à Genève ! », répétait M. Dulles. Son médecin a dit « Non ! »

PALE, le visage émacié, flottant dans ses habits, un homme voûté descendait d'avion dimanche dernier à l'aérodrome de Washington. Journalistes et officiels reconnurent avec émotion John Foster Dulles qui, depuis 1953, avait assumé seul le lourd fardeau de la politique étrangère des Etats-Unis.

(A. P.)

MM. CHRISTIAN HERTER ET FOSTER DULLES
Entêté jusqu'au bout

M. Dulles avait maigri de 9 kilos. Mais depuis que fut découverte, le 15 février dernier, la généralisation de son cancer intestinal, M. Dulles, en dépit des pronostics sombres de ses médecins, n'avait cessé de manifester la volonté de demeurer à son poste. Après un mois de radiothérapie, il était parti, fin mars, « récupérer » en Floride.

Il n'a pas retrouvé ses forces. Le traitement n'a pas opéré le « miracle qui seul pouvait le sauver », de l'avis des médecins. Néanmoins, M. Dulles maintenait, la semaine dernière encore, qu'il se sentait assez bien pour participer à la conférence Est-Ouest qui s'ouvrira à Genève le 11 mai. A court d'arguments, son médecin, le capitaine Kamin, l'examina aux rayons X. Il fut alarmé par les progrès du mal et ordonna à M. Dulles d'interrompre son séjour en Floride pour rentrer immédiatement en observation à l'hôpital John Reed, à Washington.

La démission de M. Dulles et son remplacement par M. Christian Herter étaient devenus inévitables.

A Washington (comme à Bonn, où M. Adenauer fut le plus sûr et le plus influent soutien de M. Dulles), les experts aux thèses parfois hérétiques

4 GITANES
CAPORAL
à votre choix
avec ou sans filtre
papier blanc ou mais
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
HOMMES
Vestes sport . . .22.500 Fr.
Blazers . . . . . . .24.500 Fr.
Imperméables .18.500 Fr.
Importés d'Angleterre
DAMES
Blazers . . . . . . .15.000 Fr.
Jupes . . . . 8.500 Fr.

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

pèseront d'un poids plus grand que par le passé sur la politique mondiale.

● Lassés des cabines téléphoniques, les étudiants américains s'attaquent aux « Dauphine ».

DÉLAISSANT les cabines téléphoniques, où le record d'entassement a été porté récemment à 32 individus, les étudiants américains s'attaquent maintenant aux petites voitures étrangères, et notamment à la « Dauphine » Renault.

A l'Université de New York, 18 étudiants ont réussi à prendre place dans une Dauphine (sept dans le coffre, quatre sur le siège avant, sept à l'arrière) et à parcourir ainsi une rue de la ville. Les ressorts n'ont pas cassé.

Dans la bataille pour le marché des petites voitures aux Etats-Unis, Renault est en seconde position (47.567 voitures vendues en 1958) derrière Volkswagen (102.035 voitures en 1958).

La Dauphine vient de triompher dans un rallye « économique », le « Mobil Mileage Rally », et une Floride vert-olive a été l'un des clous du Salon international de New York. Renault espère vendre 150.000 voitures aux Etats-Unis en 1959.

(U. P.)

LA « DAUPHINE » A L'UNIVERSITÉ
Après les cabines téléphoniques

● Sacco et Vanzetti attendront encore leur réhabilitation.

« J*E n'attendais rien d'autre de ces gens-là. En ce qui nous concerne, la situation est exactement la même qu'en 1927. Mais nous continuerons à lutter et à parler pour embarrasser l'Amérique.* »

SACCO ET VANZETTI
Comme en 1927

Tel a été le commentaire d'Aldino Felicani, ancien président du Comité de Défense de Sacco et Vanzetti, en apprenant que la commission législative de l'Assemblée du Massachusetts avait refusé à l'unanimité de réhabiliter la mémoire des deux immigrants italiens exécutés le 23 août 1927. Ce que l'Etat du Massachusetts avait fait il y a deux ans pour les six personnes exécutées en 1692 à l'issue du procès des « sorcières » de Salem, il a refusé de le faire pour Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti.

Les deux hommes avaient été arrêtés en mai 1920, quelques jours après une agression à main armée qui avait fait deux victimes. Des dizaines de personnes témoignèrent de leur présence en d'autres lieux à l'heure de l'attentat et l'accusation ne put citer que deux témoins douteux. Mais Sacco et Vanzetti étaient anarchistes et le proclamaient hautement. L'Amérique était alors balayée par une vague d'hystérie « anti-rouge » et « anti-métèques ». Le 14 juin 1921, les deux Italiens étaient condamnés à mort.

— *Coupables ou non,* avait dit le président du jury, *ils doivent être pendus.*

— *Le verdict,* commentait le juge Thayer, *n'a pas été fondé sur les témoignages recueillis — car les défenseurs ont produit plus de témoins que l'accusation — mais sur la conduite des accusés après le crime.*

Pendant six ans, les défenseurs de Sacco et Vanzetti allaient se battre pour obtenir la révision du jugement. Des campagnes de protestation furent organisées dans le monde entier et des fonds arrivèrent de France, d'Italie, d'Angleterre, d'U.R.S.S. pour aider à la défense des accusés. Mais, à l'issue d'un second procès qui eut lieu en avril 1927, les deux condamnations à mort furent confirmées.

« *Je sais,* déclara Sacco avant le verdict, *que votre sentence sera celle d'une classe contre une autre classe, celle de la classe des oppresseurs contre la classe des opprimés.* »

« *Sacco et Vanzetti,* écrivit le professeur Morgan, de l'Université de Harvard, *sont victimes d'une société malade.* »

A l'annonce de leur exécution, des manifestations de masse aboutissant à de véritables batailles rangées avec la police eurent lieu non seulement en Amérique, mais dans le monde entier, à Paris, à Genève, à Tokyo, à Rio de Janeiro.

« *Depuis que la commission législative du Massachusetts a refusé de réhabiliter Sacco et Vanzetti,* déclare Aldino Felicani, *beaucoup de gens, surtout des jeunes, viennent me demander des renseignements sur l'affaire. Et tant qu'il y aura des gens pour s'interroger, pour chercher à s'informer, Sacco et Vanzetti ne seront pas morts.* »

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris

magasin climatisé

Franck fait la pluie et le beau temps !.

Toutes les Parisiennes connaissent Franck et Fils, Franck et Fils connaît bien les Parisiennes. Il leur propose un très grand choix d'imperméables exclusifs. Des imperméables qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à des manteaux ..
des imperméables pratiques
des imperméables du soir
des imperméables habillés
En résumé ... des imperméables qui n'en ont pas l'air.
Celui que nous vous présentons, est réversible, en Popeline de Coton ou en Tergal uni ou fantaisie.

PUBLICIS

HOMMES

Un héros crie : « au secours »

Seul, sans but, sans mission, sans ami, il erre. Il est entré, en hurlant, dans les bureaux de « L'Express ». Jean Cau l'a écouté. Voici son histoire.

Les décorations du capitaine de Geoffre (1).
Dans un univers en guerre...

QUE veut-il ? Il n'en sait rien. Il a lu la confession de Philippe Magescas et il est venu à « L'Express »... Il connaît « le petit Magescas » : hier, il avait de l'argent et l'a dépanné ; il est un ami du commandant Rayon : il a déposé un témoignage en sa faveur; il s'intéresse au sort de Jean-Paul Guillaume : en Algérie, il a rencontré ses chefs et connaît le général Massu...

Que veut-il ? Il ne veut rien. Il marche, il erre dans Paris. Il est seul, sans amis et sans occupation. Et il boit. Lorsqu'il a franchi la porte du bureau où nous nous sommes enfermés, il était ivre. Sa cravate noire était défaite, à l'emplacement d'un bouton qui manquait à sa veste s'effilochaient trois fils. Entre ses mains courtes, mais fines, entre ses doigts aux ongles noirs, il tordait — comme on tord un torchon mouillé — des journaux mêlés en liasse à des manuscrits. Il roulait d'un pied sur l'autre et me fixait de ses yeux verts et légèrement bridés. Je connais ce regard fixe des ivrognes. Il est insoutenable. On y lit de la haine, de la détresse, un abandon qui fait qu'on recule devant la main qui tâtonne vers vous et qu'on s'éloigne. On y lit, parfois, de la panique.

« Je ne peux pas... »

Que veut-il ? Rien. Tout. Il étouffe d'ivresse, d'orgueil, de honte. Il a envie de parler, mais les mots ne viennent pas, ils se mélangent en bouillie ; les idées se bousculent et se carambolent. Alors il dit :

« *Non, je ne peux pas, j'ai trop mal à la tête...* », ou bien il se lance dans un discours furieux et qui l'épuise : « *La guerre... l'aviation... la Russie... l'Indochine... J'ai aimé et je déteste la guerre. En U.R.S.S., c'était beau, dur, cruel, fantastique... Deux fois, Benouville m'a dit : « Engage-toi dans la Légion ! » C'est son remède... J'ai écrit à de Gaulle... Je bois...* »

Il se lève, se rassied. Brusquement il pose ses journaux et ses feuillets sur la table, enfouit la tête entre ses mains — les paumes pressant les yeux fermés — et, comme si un abcès crevait dans sa gorge, de ses lèvres tremblantes les mots coulent en filet comme une sanie d'amertume et de sang : « *Vous savez qui je suis ? Vous avez entendu parler de moi ?... On y va ? Allons-y...* » Il répète deux fois : « *Allons-y !...* » Il ne bouge pas. Il hésite au bord de la confession où un vertige l'invite à se jeter comme dans un gouffre :

« *Allons-y !... François de Geoffre de Chabrignac, 39 ans. Très vieille famille aristocratique. Né à Paris « Villa Saïd » où a vécu Anatole France. Enfance heureuse, très heureuse. Sport, tennis, natation. A 16 ans, ma mère m'achète un petit avion... Breveté pilote civil à 17 ans... Je fais mes études au Lycée Saint-Louis ; trois ans de mathématiques spéciales et admissible à l'Ecole de l'Air... Brillant élève : je parle quatre langues. La guerre éclate : j'ai 20 ans.* »

Sont-ils récupérables ?

Il s'arrête. Nouveau discours furieux. Il dit qu'il n'a pas le droit de me raconter *ça*, que *ça* n'intéresse personne, que c'est sa vie et son passé, après tout. *Appelez l'article : « Sont-ils récupérables ! » Ceux de la France libre, ceux d'Indochine, ceux d'Algérie, les paras, les pilotes, les héros... Tous ! Nous tous !* »

De nouveau, la tête entre les mains, toujours par phrases brèves de télégramme et parlant de lui comme d'un tiers :

« *Le 20 juin 1940, décolle de l'aérodrome d'Oran-La Senia à bord d'un bombardier Bloch 175. Voulait filer en Angleterre. Mouchotte avait réussi quelques heures avant lui. L'avion s'écrase au décollage. Passe en conseil de guerre après avoir été interné au fort de Santa-Cruz. Non-lieu.*

Grâce à ses appuis personnels et familiaux, est affecté à l'escadrille La-Fayette à Casablanca... Des Curtiss P 40. En 42, débarquement allié. L'escadrille, en baroud d'honneur, dérouille les Américains qui, pas rancuniers — au contraire — estiment que s'appelant « La Fayette », il est beau que l'escadrille les ait empêchés de débarquer et se soit battue. Ils nous donnent des avions et, sous le commandement de Rozanoff, l'escadrille La Fayette est la première formation française équipée d'avions étrangers qui, depuis 1940, affronte les formations ennemies. Pas à notre avantage. Lourdes pertes. Contre-attaque allemande et le front de Tunisie se stabilise. Demande à aller où ça chauffe le plus. En U.R.S.S..

J'arrive en U.R.S.S. fin 1942, rejoins l'escadrille « Normandie » à Toula, au sud de Moscou.

« *Fantastique guerre. Fantastique univers. Grisante dégringolade de François de Geoffre dans l'univers soviétique en guerre. Et le reste : 2.500 heures de vol. 125 missions « de guerre ». Douze victoires homologuées. Trois fois abattu, dont une fois*

(Suite en page 23.)

Le retour en France (2)
« *Je voulais vivre...* »

(1) De g. à dr. : la Légion d'honneur (officier); la croix de guerre (7 palmes et 1 étoile); la médaille commémorative 1939-1945; l'ordre du Drapeau rouge; la médaille commémorative soviétique ; la médaille de la Victoire; l'ordre de la guerre pour la Patrie.

(2) A leur arrivée au Bourget trois des rescapés de Normandie-Niemen : Bleton, de Geoffre et Mertzesen.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

DANS TROIS MOIS ELLES SERONT SIX

(Voir page IV)

Cette semaine

Madame Express a :

● ***Dépensé*** mille francs seulement pour faire confectionner dans le tissu de son choix, une jupe plissée « permanent » sur mesures. Le plisseur qui se charge de ce travail remporte un énorme succès. Il suffit d'apporter : 2 m. 80 de tissu en 80 de large, ou deux hauteurs de jupe, plus 10 centimètres, en 140 de large. Délai : cinq jours environ (Elef, 2, rue de la Ville-Neuve. GUT. 19-44.)

● ***Visité*** en avant-première, le Salon International de la Santé. La reconstitution du centre de chirurgie « à cœur ouvert » du Centre Marie-Lannelongue vaut le déplacement (du 17 au 26 avril, au Grand-Palais).

● ***Noté*** que les automobilistes peuvent bénéficier d'une remise de 5 % sur leur police d'assurance automobile à deux conditions :

● avoir fait contrôler son véhicule dans un des centres de sécurité routière (à Paris, le centre fixe est situé boulevard de l'Amiral-Bruix. En province, des centres mobiles circulent, se renseigner à l'Automobile-Club de France, 8, place Vendôme, OPE. 83-10, postes 22, 85 ou 938).

● être membre soit de l'A.C.I.F., soit d'un Automobile-Club régional affilié à la Fédération Nationale des Clubs Automobiles de France.

● ***Remarqué*** l'initiative d'une maison familiale de vacances qui pratique des tarifs exceptionnels pendant les mois de printemps et qui reçoit les ménages sans enfants. (« Les Hermeaux », Saint-Laurent-d'Olt, Aveyron.)

● ***Trouvé*** fort ingénieux dans une cuisine importée de Finlande, un élément de rangement placé au-dessus de l'évier et dont les planches sont remplacées par des clayettes-égouttoirs. La vaisselle sèche à l'abri de la poussière et la cuisine garde son aspect rangé. A sa connaissance un meuble de ce genre n'existe pas encore en France dans les fabrications en série, mais un menuisier habile peut facilement le construire.

● ***Découvert*** le fauteuil incroyable. En tube laqué noir et tissu, il se plie et peut devenir :

● siège de table, permettant de limiter le nombre de chaises dans une salle de séjour.

● rocking-chair grâce à la forme du tube-support arrière ;

● fauteuil de relaxation, en inclinant complètement le dossier ;

● chaise longue, grâce à une petite table de complément qui se retourne et devient tabouret avec un dessus en fil plastique ;

● et fauteuil tout court, plus ou moins basculé, grâce à plusieurs possibilités d'inclinaison du dossier. (Polyconfort, 28.500 francs en blanc, Mennecy, 29, avenue Marceau.)

● ***Réussi*** une bisque de crevettes en suivant les instructions données par le « Cuisinorama ». Cet « album-disques souples », édité par « Sonorama » sous la direction du gastronome Raymond Olivier, est remarquablement fait. Illustré de nombreuses photos en couleurs, il comporte cinq petits disques 33 tours en plastique, où Raymond Oliver explique à Catherine Langeais (le couple d' « Art et Magie de la Cuisine » à la télévision est ainsi reconstitué) tous les secrets de la sauce Béchamel et de ses dérivés : bisque, soufflé, crêpes gratinées, sauce au curry, etc. En tout 20 recettes. Un seul inconvénient : la nécessité de transporter son électrophone à la cuisine ! « Cuisinorama » est trimestriel. (En vente dans les kiosques : 500 fr.)

● ***Interverti*** dans son dernier numéro, les prix des aubes de garçons et des tuniques de premières communiantes fabriquées par la maison Belly. Les aubes valent 7.170 francs et les tuniques 9.560 francs.

FUTURE MAMAN
élégante et pratique
« MAMAN CHIC »
a créé pour vous des modèles « couture » TRANSFORMABLES par ses soins après grossesse
48, RUE DE PASSY
(SALON AU FOND DU JARDIN)
JAS. 96-72

DODELINO
Couche-culotte imperméable :
DODIFLOR

DANS TOUS LES BIBERONS
L'eau pure des bébés épanouis
volvic
en bouteille de 100 cl.

DODELINO
Ceinture laine extensible :
DODELICHO

dans la chambre d'enfant, un rayon de soleil...

Ce sera la tache de couleur d'un bibelot, d'une poupée ou d'un jouet. Vous trouverez au **Berceau de France** des merveilles de goût et d'ingéniosité : berceaux, lits, meubles de rangement et bibelots décoratifs, dans le style vivant et coloré dont les enfants raffolent

le Berceau de France
Saint - Germain - des - Prés - 1, rue Gozlin, PARIS (6e) (angle 145, bd Saint-Germain) ODE. 00-12
Documentation n° 113 uniquement contre 45 francs en timbres.

DODELINO
Couche-culotte imperméable :
DODIFLOR

B·A·BA de la layette
ABSORBA
En vente chez les spécialistes layette
Absorba a créé spécialement pour Bébé la chaussure ABSORBOOT

DODELINO
Ceinture laine extensible :
DODELICHO

SERVICE ACHATS-DIRECTS

NEUF OBJETS ULTRA

EN moins de quatre mois, Madame Express a proposé à ses lectrices cinq services achats-directs dans presque tous les domaines : cadeaux, blanc, maison lavable, Arts Ménagers, accessoires et bagages. Le succès est certain. Aussi, cette semaine, Madame Express a pensé aux jeunes enfants.

Tous ceux qui n'ont pas le temps de courir les magasins ou qui ne disposent pas près de chez eux d'une boutique spécialisée peuvent recevoir ces objets à domicile, sans se déranger.

Voici les neuf articles ultra-pratiques sélectionnés :

1 La robe de chambre

PRATIQUE PARCE QUE : — réalisée en coton gratté, elle est parfaitement lavable,

— doublée jusqu'à mi-corps, elle est confortable sans engoncer l'enfant.

Se fait en tissu à damier ciel et blanc, garni de bleu nattier uni. Le 2 ans : 3.385 fr. (au-dessus, 185 fr. de plus par taille jusqu'au 10 ans).

2 La culotte à volants

PRATIQUE PARCE QUE : — entièrement synthétique (dessus en plumetis de nylon et intérieur en plastique uni), elle se rince et sèche en un clin d'œil,

— elle est assez jolie pour permettre de supprimer la culotte ordinaire et remplacer n'importe quel bloomer.

Existe à pois blancs sur fond blanc, rose, bleu et jaune, très pâles. Le 1 an : 1.195 fr. (au-dessus, 45 fr. de plus par taille).

3 La salopette à pressions

PRATIQUE PARCE QUE: — munie de pressions à l'entre-jambes, elle permet de changer l'enfant très rapidement sans le déshabiller chaque fois.

● son « demi-dos » en tissu maintient bien les chandails un peu courts et empêche l'enfant de prendre froid.

● réalisée en velours à fines côtes, elle se lave et se repasse comme un mouchoir de poche.

Existe en ciel, poussin, rouge et blanc. Le 1 an : 2.820 fr. (au-dessus, 100 fr. de plus par taille jusqu'au 3 ans).

4 Le lit-parc 1959

PRATIQUE PARCE QUE : — il réunit en un seul deux meubles qui tiennent beaucoup de place : le lit et le parc,

— il se plie sans aucune difficulté, mais il est doté d'un système de sécurité qui empêche l'enfant de le manœuvrer lui-même,

— transformé en parc roulant, il est facilement transportable d'une pièce à l'autre,

— entièrement plié, il peut être emporté en vacances.

Se fait en bois recouvert d'un vernis vitrifié lavable. Dimensions : 110×60 (l'enfant peut y dormir jusqu'à six ans). Prix : 9.000 fr.

5 La serviette à manches

PRATIQUE PARCE QUE : — elle protège complètement le nourrisson qui commence à manger seul et qui met souvent ses avant-bras dans son assiette,

— son tissu éponge ne nécessite aucun repassage,

1) *La robe de chambre*

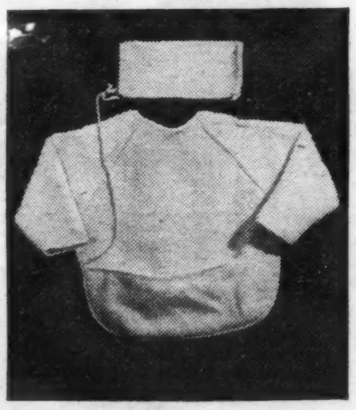
— le devant est doublé de plastique jusqu'à mi-hauteur : si l'enfant renverse son gobelet, le liquide ne traverse pas,

— elle est couplée avec une petite serviette, attachée par un lien, de sorte qu'on l'a toujours sous la main pour essuyer la bouche du bébé.

Existe en blanc, ciel, rose et jaune gansé blanc. Prix de 6 à 15 mois, seulement :

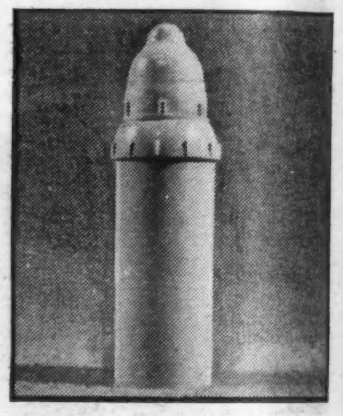
En blanc : 895 fr.

En couleurs : 965 fr.



5) *La serviette à manches*

6) *Le biberon en plastique*



7) *La boîte isolante à lait*

ENFANTS

Un marché en expansion

● *Une bonne mère doit avoir de bons « outils ».*

IL y a quinze ans, l'enfant n'était qu'un petit animal, voire un adulte en réduction. Bref, un inconnu. Depuis, il est devenu une sorte « d'industrie ». Les preuves ne manquent pas. Juste avant la guerre, un livre de puériculture pratique sortait en Amérique, il mit dix ans à arriver en France. Aujourd'hui, chez nous comme aux U.S.A., c'est la Bible des jeunes mères de famille (1).

En 1948, le premier magasin spécialisé pour femmes enceintes, nouveau-nés et nourrissons ouvrait ses portes. On s'attendait à un fiasco. En 1959, il existe à Paris trois importantes maisons à succursales multiples dans la même branche et tous les grands magasins ont ouvert des rayons spécialisés. Cet essor est, bien entendu, en rapport direct avec la poussée démographique française depuis 1945.

Les fabricants d'articles pour enfants (pas seulement des vêtements, mais « d'outils » de puériculture, de produits alimentaires) ont proliféré, certains sont passés du stade de l'artisanat à celui de la grosse entreprise, et au cours de ces dernières années ont inventé assez d'objets pratiques pour transformer totalement la vie des mères de famille.

Malheureusement, sur leur lancée, ils ont inventé aussi un certain nombre d'objets inutiles, voire dangereux. Madame Express a fait une sorte de recensement de ces trouvailles dans tous les domaines. Après de multiples expériences, elle pense pouvoir rendre service à ses lectrices (surtout à celles qui en sont à leur premier bébé) en faisant la part des choses.

Inutiles

● LES ASSIETTES ET CUILLERS A BOUILLIE : les assiettes prétendues spéciales, même remplies d'eau très chaude, ne tiennent pas vraiment la chaleur. Il est aussi bien d'utiliser la casserole dans laquelle on a cuit la bouillie ou la purée. Il suffit de la choisir émaillée pour qu'elle ne soit pas laide. Quant à la cuiller, aucun bébé n'a jamais su s'en servir. Lorsqu'il commence à manger seul, il manie bien mieux une cuiller à entremets classique.

● LA CHAISE DE BÉBÉ : elle ne se substitue en aucune façon au parc, puisqu'elle ne permet pas à l'enfant de bouger. Tant qu'il ne mange pas seul, on peut aussi bien le prendre sur ses genoux. Plus tard, il lui faut de toute manière un siège à sa hauteur et on peut avoir une table basse qui lui servira à la fois pour jouer et pour manger. Quelques femmes la trouvent pratique parce qu'elles l'installent à la cuisine et ont ainsi toujours l'enfant sous les yeux. En fait, il est bien plus à l'aise dans son parc et n'y court absolument aucun danger, tandis qu'il risque de faire basculer sa chaise lorsqu'il devient grand et qu'il s'agite beaucoup. Elle peut être avantageusement remplacée par l' « intersiège » (*voir notre Service achats-directs*).

● LE HOCHET DE DENTITION : c'est un objet qui prend forcément la poussière et que l'on invite un nourrisson à sucer ! Généralement, d'ailleurs, l'enfant ne s'en sert pas du tout et le hochet ne l'empêche nullement de sucer son pouce quand il a mal aux dents.

● LES FIXE-COUVERTURES : tout petit, le nourrisson risque de s'étouffer ou même de s'étrangler avec. Il vaut mieux lui mettre un pyjama en coton molletonné et le laisser dormir comme il l'entend.

● LES NETTOIE-NEZ (OU OREILLES) RIGIDES : ils risquent de blesser l'enfant si la mère ne fait pas très attention et les enfonce trop loin. Avec du simple coton roulotté, on ne risque rien.

● LES APPAREILS A LANGER : encombrantes, les coquilles en plastique où l'enfant

(1) « Comment élever son enfant », par le Dr. Benjamin Spoke. (Ed. Pont Royal, 1.990 francs.)

DODELINO
Couche-culotte imperméable :
DODIFLOR

…RATIQUES POUR LES ENFANTS

2) *La culotte plastique*

3) *La salopette*

4) *Le lit-parc*

6 Le biberon en plastique

PRATIQUE PARCE QUE : — souple, il ne peut pas se casser, mais on peut le stériliser comme n'importe quel biberon,

— il est vendu avec sa tétine et un capuchon de plastique qui permet de stériliser l'ensemble en une fois,

— très léger pour emporter en promenade ou en voyage.

Prix : 405 fr. le biberon tout équipé.

8) *Le nid-édredon*

7 La boîte isolante

PRATIQUE PARCE QUE : — elle sert :

1) soit de bouteille isolante : on y verse le lait (250 gr.) et on place la tétine stérilisée dans le bouchon.

2) soit de simple boîte à biberon : il suffit d'enlever l'intérieur en verre et le ressort qui s'y trouve,

— très légère et à peine plus encombrante qu'un biberon seul.

Existe en blanc. Prix : 1.140 fr.

9) *L'intersiège*

8 Le nid-édredon

PRATIQUE PARCE QUE : — il sert à la fois à l'extérieur comme nid d'ange et à l'intérieur comme édredon : il suffit d'ouvrir la fermeture à glissière qui ferme un côté et le fond,

— il se lave à l'eau tiède et sèche très rapidement (dans la journée si la pièce n'est pas froide),

— il est très chaud et très léger.

Existe en blanc ou poussin. Prix : 4.500 fr.

9 L'intersiège

PRATIQUE PARCE QUE : — il s'adapte à n'importe quelle chaise par de simples sangles en toile forte,

— il ne tient aucune place,

— il est très facile à emporter en voyage,

— il est de toute sécurité (une troisième sangle peut empêcher l'enfant de quitter le siège).

Se fait en toile bleu marine, et tube laqué crème, poignées en fil plastique rouge. Prix : 1.950 fr.

Pour vous les procurer :

● SI VOUS HABITEZ PARIS : il vous suffira de téléphoner au Service Express « Achats directs » (Elysées 88-61) de 15 h. à 17 h. tous les jours, sauf le samedi et le dimanche, en précisant votre nom et votre adresse, l'objet ou les objets que vous désirez recevoir, ainsi que la taille et les coloris.

ATTENTION : exceptionnellement, tous les vêtements présentés sur cette page, ainsi que l'intersiège, seront non pas livrés, mais expédiés contre remboursement, les fournisseurs habitant hors Paris ne pouvant assurer la livraison. Il faudra donc compter en sus les frais de port et d'emballage. En revanche, le lit-parc, les biberons, la boîte isolante et le nid-édredon seront livrés dans Paris, sans supplément de prix.

● SI VOUS HABITEZ LA PROVINCE : écrivez au Service Express « Achats directs », 29, rue de Marignan, Paris-8ᵉ, en donnant les mêmes précisions. L'expédition vous sera faite contre remboursement, frais de port et d'emballage en supplément.

ATTENTION : pour l'exécution des vêtements, prév… toujours un peu plus grand. Par exemple : un « 2 ans » pour un enfant de quinze mois, car le vêtement fera plus d'usage.

Le délai prévu pour l'exécution est de dix jours. Les autres articles seront livrés ou expédiés selon les cas, sans aucun délai.

refuse de rester dès qu'il sait bouger; onéreuses et non moins encombrantes les tables ou commodes spéciales. Il y a trois ou quatre solutions plus pratiques et plus économiques (voir «La chambre d'enfant», page VI).

● LES JOUETS EN CELLULOID ET CEUX EN CAOUTCHOUC A SIFFLET : les premiers se cassent et les enfants peuvent avaler les morceaux; dans les seconds, le sifflet finit par se détacher, ce qui peut provoquer le même accident.

Indispensables

● L'ÉPINGLE A SÉCURITÉ TOTALE : courbe, inoxydable munie d'un verrouillage spécial, l'enfant ne peut absolument pas l'enlever lui-même pour l'avaler (115 *francs la carte de 3, chez Prénatal*, 103, *rue Saint-Lazare*).

● LA OUATE CELLULOSIQUE qui remplace les couches. On la place dans des protecteurs en plastique spéciaux. Il existe des rouleaux avec perforations qui donnent des bandes très faciles à détacher (*Change-Eclair de Polivé* - 435 *francs le rouleau. En pharmacie*).

● LA CUVETTE A DOUBLE BAC : un côté pour l'eau chaude ordinaire, un côté pour l'eau bouillie qui sert à laver les yeux, le nez, les oreilles (*Blanc, ciel ou rose* - 1.370 *francs. Bébé-Confort, tous spécialistes*).

● LES PYJAMAS A PIED ET EN DEUX PARTIES : l'enfant ne prend pas froid et on peut changer rapidement une culotte mouillée avec un simple jeu de deux pyjamas (*blanc, poussin ou ciel, à partir de* 1.650 *fr. le* 6 *mois*/1 *an. Absorba*).

● LES PANTOUFLES A SOUFFLETS ÉLASTIQUES : l'enfant ne peut les enlever, son pied est bien maintenu (*en chevreau ciel, rose, blanc ou roy, à partir du* 19 *et de* 1.450 *francs. Céline*, 237, *Fbg Saint-Honoré*).

● LA BAIGNOIRE-TABLE A LANGER : pliante, elle peut comporter des poches à accessoires et un porte-serviettes (7.900 *francs. Bébé-Confort, tous spécialistes*).

● LE BOUCHON DE PRISE : en plastique souple, il empêche l'enfant de mettre ses doigts ou n'importe quel objet dans les prises de courant (60 *francs. Royved, dans les grands magasins*).

Ultra-pratiques

● LE PERCE-TÉTINE : (3 aiguilles de tailles différentes) permet de percer des trous pour le lait ou les bouillies plus ou moins épaisses. Sans ce petit instrument, le percement des tétines demande un tour de main parfois difficile à attraper (215 *francs. Bébé-Confort, chez tous les spécialistes*).

● LES POINTES EN RHOVYL POUR LA NUIT : en jersey extensible, elles se placent entre la peau et les couches normales. Elles agissent alors comme un filtre et l'enfant est ainsi maintenu au sec (495 *francs pièce - Absorba - tous spécialistes*).

● LE SERVICE DE COUCHES : il se charge de fournir deux fois par semaine autant de couches qu'il vous en faut. Il peut aussi laver les vôtres. Pour quatre-vingts couches par semaine par exemple, il faut compter 1.600 francs par semaine plus 300 francs d'abonnement mensuel (*American Diaper Service*, 107, *rue Tahere à St-Cloud - MOL.* 56-20).

● LA FARINE PRÉ-CUITE : elle se jette dans le lait chaud, on fouette et la bouillie est prête en quelques secondes (*Nidine instantanée ou Farine Lactée instantanée de Nestlé*).

● LES LÉGUMES EN BOITE : ils existent dans une grande gamme de variétés, mélangés ou non à de la viande, à du foie, à du poisson. Certaines marques font même des compotes en boîte, portion bébé (*Guigoz, Falli, Jacquemaire*).

● LES POTAGES EN SACHET : étudiés spécialement pour les enfants, ils ne demandent que quelques minutes de cuisson (*Babysoup-Maille*, 75 *francs le sachet pour deux portions*).

● LE LIT EXTENSIBLE : il passe du berceau au lit-divan de 1 m. 70 de long sans nécessiter aucune transformation (21.900 *francs en hêtre*, 27.900 *en chêne clair à petits barreaux - Se fait aussi en rotin. Baby-Club*, 319 *ter, faubourg St-Antoine*).

● LE LIT PARC : il évite l'encombrement, n'est pas difficile à manier et il a eu l'Oscar 1959 de la Puériculture (*voir notre Service achats-directs*).

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

MODE

Il ne faut pas renoncer

● *Trois mannequins (qui seront bientôt six) parlent de leur garde-robe.*

MONIQUE, Gill, Jacky sont ces trois jeunes femmes que nous avons photographiées en page I. Elles sont toutes trois mannequins et attendent toutes trois un second enfant. Les mannequins étant (de par leur profession) particulièrement : 1° jolies, 2° coquettes, 3° à l'avant-garde de la mode, Madame Express a pensé qu'il était intéressant de savoir comment elles agissaient et réagissaient pendant leur grossesse et surtout comment elles parvenaient encore à s'habiller.

Première constatation : elles n'ont jamais été plus belles et prennent leur inactivité forcée avec beaucoup de bonne humeur. Monique est enceinte de 7 mois 1/2 (elle se trouve plus forte que la dernière fois) — Gill : 6 mois 1/2 (moins forte) — Jacky : 5 mois 1/2 (aussi forte). Elles sont d'accord sur plusieurs points; lesquels ?...

1°) Lorsqu'on est enceinte, il ne faut surtout pas se considérer comme anormale et s'affubler pendant neuf mois d'un « uniforme ». Il faut continuer à vivre, à sortir, à S'HABILLER. Les premiers mois, on peut essayer de dissimuler son état ; après... il faut profiter le plus possible de la ligne « taille haute ».

2°) Pas de couleurs foncées : elles attristent le teint qui n'est pas toujours parfait pendant une grossesse.

3°) Pas de robes ou jupes trop longues — elles tassent la silhouette; les jambes restant généralement minces, pourquoi les dissimuler ?

Mais il est d'autres sujets sur lesquels Monique, Gill et Jacky ont des opinions bien précises (et contradictoires) :

Le régime

MONIQUE : *« Je suis si maigre en temps normal que je mange autant que je peux dans l'espoir de garder un peu de mes formes... pour après. »*

GILL : *« Je commence aujourd'hui à manger sans sel et sans pain... mais j'adore les pommes de terre. »*

JACKY : *« Je ne fais attention à rien; je fume, mange ce qui me plaît, bois (un peu d'alcool) si j'en ai envie. »*

Les talons

MONIQUE : *« Je porte des chaussures presque plates (5 cm.). C'est indispensable ; au début, j'avais conservé les talons hauts, je perdais l'équilibre; je suis tombée plusieurs fois de tout mon long — c'est très désagréable... et dangereux pour le bébé.*

GILL : *« Pas de moyen terme : talons hauts ou ballerines. »*

JACKY : *« Je ne fais attention à rien. »*

Les marinières

Là, la discussion devient plus âpre. Monique et Jacky trouvent que les marinières de confection sont généralement trop longues et trop larges. *« Si on les porte dès le début, on dirait que nous sommes sur le point d'accoucher ».*

Gill, par contre, ne déteste pas les petites marinières décolletées, à fentes sur les côtés. Toutes trois préfèrent tout de même le chemisier droit en vichy ou velours côtelé, genre chemises d'homme.

Non contentes d'émettre des opinions, Monique, Gill et Jacky ont aussi des idées. Voici, ingénieuse et pratique, la base de leur garde-robe.

MONIQUE : la « taille haute »

C'est en fait, un deux-pièces. La robe est décolletée; jupe à grands plis creux partant sous la poitrine. Monique a dessiné ce modèle qu'elle a complété par un court spencer boutonné dans le dos. Le bas de ce « haut » de robe est frangé et indique l'emplacement de la taille haute. Monique a l'intention de faire reproduire ce modèle en toile pour les derniers mois, mais signale deux petits inconvénients : *« A mesure que je grossis, mon décolleté s'approfondit et ma jupe raccourcit ! ».*

Elle porte également deux de ses anciennes jupes « kangourous »; (elle a découpé un rond de tissu au centre qu'elle a remplacé par un morceau de jersey extensible tenu à la taille par un élastique); elle les accompagne de blouses droites en velours côtelé.

GILL : pantalon et marinière

Elle coupe et coud toute sa garde-robe elle-même; sa tenue préférée chez elle est un pantalon très serré aux jambes mais dont elle n'a pas fermé la couture de devant et qu'elle attache avec une petite coulisse. Elle le porte avec une marinière décolletée, ce qui lui permet de mettre dessous des chemisiers s'il fait chaud, des tricots s'il fait plus frais.

JACKY : l'ensemble de shetland

Elle s'est fait faire sur mesures un ensemble classique (et très à la mode cette année) en shetland bleu marine. La jupe est montée sur élastique. La doublure est froncée; ce qui lui permet de se tendre en même temps que le tricot. Le pull-over, forme polo, est particulièrement long et large, super-confortable.

Profitant de l'expérience rationnelle de ces trois jeunes dames, ravissantes (et organisées), Madame Express a établi une liste de quelques conseils que toutes les femmes enceintes peuvent suivre... même si elles ne sont pas mannequins !

● Essayez par tous les moyens de conserver *quelque chose* de plat dans votre silhouette ; soit le haut grâce au décolleté, soit le bas grâce à la jupe droite ou au pantalon.

● Que vous optiez pour la solution « taille haute » ou celle... pas de taille du tout, évitez à tout prix de vous comprimer l'estomac.

La lumière d'un décolleté allège la silhouette.

● La tenue idéale au début [...] jupe kangourou, un chemisier [...] pouvez laisser hors de la jupe [...] conserve à la silhouette un [...] mal », et un pull-over de [...] les pulls d'homme sont en effet [...] vastes, droits, le décolleté est [...] les emmanchures larges.

● Les femmes enceintes ont [...] trop chaud. Attention aux robes [...] nage épais, aux cols trop mont[...] manches longues.

● On devient assez rapidement [...] droite quand on attend un [...] objets ont en effet la fâcheuse [...] de « s'éloigner » de vous à me[...] vous vous... arrondissez. Vou[...] salissez donc plus facilement ; [...] garde-robe soit la plus lavable [...] Choisissez des tissus frais, infro[...] légers.

● Le soir : n'hésitez pas à [...] colleter. Le cou et les épaules [...] jours jolis pendant une grossesse [...] allégerez et éclairerez votre si[...]

● Ne prévoyez pas une immense [...] robe pour votre grossesse avec [...] transformer, « après », vos [...] « charmantes petites tenues de [...] et vos marinières en « chemisier [...] tout aller ». Dès la naissance [...] bébé vous n'aurez qu'une idée : [...] mettre en forme pour retrouver [...] tures larges et les jupes serrées, et [...] hâte : jeter au feu tout ce que [...] rez que trop vu pendant neuf mo[...]

(Dambier.)

GILL, JACKY ET MONIQUE
Pour une fois, elles posent avec leurs propres robes.

ENQUÊTE

…a mère travaille

…Il ne s'agit pas d'être …our ou contre, mais de …aire pour le mieux.

…que la mère travaille à l'exté… …t-il des répercussions directes …at familial et, en particulier, …fants ? Au cours de son cycle …nces annuelles, l'Ecole des Pa… …demandé à plusieurs psycho… …médecins d'aborder ce pro…

…es enquêtes de ce genre abou… …lheureusement à des résultats …, entre un enfant vivant dans …uni, aisé mais pas trop, bien …mère est parfaitement équili… …euse de rester au foyer, l'esprit …rt pour garder des « ouver… …le monde » et bonne éduca… …goût et par instinct, et un en-fant soumis aux mêmes conditions matérielles mais dont la mère travaillerait, la première solution doit, en principe, donner de meilleurs résultats.

Mais où sont les enfants — et les mères — qui vivent dans ces conditions ?

Il est donc essentiel aujourd'hui que les femmes qui, par nécessité absolue, relative, ou par choix, travaillent, cessent de se demander si elles sont coupables ou non. Elles ne renoncent pas à travailler pour autant, elles se rongent inutilement et le sentiment de culpabilité qu'elles peuvent éprouver se répercute sur leur foyer.

Quels sont leurs problèmes ?

Voici les résultats d'une enquête menée par Madame Express auprès d'un médecin psychologue très célèbre, et de quelques femmes qui travaillent.

…L'Ecole des Parents, 47, rue de …mesnil, publie le texte des confé… …qu'elle organise dans sa revue.

Un gain et une conquête

Dans le département de la Seine, 42 % des femmes mariées travaillent. Parmi les mères de famille, cette proportion tombe à 22 %, c'est-à-dire moins qu'on ne le croit généralement.

Pour les femmes avec ou sans enfants, le travail :

● c'est d'abord une nécessité de l'heure : dans la majorité des cas, il y a obligation de travailler pour vivre (toutes les femmes seules, célibataires, veuves ou divorcées) ou pour boucher le budget en raison du salaire insuffisant du mari.

● c'est un gain appréciable : même lorsque la famille pourrait se contenter d'un seul salaire, le salaire de la mère apporte un complément appréciable. Il lui fournit son argent de poche personnel, le moyen de mieux soigner ses enfants ou de les envoyer en vacances. Une seule condition : c'est que son salaire dépasse 40.000 francs par mois sans faire d'heures supplémentaires. Le calcul a été fait : au-dessous de ce chiffre, une femme mariée avec deux enfants n'a pas intérêt à travailler.

● c'est un enrichissement. Souvent, l'argent n'est qu'un prétexte. Travailler à l'extérieur c'est encore autre chose. Sauf lorsqu'elles ont un métier trop pénible ou trop subalterne, les femmes qui travaillent en retirent une sorte de fierté. Elles y trouvent une ouverture sur le monde, parfois un enrichissement intellectuel. 20 % des femmes sans profession déclarent qu'elles se mettraient à travailler si elles pouvaient disposer d'une crèche ou d'une solution pratique pour les enfants.

La tête à soi

Une femme avec enfants peut-elle mener à bien à la fois ses occupations professionnelles et son métier de mère de famille ? Si, bien sûr.

La solution idéale serait probablement celle du travail à mi-temps. Mais de toute façon, les mères qui travaillent doivent trouver quelqu'un qui se charge de leurs enfants pendant leur absence.

> « *On ne peut pas à la fois garder ses enfants et travailler,* dit Mme R. C..., femme de chambre. *Trouver quelqu'un de bien pour s'en occuper, c'est la seule façon d'avoir la tête à soi.* »

Les solutions varient selon l'argent et la place dont on dispose.

Ou bien on garde l'enfant chez soi et on trouve quelqu'un pour veiller sur lui (grand-mère, voisine, aide-ménagère). Ou bien on le met à la crèche si l'on peut trouver une place (en 1957, 4 % seulement des jeunes Parisiens jusqu'à 3 ans ont pu profiter de la crèche). Ou bien on le met « en nourrice ». Cette dernière solution est envisagée dans 30 % des cas et en particulier par les très mal logés. C'est le cas de Mme B..., visiteuse médicale, qui ne dispose que d'une seule pièce, sans eau ni gaz, et qui a trois enfants. Lors de la naissance de son second bébé, Mme B... a essayé de le garder :

> « *Au bout d'un mois,* dit-elle, *je devenais folle. Faire bouillir des biberons sur un réchaud à alcool posait un problème insoluble. Il a bien fallu le mettre en nourrice. Pourtant, si j'avais un logement, je cesserais sans doute de travailler et je reprendrais mes enfants.* »

Pour ces femmes, se séparer de leur enfant est un déchirement. Elles disent toutes :

> « *Il faut le faire pendant les dix premiers jours, sinon, c'est trop dur.* »

Parallèlement aux difficultés pratiques, le problème se pose en termes de psychologie. Par nature, la femme a besoin de s'organiser un « nid ». Toute profession qui la pousse vers l'extérieur la fait « régresser » à la période adolescente. A cette époque-là, le « nid » était celui qu'avait construit sa propre mère. Lorsqu'elle est mariée et qu'elle a des enfants, c'est son foyer qui devient son point d'attache naturel. Si elle en est « coupée », elle devient plus fragile, moins stable. A moins qu'elle ne se recrée un « nid » sur le lieu de son travail, ce qui n'est guère souhaitable pour son foyer, mais ce qui peut être une sorte d'équilibre tout de même.

Cependant, si la femme qui travaille est très attachée à son mari et à ses enfants, sa vie émotionnelle sera son point d'attache et elle pourra vivre pleinement sa vie de femme — et de mère — le dimanche.

Une mère de rechange

Malheureusement, le dimanche est souvent tout entier occupé par les tâches matérielles qu'exige la maison. Alors que le mari et les enfants voudraient une femme et une mère disponible, ils trouvent une ménagère soucieuse, débordée et souvent fatiguée de sa semaine. Il faut donc d'abord une santé de fer et une grande rapidité dans le travail pratique pour être à la fois une femme qui travaille et une bonne mère.

Mais celles qui gardent leur enfant chez elles ont parfois aussi le sentiment de « l'abandonner » quand elles le confient à celle qui devrait être une « mère de rechange ».

> « *Le vrai conflit,* dit le psychologue, *c'est la jalousie des mères. Elles acceptent bien qu'une autre les remplace dans la vie matérielle de leur enfant mais elles n'admettent pas que cet enfant se mette à « aimer » l'autre autant qu'elles-mêmes. Elles se fâchent lorsque l'enfant appelle « maman » la personne de remplacement qui — si elle est bien — remplit exactement le rôle d'une maman. De même que si vous lui donnez un bout de pain pour goûter alors qu'il voulait du chocolat, il peut dire au pain « je te baptise chocolat », il baptise la personne qui s'occupe de lui, maman.*
>
> *Pourtant il n'y a aucune crainte à avoir. L'enfant fera toujours la différence.* »

Comment compenser ?

Quelques règles simples sont à observer. Madame Express a demandé au psychologue de les résumer à l'intention des mères qui travaillent :

● Ne pas s'obnubiler sur les travaux de la maison : en travaillant à l'extérieur, une femme apporte beaucoup à son foyer. Cela compte autant qu'un parquet bien briqué.

● Accepter le « substitut maternel » : l'enfant en a besoin. Il doit savoir que sa mère fait entièrement confiance à la personne qui s'occupe de lui.

● Etre vraiment « disponible » lorsqu'on est à la maison, mais sans exiger

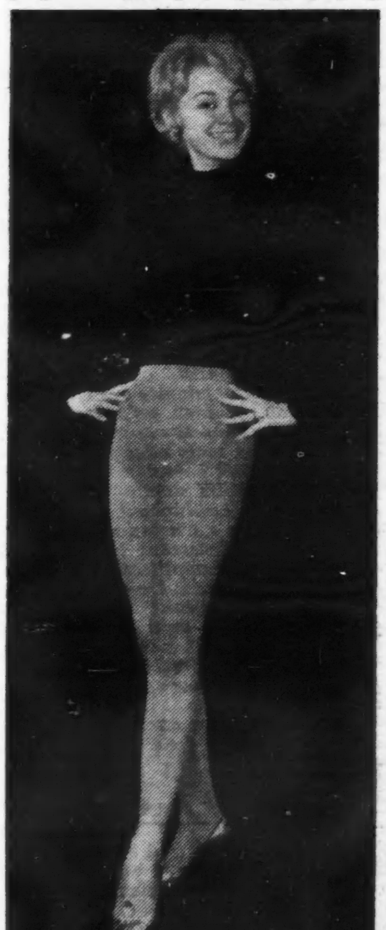
→

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

Marie Martine
8, RUE DE SEVRES
BAB. 18-44

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

IMPERIAL PRESENTE
le mitoufle



LIBRE ★ SVELTE
GAINEE JUSQU'A LA TAILLE AVEC
le mitoufle
SLIP MOUSSE HELANCA
BAS ULTRA-FINS 11 DENIERS/2
SOLIDITE PAR DOUBLE TISSAGE
REMMAILLAGE TRES FACILE
En vente dans toute la France. Pats : 1.133584/584.808

l'attention de l'enfant. Il faut l'aimer autonome et non pas dépendant.

● Ne jamais se cacher de quitter l'enfant même s'il pleure. Plus il extériorise, plus vite c'est fini. De plus, ce petit déchirement qu'il éprouve est nécessaire. Les enfants ont aussi besoin de souffrance pour se construire.

● Si on est séparé de l'enfant, lui montrer que l'on pense à lui. Lui écrire très souvent quel que soit son âge, lui envoyer des bricoles et surtout de petites pièces de vêtements pensés et faits pour lui par sa mère : il les abimera très vite parce qu'il les aimera énormément. Ces petits détails sont nécessaires et suffisants pour que l'enfant soit heureux.

● Ne pas se sentir « coupable » envers ses enfants parce qu'on travaille : bien des femmes au foyer auraient intérêt à travailler pour leur équilibre et celui de leur entourage.

● Enfin, il faut savoir que l'enfant d'une femme qui travaille, si elle prend les précautions ci-dessus, peut se développer plus vite, être plus vite autonome, être mieux maître de lui et mieux armé pour la vie que celui d'une femme qui ne travaille pas et qui le couve dans son giron.

L'important n'est pas de « travailler » ou de ne pas « travailler », c'est de trouver son équilibre pour avoir une chance de le communiquer.

MAISON

La chambre d'enfant

● *Ni clinique ni frou-frou : de la lumière et de l'espace.*

DEUX écueils sont à éviter dans l'installation d'une chambre d'enfant : le style « clinique » et le genre « frou-frou ».

Les jeunes femmes inexpérimentées ont souvent tendance à tomber dans l'un ou l'autre de ces excès.

Dans l'ordre pratique, cinq problèmes sont à étudier : hygiène, sécurité, rangement, coloris et mobilier.

Hygiène

Dans la mesure du possible, tout ce qui compose une chambre d'enfant doit être lavable.

● LES SOLS : le procédé le plus économique consiste à faire vitrifier le parquet. On peut ensuite l'entretenir avec une serpillière humide (prix : à partir de 700 francs le mètre carré si le parquet est en très bon état). Deux inconvénients à ce procédé : le bruit et le froid (lorsque le bébé est dans son parc). On peut remédier à ce second inconvénient en glissant sous le parc un tapis de nylon lavable qui ne glisse pas parce que monté sur semelle de caoutchouc cellulaire.

● Les dalles thermo-plastiques (Dalami, Semetex, etc.). Ces carreaux d'une épaisseur variant de 2 à 5 mm ayant 300 cm sur 300 cm sont souples, confortables et solides. Excellents isolants phoniques et thermiques, les dalles thermo-plastiques sont parfaitement lavables et se posent sur une chape préparée spécialement. (*Prix : Dalflex Dalami à partir de* 1.600 *francs le mètre carré posé.*)

● Les feuilles vinyliques (Gerflex, Teraflex, etc.). Ces revêtements plastiques sont souples au pied, agréables à l'œil, bons isolants thermiques et phoniques. Se rayent plus facilement que les dalles thermo-plastiques mais coûtent moins cher. (*Prix : Gerflex, le m2:* 1.150 *francs.*)

● LES MURS : comme revêtement mural, on a le choix dans une chambre d'enfant entre la peinture lavable à l'huile ou au latex ou le papier également lavable. Parmi ceux-ci, le papier Inaltera enduit de chlorure de vinyle ne se raye pas, résiste aux taches et s'entretient à l'eau savonneuse ou légèrement javellisée ; se pose à joint vif comme un papier ordinaire. (*Prix :* 900 *francs à* 2.000 *francs le rouleau.*)

● SIÈGES : les garnitures de siège doivent également être lavables, le plastique D. (1.100 *francs le mètre, Service Achats-Directs Express*) est particulièrement résistant. Il existe en blanc et en ivoire.

● INTÉRIEURS DE TIROIRS ET D'ARMOIRES : les intérieurs de tiroirs et d'armoires peuvent être gainés de Venilia-décor ou d'Archer-contact, papier plastifié lavable (350 *francs le mètre en* 46 *cm de large*).

● DOUBLES RIDEAUX ET COUVRE-LITS : bien entendu, tout ce qui est tentures doit être confectionné en tissu lavable. On peut agrémenter rideaux et couvre-lits avec de la passementerie Banlon (100 % nylon) qui se lave comme du tissu. (*Prix : de* 85 *à* 270 *francs le mètre - Grands Magasins.*)

Sécurité

On ne saurait prendre trop de précautions dans une chambre habitée par de jeunes enfants :

● Faire poser les prises électriques le plus haut possible pour qu'elles puissent être atteintes par les adultes et hors de portée des enfants.

● Placer les appareils d'éclairage également en hauteur et éviter les fils électriques trop longs.

● Choisir comme système de chauffage (si l'appartement ne comporte pas le chauffage central) des radiateurs électriques à circulation d'huile ou d'eau de préférence à des appareils à ventilateurs et résistances infra-rouges visibles. Eviter tout autre type de combustible.

● Calfeutrer les tuyaux brûlants du chauffage central auxquels l'enfant qui commence à marcher risque de s'aggriper. Prévoir un cache-radiateur pour les mêmes raisons.

● Installer un aérateur électrique sur la fenêtre pour renouveler l'air de la pièce en plein hiver.

● Acheter une petite barricade extensible Bébé-confort et la faire fixer sur le chambranle extérieur de la porte de la chambre d'enfant.

Cette porte une fois ouverte et la barricade en place, l'enfant peut circuler sans qu'il lui soit possible de sortir.

Attention à ne pas pincer les doigts du bébé en repliant cette barricade.

Rangement

Pour laisser le maximum de place au sol, adopter le principe du rangement suspendu comme dans les cuisines.

Des éléments de bois blanc laqué dans le ton des murs feront parfaitement l'affaire. On peut raffiner un peu, en faisant poser des plaques de propreté et des boutons en porcelaine dé-

RECETTES

● CORDON BLANC

Foie de porc sauce moutarde

4 tranches de foie de porc;
Une sauce blanche;
De la moutarde blanche;
De la ciboulette (facultatif);
Préparation : 15 *minutes.*
Cuisson (simultanée) : 15 *à* 20 *minutes.*

Faites cuire à la poêle les tranches de foie de porc.

Pendant ce temps, vous faites une sauce blanche très épaisse. Vous la retirez du feu et vous y incorporez de la moutarde blanche jusqu'à ce que le goût soit assez prononcé. Remettez une minute sur le feu. Si vous avez de la ciboulette, hachez-la finement et ajoutez-la à la sauce.

Tartinez chaque tranche de foie avec une bonne couche de sauce et servez chaud (1).

● CORDON BLEU

Trois omelettes

Les œufs sont bon marché, profitons-en. Pour faire une bonne omelette n'oubliez pas 1°) de bien battre les œufs à la fourchette, de leur ajouter un peu d'eau, de les laisser reposer, puis de les battre de nouveau très vite; 2°) de les jeter d'un seul coup dans la poêle où l'huile sera fumante.

Au fromage

5 *œufs;*
100 *gr. de parmesan;*
1 *cuillerée à bouche de crème;*
Sel et poivre;
Du cresson;
Préparation : 15 *minutes.*
Cuisson : de 12 *à* 20 *minutes.*

Vous battez les œufs, la crème, le sel et le poivre. Et vous jetez l'omelette dans la poêle.

Quand le dessous est pris, vous saupoudrez le dessus avec la moitié du parmesan.

Puis vous pliez l'omelette. Vous la saupoudrez avec le reste du parmesan et vous servez avec du cresson autour.

A la brésilienne

5 *œufs;*
30 *gr. de beurre;*
2 *oignons.*
1 *grosse tomate;*
1 *petite boîte de crabe (ou homard);*
Beaucoup d'herbes : persil, ciboulette, cerfeuil;
Sel, poivre;
Préparation : 15 *minutes.*
Cuisson : de 12 *à* 20 *minutes.*

Vous hachez très fin les oignons, les herbes, et vous les faites revenir à la poêle avec la tomate et le crabe coupés en morceaux (environ 3 minutes).

Remettez un peu d'huile et jetez-y les œufs que vous aurez battus avec le beurre, le sel et le poivre.

Quand l'omelette sera prise d'un côté vous la retournerez pour la faire dorer de l'autre.

Normande

5 *œufs;*
De la compote de pomme bien sucrée;
50 *gr. de beurre;*
1 *paquet de sucre vanillé;*
1 *pincée de sel;*
Un peu d'eau-de-vie;
Préparation : 20 *minutes.*
Cuisson : de 12 *à* 20 *minutes.*

Vous battez les œufs, le beurre, le sel.

Vous jetez à l'huile fumante. Quand l'omelette est cuite dessous, vous mettez dessus, sur un côté seulement, la compote de pommes.

Vous repliez, vous saupoudrez de sucre vanillé, vous arrosez d'un peu d'eau-de-vie et vous faites flamber.

(1) Extrait de « *Cuisine d'urgence* », Pierre Horay, éd.

EN MAILLOT SILHOUETTE NETTE
Etes-vous satisfaite de votre ligne ?
Gymnastique d'entretien
Voulez-vous l'améliorer ?
Gymnastique de choc
L'ETE EST A LA PORTE...
Doris HALPHEN
fait un cours spécial
TROIS MOIS - TROIS FOIS PAR SEMAINE
A partir du 6 avril téléphonez à LITtré 70-58
Sur rendez-vous : 16, rue Saint-Simon (7e)

Calline
26, r. de Tilsitt
angle av. Carnot
COLLECTION BOUTIQUE
- Robes lainage à partir de 14.500
- Tailleurs à part. de 19.500
- Imperméables à partir de 12.900
- Manteaux lainage à partir de 14.900
Prix exceptionnels pour les lecteurs de L'Express

LES ARTS MÉNAGERS
sont terminés
Le succès du
MANUTRANCH'
continue
PINCE A DECOUPER
brevetée
En vente :
GRANDS MAGASINS
QUINCAILLERIES
COUTELLERIES

Sans légendes

● *Pour passer un moment au royaume des histoires.*

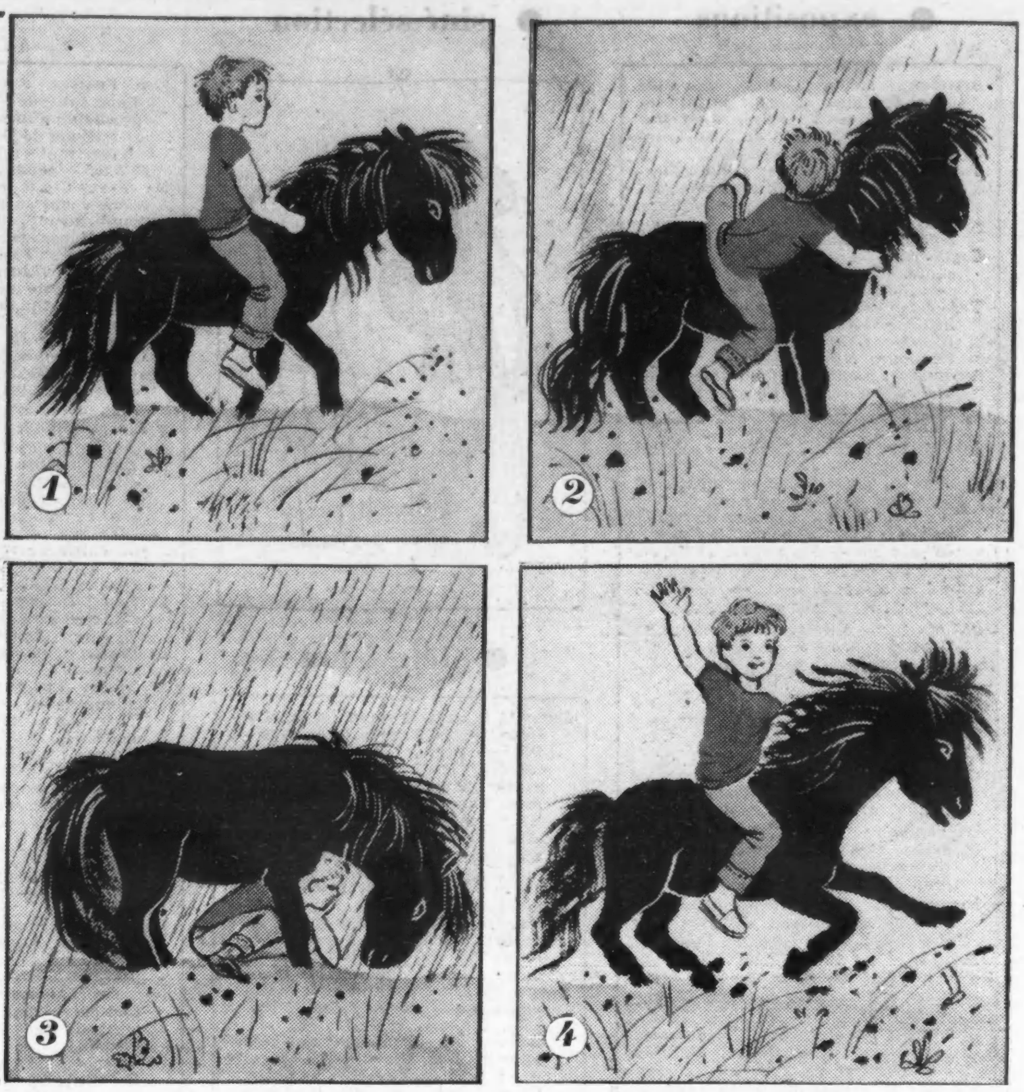
REGARDEZ ces quatre dessins, et imaginez que vous avez à raconter à un enfant l'histoire du petit garçon et du cheval. Vous trouverez tout de suite une interprétation qui vous semblera évidente, et qui vous permettra, en brodant un peu, de le garder attentif pendant un quart d'heure.

C'est le premier but de ces bandes dessinées enfantines que Madame Express publiera régulièrement à partir de cette semaine : vous aider, si vous êtes parfois à court d'idées, à ne pas décevoir un enfant qui vous demande : « Raconte-moi une histoire... ».

Mais il y a une autre façon de jouer avec nos dessins « sans légende ». Au lieu de parler vous-même, laissez les enfants commenter ces images. Vous vous apercevrez de la richesse de leur univers, et surtout du fossé qui sépare souvent leur monde du vôtre. Peut-être apprendrez-vous ainsi à mieux les comprendre. En tout cas, vous passerez un moment passionnant au royaume des histoires.

Maintenant, si vous vous sentez incapable d'imaginer une histoire à partir de nos dessins, un conseil : ayez recours à un bon livre pour pallier votre paresse intellectuelle. Il en est un qui a l'avantage d'amuser autant les parents qui le lisent que les enfants qui l'écoutent : « Mon Village » (1). Il y a deux cents pages et vingt illustrations. En y consacrant quelques minutes chaque jour, vous êtes assurée d'un bon mois de tranquillité en rentrant chez vous le soir. Et c'est tellement mieux que de refuser un contact, simplement parce qu'après une journée de bureau, vous n'avez pas envie de faire encore un effort « intellectuel ».

(1) « Mon Village », de Jean Cau, dessins de Siné. (Gallimard, 200 pages, 850 francs.)



corée. Le dessus de ces meubles sera parfait pour y ranger les jouets tels qu'animaux en peluche, poupées, etc. Les autres jouets prendront place dans une hotte de vannerie également suspendue au mur, ou dans un coffre banquette de bois ou de rotin.

Coloris

Le choix des coloris est très important, il faut :

● Eviter les tons trop vifs, qui énervent.

● Eviter également les papiers à fleurs, dessins très fournis ou rayures trop rapprochées qui fatiguent la vue.

● Choisir des tons chauds (rose et jaune) pour les pièces situées au nord, et des tons froids (bleu et vert doux) pour les pièces au midi.

Mobilier

En dehors d'un berceau et d'éléments suspendus, moins il y a de meubles dans une chambre d'enfant, mieux cela vaudra. Un siège pour la personne qui s'en occupe et une table à langer suffisent. Lorsque l'enfant commencera à marcher, lui acheter des petits meubles de vannerie à sa taille.

Un truc de Mme Express...

Pour supprimer la commode à langer qui coûte très cher et sert pendant peu de temps, il suffit de visser sur les trois côtés d'une table de bois laqué un cadre de contre-plaqué haut de 25 cm gainé de plastique posé sur une épaisseur de molleton.

SANTÉ

Cancer : 40 % de guérisons

● *Mais la solution définitive se trouve au sein de la cellule vivante.*

CENT cinquante mille cancers nouveaux sont découverts chaque année en France. Chacun de nous a vécu ce drame à travers un être cher.

« *C'est parce que le problème du cancer*, comme l'a dit M. Bernard Chenot, ministre de la Santé, à la conférence d'ouverture de la Semaine du Cancer, *ne laisse personne indifférent, que nous aimerions savoir où nous en sommes.* » Le professeur Driesseus, qui dirige le Centre anticancéreux de Lille et le laboratoire de recherche qui s'y rattache, a fait le point de la question avec l'expérience du clinicien et la scrupuleuse probité du chercheur scientifique :

« *Nous aimerions pouvoir annoncer qu'il y a eu au cours de l'année qui vient de s'écouler un progrès sensationnel. Il n'y en a pas eu, du moins à l'échelle du public. On avance dans toutes les branches de la recherche, mais pas à pas. Nous grignotons le problème. Les progrès ne sont sensibles qu'aux spécialistes.* »

En regard de la maladie même, nous n'avons encore qu'une solution : détruire les cellules cancéreuses partout où elles se trouvent dans l'organisme. Tous les perfectionnements qui interviennent dans les méthodes employées à cette destruction : chirurgie, radiations, thérapie, sont intéressants. Ils ne représentent à aucun degré la solution définitive qui permettra de dire que le cancer est vaincu.

Cette solution se trouve à l'échelle cellulaire. Elle s'élabore lentement dans les laboratoires de recherche chimique et biologique. Ce n'est que lorsqu'on aura réussi à déterminer par quels mécanismes une cellule normale se transforme en cellule cancéreuse qu'on pourra espérer empêcher ou stopper le déclenchement de ces mécanismes. Cela demandera des années d'efforts : on commence à peine à avoir une idée de la façon dont fonctionne une cellule vivante normale.

Ce qui ne veut pas dire que la situation soit désespérée à l'heure actuelle. Nous ne disposons que de palliatifs, mais ils sont efficaces. Le pourcentage des guérisons après cinq ans (les seules reconnues comme telles) est de 40 %.

Intensifier la recherche

Mais nous ne pouvons pas espérer obtenir 100 % de guérisons avec les seules méthodes de destruction. C'est dans la recherche que se trouve la vraie solution au problème du cancer; il faut lui apporter un appui aussi large que possible.

Il est à peu près exclu, étant donné la complexité de la question, que la découverte du « remède au cancer » naisse brusquement d'un hasard inattendu. Quand cela serait, il faudrait encore d'énormes moyens financiers pour industrialiser ce hasard. Fleming a découvert la pénicilline en 1935, mais s'il n'y avait pas eu la guerre et les crédits massifs mis en œuvre pour les recherches sur les antibiotiques, nous n'aurions pas encore la pénicilline-médicament.

Il faut faire passer les recherches fondamentales sur le cancer du stade artisanal où elles sont encore à l'heure actuelle, en dépit du dévouement et de la compétence des chercheurs, au stade industriel. Il faut adjoindre un laboratoire de recherches biologiques à chaque centre anticancéreux. Il faut créer un organisme mondial de coopération où les chercheurs pourront sans cesse échanger leurs acquisitions. Alors, avec de gros efforts et de gros moyens, on peut espérer que le cancer sera vaincu à son point de départ : la cellule vivante.

« *La question n'est plus de savoir si le cancer sera vaincu, mais quand il sera vaincu* », écrit le journaliste Robert Clarke dans un livre de très large vulgarisation intitulé : « Sur le front du cancer » (1). Cet ouvrage très simple donnera au lecteur le moins spécialisé une idée des principaux « fronts » sur lesquels se battent, dans l'austérité des laboratoires, les chercheurs qui s'attachent à vaincre, à sa base, la plus terrible des maladies.

(1) Editions Del Duca.

ERRATUM

Les prix de SHOE-EZE indiqués dans le numéro 406 de « L'Express » étaient erronés.

Les prix exacts sont les suivants :

Dans les magasins.. 450 fr. le flacon

Contre mandat .... 500 fr. le flacon

à I.T.C. 29, rue Vernet PARIS (8e)

Shoe-eze

BON pour recevoir gratuitement la convaincante documentation SHOE-EZE.

V. & M. 1775

5 étages d'ANTIQUITÉS

CAILLAT

24 FAUBOURG St ANTOINE

did. 92-94

du Louis XIII au XIXe bois naturels, acajou, meubles peints

EMER

Pierre

Clarence

Collection tous les mercredis à 15 h. 15

« BELLE DE JOUR »

Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs

9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

IL FAUT RÉUSSIR SES VACANCES

Rien n'est plus désagréable que de passer deux ou trois semaines dans une station noyée sous la pluie, sans distraction et sans ambiance.

Le village de vacances du Club Olympique à CALVI vous offre la formule idéale. En raison de sa situation en Corse, il ne connaît pas le mauvais temps.

De charmants bungalows, au bord de la plage, vous y attendent. Les repas, pris par petites tables sous les pins, sont préparés par un personnel spécialisé, sous la direction d'un chef réputé. Des installations sanitaires modernes sont à votre disposition.

Le soir un orchestre et des comédiens vous distraient.

Tous les sports sont gratuits — même le ski nautique et la plongée sous-marine — et se pratiquent sous la direction de moniteurs qualifiés.

Tous les détails ont été minutieusement étudiés pour que vos vacances soient vraiment « réussies » et à des conditions exceptionnelles — de NICE à NICE, depuis 28.300 fr. ou 38.400 fr. de PARIS à PARIS — pour deux semaines de séjour, voyage compris.

CLUB OLYMPIQUE, 3, rue de l'Echelle PARIS (1er) - OPE. 93.70

Communiqué.

A voir, écouter, lire, savoir...

expositions

Bissière : l'œuvre enfin rassemblé d'un des plus grands parmi les peintres vivants. (*Musée d'Art Moderne*, voir l'article de Jean-François Chabrun en page 32.)

Toulouse-Lautrec : les chefs-d'œuvre du Musée d'Albi, plus ceux des grandes collections particulières. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Collections suisses : une éblouissante sélection de peinture française. (*Musée du Petit-Palais.*)

Trésors d'art précolombien : la préhistoire éternellement moderne. (*Galerie Charpentier, 76, rue du Faubourg Saint-Honoré.*)

Anthoons : papiers collés intéressants, mais d'une sensibilité parfois rudimentaire. (*Ariel*, 1, *avenue de Messine.*)

Jean Couy : ses « jardins » où les couleurs jouent le rôle des mots dans la poésie. Dans la meilleure tradition de Mirô, de Klee, de Bissière et de Pougny. Une œuvre à suivre attentivement. (*Synthèse*, 66, *boulevard Raspail.*)

Braver-Fuchs-Le Marchal : sortilèges du surréalisme survivant. (*La Cour d'Ingres*, 17, *quai Voltaire.*)

Baroukh : un talent vigoureux. De l'abstrait très « construit » avec des couleurs heureuses. (*A.G.*, 32, *rue de l'Université.*)

Huguette-Arthur Bertrand : un jeune peintre « abstrait-musclé » qui compte. Et qui monte. (*Armand*, 34, *rue du Four.*)

Corneille : des couleurs brutales mais plaisamment ordonnées. (*Legendre*, 31, *rue Guénégaud.*)

Dmitrienko : grands formats très brillants d'un jeune encore à la recherche d'un thème qui lui soit propre. (*Massol*, 12, *rue La Boétie.*)

Lapoujade : une leçon d'érotisme « romantico-abstrait ». (*Galerie du Musée de Poche*, 7, *rue de l'Odéon.*)

Neillot : le monde tel qu'il est d'après le meilleur des « Cézanniers » actuels. (*Vendôme*, 12, *rue de la Paix.*)

Gottlieb : des taches lyriquement composées. (*Rive Droite*, 23, *Fbg Saint-Honoré.*)

Tapies : le prince des « informels ». (*Stadler*, 51, *rue de Seine.*)

Kandinsky-Klee : passionnante confrontation de deux tempéraments auxquels la peinture actuelle doit d'être ce qu'elle est. (*Berggruen*, 70, *rue de l'Université.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, Gerda, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

siné-sélection

télévision

Jeudi 16 avril à 21 h. 35 : « Les Coulisses de la Peur », reportage de Roland Bernard au Théâtre du Grand-Guignol. Frisson d'horreur garanti : de l'antique vitriol à la moderne « atomisation », du strip-tease au fouet à l'égorgement avec un pieu enflammé, rien ne sera épargné au téléspectateur. Enfants et cœurs sensibles s'abstenir.

Vendredi 17 avril à 21 h. 35 : « En marge de l'enquête », honnête film policier de John Cromwell réalisé en 1947, permettra de revoir Humphrey Bogart dans un de ses fameux rôles de dur au cœur tendre.

Samedi 18 avril à 21 h. 35 : « Ciné-panorama », une émission de François Chalais, réalisée par Jean Bescont. Au sommaire : une interview de J.-P. Melville, des extraits de « Orpheo Negro » de Marcel Camus, une interview de Jacques Charrier et une séquence de « La Chambre d'en haut », présentée par Simone Signoret.

Dimanche 19 avril à 17 h. 30 : « La Belle et la Bête » : un conte de fées pour grandes personnes poétiquement mis en images par Jean Cocteau, avec Jean Marais, Josette Day, Mila Parély dans les admirables décors de Christian Bérard.

Lundi 20 aril à 22 h. 15 : « Les grands interprètes », émission de Bernard Gavoty. Le pianiste hongrois Gyorgy Sebok interprètera des œuvres de Liszt, Brahms et Bela Bartok.

Mardi 21 avril à 20 h. 35 : « Et surtout pas un mot », émission dramatique de Fernand Crommelinck et Yves Darriet réalisé par Claude Dagues, une troupe nombreuse (25 acteurs) jouera cette comédie burlesque, en tête de la distribution Marie-José Nat et Christiane Minnazoli.

cinéma

Les Fraises Sauvages : l'histoire d'une solitude ; une mosaïque irréprochable d'Ingmar Bergman. (Voir la critique de Denis Vincent p. 34). (A partir de vendredi : *Studio Publicis, Vendôme.*)

Ma Tante : une comédie américaine réussie qui surprend par son anticonformisme (voir la critique de Michèle Manceaux, p. 35). (*Ermitage.*)

Les Grandes Familles : les grands bourgeois français tels qu'ils sont, ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Dans 23 salles parisiennes dont : Picardy, Pax, Dauphin Cadet, Delambre*, etc.).

Les Grands Espaces : un somptueux western de William Wyler, amusant, délassant (*Biarritz*).

Vacances à Paris : du Feydeau saxon. (*Lord Byron.*)

La Dame de Shanghai : Rita Hayworth vue par Orson Welles à travers le kaléidoscope des miroirs de San Francisco. (*Studio Bertrand.*)

Fenêtre sur cour, Sueurs Froides, Le crime était presque parfait : une « trilogie » Hitchcock. (*Celtic, Elysées Cinéma, Ranelagh.*)

La Red : Rossana Podesta comme la vérité sortant de la mer. La nature est belle. (*Studio Cujas.*)

La Prison : un Bergman. (*Studio Ursulines.*)

A l'Ouest rien de nouveau : film pacifique de Milestone, d'après le célèbre roman de Remarque. (*Hollywood.*)

La Chaine : un violent film américain de la nouvelle école. Humanisme et suspense. (*Cinéac Ternes.*)

Les rendez-vous du Diable : dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Reflets.*)

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Moi, un noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Dans 8 salles parisiennes dont : Régent, Régina Gaumont, Artistic, Bosquet-Gaumont.*)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Broadway, Plaza.*)

Les Tricheurs : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Sébastopol Ciné, Casino Saint-Martin, Taine Palace.*)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies (jeunes) femmes pas si faibles que ça. (*La Royale, Royal-Haussmann.*)

occasions

Je propose

- **Belle bibliothèque en menuiserie**, avec niche et trois placards bas ; largeur : 230 ; hauteur : 296 ; profondeur : 45. Prix : 50.000 fr. Tél. : ELY. 53-93, heures des repas.
- **Scooter Lambretta** 1954, 48.000 km. Remis en état. Nombreux accessoires. Prix 50.000 fr. (facilités de paiement). Tél. : SEG. 55-37 après 19 h. 30.
- **Table demi-lune**, style Louis XVI, 2 plateaux (à jeu et à dîner) en acajou, excellent état, très pratique. Tél. : OPE. 58-74, de 8 à 15 h.
- **Appareil photo** 24×36. « Baldina ». Objectif Schneider 2,8 ; obturateur Prontor ; vitesses lentes ; retard incorporé ; télémètre couplé. Exceptionnel : 25.000 fr. Tél. : TAI. 44-32.

Je cherche

- **Cheminée d'angle** Directoire ou Empire. — **Guéridon ou table de chevet** Empire. Tél. : ITA. 31-07.
- **Pour chambre d'enfant** 18 mois, lit et meuble de rangement bon état. Tél. : OPE. 39-37 avant 9 h. ou après 19 h.

théâtre

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : quatre petits actes, deux personnages, une bonne soirée. (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
DESSINS - RELIEFS - TAPISSERIES
Vernissage 17 avril à 21 heures

Galerie ARNAUD
34, rue du Four
HUGUETTE - ARTHUR
BERTRAND
Jusqu'au 5 mai

Galerie BARBIZON
71, rue des Saints-Pères - PARIS (VIe)
ZEMBORAIN
PEINTURES
Du 16 au 30 avril 1959

JACQUES DUBOURG, 126, bd Haussmann
PATRICE
PASTELS
Jusqu'au 30 avril

Galerie ROQUE
92, bd Raspail, PARIS (6e). LIT. 21.76
Bertholle
PEINTURES RECENTES
Vernissage le 17 avril 1959

GALERIE BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
MOSER - NALLARD
BERTHOLLE - BISSIERE

SALON
des Femmes Peintres et Sculpteurs
Palais des Beaux-Arts - Vern. 17 avril jusq. 3 mai

IRIS CLERT
3, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DAN. 44-76
RELIEFS LUMINEUX
par
MACK
17 avril - 6 mai

GALERIE CHARPENTIER
FAUBOURG SAINT-HONORÉ
TRÉSORS
D'ART PRÉCOLOMBIEN
En raison de sa courte durée l'exposition sera exceptionnellement ouverte
TOUS LES SOIRS DE 21 H. A 23 H.
(sauf dimanche et lundi)

HENRIETTE GOMES
8, RUE DU CIRQUE - PARIS (8e)
JEAN HUGO
PEINTURES, GOUACHES ET DESSINS
DU 14 AVRIL AU 13 MAI

Galerie BELLECHASSE, 266, boulevard Saint-Germain. - EXPOSITION D'AVRIL, peintures sur papier de ABIDINE, NASSER, ASSAR, BOHBOT, BONI, GOETZ, IOPPOLO, THEO KERG, GUY LEMBORELLE, LEPATRE, LICATA, MARIE RAYMOND et FLAVIO TANAKA.

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob, PARIS (6e) - LITtré 23-18
Exposition NIKIFOR, peintre primitif
Du 15 avril au 15 mai 1959.

GALERIE MAEGHT
PIERRE TAL COAT
Œuvres récentes
Vernissage vendredi 17 avril

BRUNO BASSANO
9, rue Grégoire-de-Tours
MOREU

Cabarets Dancings

Mme ARTHUR 75 bis, rue des Martyrs (Montmartre) ORN. 48-27

CARROUSEL 40, rue du Colisée ELY. 51-85
DEUX SPECTACLES : 23 h. 30 et 1 h. 30
COCCINELLE

A LA ROMANCE 11, r. Monsieur-le-Prince ODE. 57-27
TRIO MEXICO - CHIQUITA SERRANO

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet. Bal. 22-44
Jean VALLIN

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS : 1.000 francs et à la carte

Restaurants

LIDO (ELY. 11-61)
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.-L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

MOCAMBO ★★★ ELY. 58-64
12, r. Marignan
JOCELYNE JOCIA - Dîner spectacle

(Suite de la page 14.)

le 27 mars au-dessus de la Baltique. Bagarre effroyable aux côtés des aviateurs soviétiques contre la Luftwaffe et l'escadrille Moelders célèbre par le courage et la qualité de ses pilotes.

« Mon Yak est abattu par une rafale d'obus. Je saute. Passe quinze heures dans l'eau. Sauvé par miracle... Des copains descendus comme des mouches au cours de la guerre... Décoré par le commandant en chef de l'Armée de l'Air soviétique, dans le grand théâtre de l'Armée rouge, à Moscou, de l'Ordre du Drapeau soviétique. Trois autres décorations soviétiques : médaille de Kœnigsberg, médaille du Combattant et Ordre de la Guerre pour la Patrie... Les Russes m'appellent « l'homme de la Baltique ».

« Fin de la guerre. Staline nous offre nos « Yak » et c'est avec eux que nous revenons en France... Non, non, je ne peux plus... Excusez-moi... Je ne peux plus... ».

Les yeux pleins de larmes

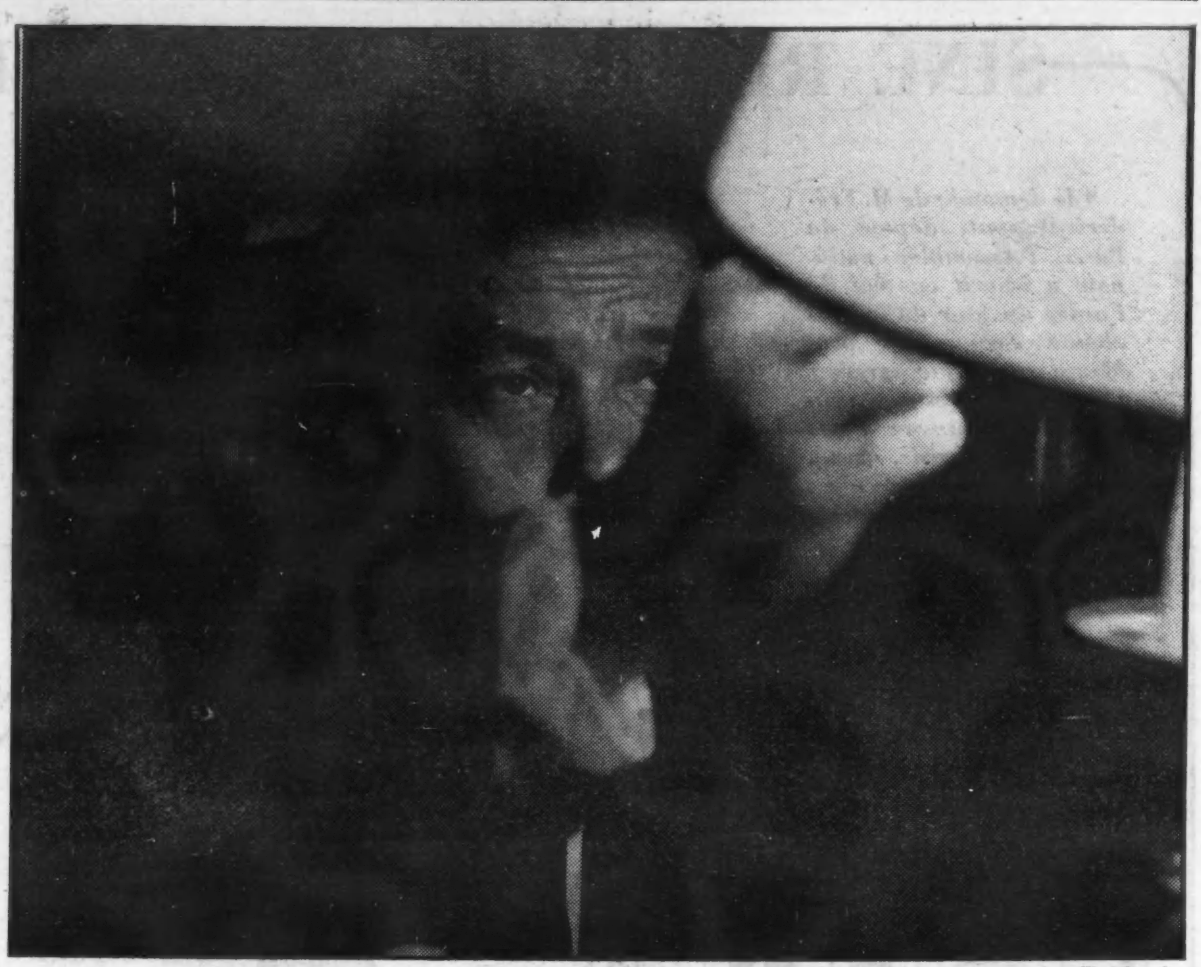
Il se lève, vacille, empoigne d'une main ses journaux et ses papiers. Ses yeux sont pleins de larmes. Il me donne rendez-vous pour le lendemain matin à 9 heures chez lui. Il s'en va en froissant son visage de sa main libre. Il va boire, me dit-il, et traîner. Où ? Il a un geste qui désigne un horizon immense. Pour l'instant, il veut que je le laisse tranquille et désire être seul. Il plante son regard dans le mien et, en me serrant la main, me dit : « Merci ! »

Le lendemain matin, il est vautré sur son lit. Il froisse et pétrit les oreillers et répète inlassablement : *« Qu'est-ce que je dérouille ! Qu'est-ce que je dérouille ! »* Il se tord de souffrance et me demande de l'excuser et d'attendre que ses douleurs et ses oppressions se calment.

Peu à peu, il reprend vie et aborde à des terres plus calmes. Cette fois, j'ai affaire à un homme très lucide. La liaison dans les idées, seule, est un peu trop fébrile, mais c'est parce qu'il veut se délivrer de tout et très vite, comme quelqu'un qui fuit et qui, traqué, abandonne ses bagages.

« De retour en France, j'ai mené une vie insensée. Je voulais vivre. Je flambais de tout mon corps, de tout mon être. Nous donnions des meetings d'acrobatie aérienne, sur nos Yak russes, dans toutes les villes. A chaque fois c'étaient des réceptions, banquets, discours. Et le meeting après le banquet. Imaginez le cirque !

« Déjà de nombreux camarades et moi, nous nous considérions comme incapables — ou plutôt indignes — de rester à l'intérieur du circuit normal des contingences sociales auxquelles nous ne trouvions ni le goût, ni le besoin de nous plier. De la vie, nous ne connaissions que la guerre. Hier encore, à peine adolescents, nous nous trouvions, après cinq ans de combats ininterrompus, brusquement transplantés, tout vifs, adultes, hors de notre atmosphère ambiante, de nos habitudes et de notre milieu nourricier : la guerre. Inadaptés, infirmes à la vie civile, nous étions sevrés, du jour au lendemain, du danger, de l'action et invités à nous débrouiller comme nous le pourrions, afin de devenir des civils présentables. Ou bien invités à rester dans l'Armée et à être éternellement, sur d'autres fronts et pour d'autres combats, d'éternels « hommes de guerre ».



(Rodrigue.)

FRANÇOIS DE GEOFFRE, 14 ANS PLUS TARD.
« Dites, est-ce que j'en sortirai ?... »

Tous les vétérans

François de Geoffre, partout fêté et dont on célèbre partout les actions de gloire, devient ainsi « un personnage ». Pourtant, en tous lieux, à toutes heures, une ombre l'accompagne : celle du capitaine de Geoffre, « héros de Normandie-Niémen ». Que faire de ce compagnon ? *« Dites, de Geoffre, vous qui êtes... Vous qui avez... Vous, mon cher, qui pouvez... »*

« Nous avions, auparavant, nombre d'entre nous, entrepris un stage pour entrer à Air France. Mais si les pilotes stagiaires étaient tous militaires, les moniteurs, et surtout l'état-major du centre, se composaient de civils. Entre eux et les pilotes venus du « Lorraine », du « Bretagne », de « l'Alsace », du « Normandie-Niémen », un sourd antagonisme. Et des commentaires de la part du directeur de stage de cette qualité : « Ici, vous obéirez ou vous partirez. D'ailleurs *(et il montrait les décorations sur nos poitrines)* en restant dans l'Armée, vous finirez bien général avec tout ça !... » *Le jour où il a dit ça, tous les vétérans et rescapés, tous les pilotes du stage A se sont levés d'un seul ensemble et ont quitté la salle. Le lendemain, beaucoup d'entre nous donnaient leur démission. J'étais de ceux-là... Pendant ce temps, au cours de meetings ou de vols d'essais, des copains tombaient : Armager, dit Ravachol, capitaine à « Normandie » ; Marchi, treize victoires sur le front russe... Le lieutenant Ouglof... D'autres. La guerre nous suivait. Ou, plutôt, la mort. »*

De Geoffre, dans la France de 1948, tourne en rond. Aux moments de détresse, à quoi s'accrochent ses rêves et ses forces ? Au passé, aux camarades restés dans l'Armée et qui « volent », aux dernières paroles que lui a dites son chef, le colonel Delfino, lorsqu'il lui a annoncé sa décision « irrévocable » d'abandonner l'uniforme : *« Attention, baron, ici on est en famille, on a les souvenirs, on se serre les coudes. N'oubliez pas que votre passé militaire, d'ici quelques années, personne n'en tiendra compte, tandis que chez nous, on ne pourra jamais l'escamoter. Allons, pas de coup de tête !... »*

L'Indochine

Des coups de tête, c'est tout ce que de Geoffre sait donner, mais les portes sont solides et ne s'ouvrent pas.

« J'en passe... En 1948, enfin, M. B..., directeur d'une bonne vingtaine de sociétés, dont la T.A.I. — Transports aériens internationaux — et les Plantations de caoutchouc de Loc-Ninh (5.000 ha. d'hévéas) m'engage. Il avait besoin d'un homme, me déclara-t-il, ayant « de l'expérience, du courage à toute épreuve, un peu casse-cou et prêt à tout ». J'étais cet homme. Je suis parti pour l'Indochine. J'y ai tout fait : transport de civils, de blessés, pilote-convoyeur. Moitié civil, moitié militaire. (C'était la guerre, et quelle guerre !) Les bons moments, c'était quand je rencontrais des copains de 40-45, toujours dans l'Armée ou traînant leurs semelles d'une ville à l'autre, en quête d'une affectation ou d'un travail et toujours à la poursuite d'un dollar, d'un franc ou d'une piastre. Mertzitsen dit « Zizi », Lebras dit « Le Dur ». Nous apprenions de temps en temps la mort d'un copain ; celle d'Emonet par exemple, dont le B25 Marauder s'écrase le 20 octobre 1949... »

Une fois de plus, elles sont revenues les vacances de la guerre et de l'action que vivent, comme François de Geoffre, des dizaines de milliers de jeunes Français transformés en mercenaires de la gloire et en « desperados » de la vie. La France et sa « mission en Indochine », étranges mots que la vérité quotidienne — « *atroce* », dit de Geoffre — de la guerre indochinoise vide de leur sens.

Au bout de deux ou trois mois, que reste-t-il dans la tête et le cœur ? Des violences et de lancinantes nostalgies de paradis entrevus, des regrets d'une patrie si lointaine qu'elle est, peut-être, à jamais perdue et qui ne pro-

(Suite en page 25.)

Incompréhension et mésentente : deux mots à rayer du vocabulaire des époux...

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la mésentente et l'incompréhension des partenaires n'ont généralement pour cause que leur ignorance.

Paul CHANSON

L'harmonie physique ne s'improvise pas. Il faut apprendre aux époux à être de bons époux. Et c'est parce qu'on ne l'a jamais fait, c'est parce qu'on laisse les jeunes se lancer dans le mariage sans préparation et même sans la moindre information valable et honnête, qu'on voit tant de « ménages qui marchent mal », qu'on assiste à tant de séparations et de divorces.

L'harmonie physique par la maîtrise des réflexes

L'étape nécessaire d'une vie conjugale harmonieuse et heureuse c'est, pour chacun des deux époux, d'apprendre à connaître et à contrôler volontairement le jeu de leurs réflexes.

Un centre de documentation pour les époux (1)

Le grand sexologue Paul Chanson, en créant son cours par correspondance de Sexologie Conjugale et Familiale, qu'il dirige personnellement depuis plus de trois ans, est devenu le conseiller de tous les ménages et des fiancés dans l'embarras. Chacun peut le consulter soit sur place, soit par lettre ; chacun peut lui soumettre son cas, fût-il jugé désespéré ; chacun peut lui demander conseil.

Le cas le plus habituel est celui du mari trop hâtif et qui ignore les lenteurs physiologiques de sa compagne. C'est aussi le cas le plus simple, puisqu'il peut y être remédié complètement et définitivement en quelques semaines, sans le moindre traitement, par le reconditionnement progressif du réflexe qui permet la prolongation de l'union (Méthode Chanson). La pseudo-frigidité de l'épouse disparaît du même coup. La vie conjugale retrouve ainsi ses assises naturelles.

Une « méthode particulière » remédie à certains cas tragiques

Lorsque l'union est impossible, lorsque le réflexe ne se déclenche pas, il s'agit, — sauf cas médicaux très rares — de déconditionnements occasionnels, d'inhibitions d'ordre psychique.

La « Méthode particulière » de Paul Chanson, basée comme sa méthode générale, sur la théorie pavlovienne des automatismes psychosomatiques du réflexe conditionné, préconise — sans thérapeutique et sans médication — certains exercices réflexogènes élémentaires d'une grande efficacité qui permettent à son usager de liquider ses complexes, de conjurer son obsession, de reprendre confiance en soi-même et, en un mot, de trouver ou de retrouver un conditionnement normal de ses réflexes masculins. Un entraînement facile — mais régulier — d'une dizaine de minutes par jour, viendra à bout des cas anciens ou récents les plus caractéristiques.

Espacer les naissances à volonté, sans fraude et sans artifice anticonceptionnel

Paul Chanson expliquera clairement aux ménages qui ont des raisons sérieuses de le faire, comment ils peuvent régler les naissances avec une sécurité absolue, en parfait accord avec la morale chrétienne — parce que sans fraude et sans recourir aux artifices anti-conceptionnels — et sans renoncer un seul jour à l'union, même lorsque l'épouse est féconde. La méthode Chanson « humanise », et sans jamais heurter la morale, la vie conjugale.

Avec dévouement et désintéressement Paul Chanson vous conseillera

La méthode Chanson (méthode générale seule, ou méthode générale plus méthode particulière) diffusée par correspondance, sous forme d'instructions précises et simples, est adaptée pour chaque ménage, au cas de chacun des époux. Elle parvient, par courrier discret, chaque quinzaine et ne comporte que des directives pratiques, donc ni études théoriques, ni devoirs de rédaction d'aucune sorte (1).

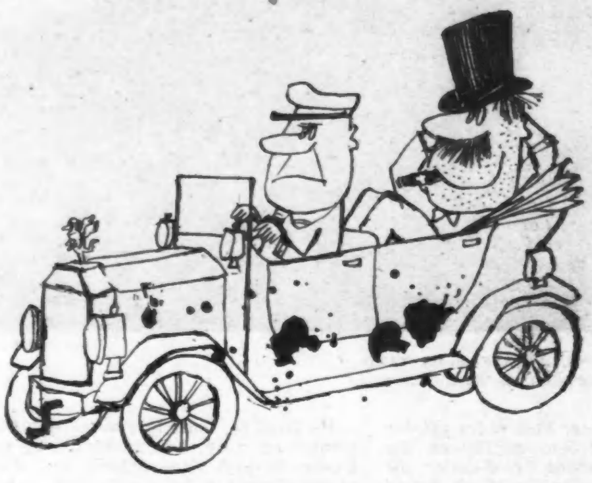
Paul Chanson reçoit, au Dynam Institut, 25, rue d'Astorg, très simplement et gratuitement, tous les après-midis de 14 h. 30 à 18 h. et le samedi matin de 10 h. à 12 h. 30. Inutile de lui demander rendez-vous. Venez le voir ou écrivez-lui en toute confiance (il est tenu au secret professionnel), il aura grand plaisir à vous conseiller, à vous guider. (Tél. ANJou 30-63, 49-66, 49-67).

(1) Gratuitement, une très intéressante documentation, d'une haute tenue morale, vous sera adressée, sous pli fermé et rigoureusement discret, sur demande à Dynam-Institut (Service HV pour la Méthode Générale de Sexologie Conjugale et Familiale, Service HX pour la Méthode Particulière), 25, rue d'Astorg, Paris-8e (Joindre 4 timbres à 25 francs pour frais d'envoi). Pour la Belgique (8 timbres à 2 fr. 50), 68, rue de Haërne, à Bruxelles-4e

SINÉ RECLASSE LES CLOCHARDS

A la demande de M. Frédéric-Dupont, député de Paris, l'Assemblée nationale a inscrit en tête de l'ordre du jour de la prochaine session un problème politique grave : l'étude des mesures propres à débarrasser Paris de ses clochards. Siné, dont le sens civique n'est jamais en défaut, propose sa solution :

ACADEMICIEN



MILLIARDAIRE

MAITRE D'HOTEL

MILITAIRE

JUGE

AGENT DE POLICE

COUTURIER

une seule collecte
pour toutes les œuvres juives
de France

des milliers d'orphelins, d'enfants inadaptés,
de veuves de guerre, réfugiés, vieillards,
ont leur existence assurée grâce au F. S. J. U.

la 10e campagne annuelle est ouverte
contribuez à son succès...

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIE
19, rue de Téhéran - Paris 8e, Lab. 88-20
C.C.P. Paris 7673-75

pep

jack Romoli

EXCLUSIVITES MASCULINES
CHAUSSURES
ITALIENNES
et
ANGLAISES
Nouvelle collection
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

(Suite de la page 23.)

pose ici qu'un visage défiguré par l'argent, l'intrigue et la guerre.

« *En 1949, je suis revenu d'Indochine. J'en avais trop vu et trop fait. Je voulais « re-tâter » de la France... Le contact rate. Il y a un divorce et, dans le fruit, je ne sais où, un ver. Avec 400 dollars en poche, je pars pour le Venezuela. Il y avait, paraît-il, là-bas, du travail à faire, de l'argent à gagner. On m'avait parlé de villes qui poussaient comme des champignons, d'un pays « neuf ».*

« *Que vous dire du Venezuela ? Primo que tout s'y appelle « Bolivar » : l'argent, les rues, les places et les gens ; secondo que l'argent et le pétrole y coulent à flots, mais toujours vers les mêmes poches. Il n'y a pas de mesure : ou on ruisselle d'or, ou on s'écroule et on devient une loque, ce genre de loque très spéciale que sont les « tropical-tramps ». J'y ai fait le taxi avec un monomoteur pour le compte d'un Français milliardaire, ex-collabo, et qui avait échappé à ses vingt ans de contumace.*

« *J'ai ensuite piqué l'avion et travaillé pour mon compte. Je transportais tout ce qu'on voulait : du courrier, des prospecteurs d'or, des types qui fuyaient d'une province à l'autre. A travers les Cordillères, les déserts, les orages, me posant n'importe où, n'importe quand... Là aussi, j'ai retrouvé des copains, des anciens de la guerre dont Caron, ex-sergent-pilote, avec qui je m'étais envolé d'Oran en juin 1940. Il était transporteur sur camion-frigo, sans un sou et sans une espérance... On m'a repiqué l'avion. J'étais sur le pavé et j'ai eu peur de l'affreuse déchéance tropicale de l'exilé. De nouveau, je suis revenu en France. C'était en 1952.* »

D'autres meurent

Il écrit un premier livre, « Normandie-Niémen », retraçant l'épopée du groupe. Que faire, sinon raviver les souvenirs et, puisque le présent est insaisissable, oui, que faire, sinon appeler les fantômes au rendez-vous ? François de Geoffre me dit : « *Attendez, je dérouille de nouveau un peu...* » Il pétrit l'oreiller, rejette les draps trop lourds. La douleur s'apaise.

« *En même temps que j'écrivais notre histoire, d'autres copains mouraient : Pistrak, Mertzitsen, Le Martelot en vol d'essai, Perrin... Quatorze pilotes du « Normandie » déjà morts depuis la fin de la guerre. D'autres copains y passent aussi : Charras se tue en Indochine, Carbon à Pau, Astier à bord d'un JU 52 s'écrase sur une colline du Tonkin. Moi, j'écris et j'essaye de travailler dans le journalisme... Puis, je pars en U.R.S.S. Là-bas, accueil formidable, mais, de retour en France, ce voyage, on ne me le pardonne pas. Il était dit que revoir l'U.R.S.S., ses villes et son peuple, ses usines et ses kolkhozes et les camarades de l'Armée de l'Air soviétique constituait un blâme et, pour un survivant du « Normandie-Niémen », presque un crime. Moi qui me souciais de politique comme d'une chique, j'étais « marqué ». Je n'avais, quelle honte ! aucune haine pour les Russes.* »

De Geoffre est journaliste. On voit, dans les salles de rédaction, un homme au visage rond et aux yeux plissés — un certain François de Geoffre — apporter ou rédiger sa « copie ». Parfois on accepte sa prose ; souvent on la lui refuse. On lui achète sa vie, lambeau par lambeau. On lui achète sa gloire. Par morceaux. Un héros, c'est au moins bon à ça : ça raconte des histoires héroïques et il arrive que le public en demande, à l'occasion, lorsque quelque guerre ou révolution éclaire de ses brasiers notre monde.

Budapest

« *C'est comme ça que je me suis retrouvé en pleine révolution de Budapest, saoul une fois de plus de violence et de vin de Tokay. J'ai failli être dix fois aligné par les chars soviétiques. Un jour, en pleine bagarre, un journaliste m'a dit :* « Alors, et « tes amis » les Russes ? » *Je l'ai regardé en face et il s'est tu. J'ai vécu un cauchemar, j'étais dans un perpétuel état de malaise. Je ne comprenais plus rien. Mes idées se brouillaient, se mélangeaient à mes émotions. Ça m'a fichu dans des états de crise...* »

Encore un ressort de brisé. Il continue. Il cherche. Il doit bien y avoir une porte pour entrer dans cette France qui se boucle, ou un trou pour s'y glisser. Il doit bien y avoir autre chose que l'Armée vers laquelle, aux heures noires, un élan le pousse ; autre chose que la Légion dans laquelle, pour se débarrasser de cette intolérable présence de héros en chômage, on lui conseille de s'engager.

En Algérie, la France fabrique des héros à longueur de mois et d'années : la Légion, les paras, les commandos de choc, les pilotes du désert. « *Va en Algérie, engage-toi, reprends le harnais...* » Les conseils pleuvent : « *Tu es incapable de te réadapter, tu ne sais pas vivre, tu tournes en rond, aveugle et saoul, comme un mulet de noria. Va en Algérie. Là où la terre brûle, tout brûle : la vie, l'alcool, les femmes, l'argent... Va donc au moins y faire un tour... Vas-y voir, de Geoffre, vas-y !... Fais comme nous !* »

L'Algérie

« *J'y suis allé fin avril 1958. Je voulais voir. L'Algérie, pour moi, c'était la guerre et le pétrole. Un mélange de Venezuela en paix et de France en guerre. Ma première idée était d'aller voir si je ne pourrais pas travailler dans le pétrole... La suite, c'est les préparatifs du 13 mai : personne ne pensait à les dissimuler. C'est le Forum. Benouville qui me dit:* « Bravo, petit, bravo d'être avec nous! » *Sérigny qui chante mes louanges dans* « L'Echo d'Alger » : « De Geoffre, du « Normandie-Niémen », est avec nous ! » *Et moi, ballotté, emporté, venu de chic, comme ça, pour aller chez les pétroliers et me retrouvant en avion pour m'occuper du « ralliement des Mozabites » !*

« *Une fois de plus l'aventure me happait au passage par le revers du veston ; une fois de plus, de Geoffre ne pouvait pas faire autre chose — mais pourquoi, bon Dieu, pourquoi ? — qu'être poussé aux épaules vers les coups durs. Ensuite, du haut du balcon du G.G., Massu a dit :* « Allons, la révolution est terminée ! Au travail ! » *J'ai grimpé dans un avion et suis revenu en France... Je buvais de plus en plus.* »

Comme Antée qui, selon la fable, ne reprenait des forces qu'en touchant des épaules la Terre, sa mère, François de Geoffre revient, comme il le dit, « tâter du pays ». Mais le charme est rompu : la France ne donne rien. Il se colle à ce corps immense, maladroitement, pour y voler quelque chaleur, mais ce corps est glacé. Pour un héros, pour un bagarreur, un dur, un ex-militaire, pour ce corps secoué par mille combats et cette tête où chaque jour l'angoisse carre plus insidieusement sa place, une solution : l'Algérie ! Là-bas, la violence et la morale se rejoignent. Ici je suis un monstre et là-bas je suis normal. Ici je suis vidé de tout et là-bas tout me comblera.

« Je bois... »

« *Je n'y suis pas revenu. Je ne veux pas. Alors je glisse et m'enfonce. Je ne sais plus vivre ; j'ai oublié comment il fallait s'y prendre et peu à peu le cercle des gens qui me donnaient des conseils, qui m'apprenaient les gestes, se rétrécit. Je bois. Je donne à boire à quelqu'un que je ne connais pas et que je suis. Parfois je tiens un, deux, trois jours et puis je glisse... Il y a un mois, j'ai écrit au général de Gaulle. J'ai été reçu par le colonel de Bordas, un ancien copain. De Gaulle a dit qu'il fallait s'occuper de moi. Mais il y a un mois... C'est long, long, très long. Voilà, c'est tout. Dites, est-ce que j'en sortirai ?* »

Je suis resté encore un très long moment avec François de Geoffre. Des phrases : « *Je bois, mais je ne suis pas une loque, hein ?* » Non, de Geoffre, vous n'êtes pas une loque, mais cet acteur à qui, depuis quatorze ans, la France demande de jouer ses « générales » sous prétexte qu'il fut, pendant cinq ans, « formidable ». « *Vous avez vu dans quel état j'étais hier ? Vous pouvez dire que je bois, tout le monde le sait. Je fais pitié, hein ?* » Non, pas pitié. C'est pis. Vous nous faites honte de nous. Nous vous regardons et nous avons honte. Peut-être devrions-nous nous saouler avec vous, comme des brutes, et rêver et dormir ou mourir avec vous. Vous devriez nous prêter vos rêves pour que nous sachions quelle fut leur couleur et à quel réel, à quelle vérité, à quelle France ils auraient pu être tissés, afin que votre pays fût aussi le nôtre. « *Ce n'est pas tellement intéressant ce que je vous ai raconté, hein ?* » Si, c'est « intéressant ». Aujourd'hui, demain, des « héros » reviennent d'Algérie. Par milliers. Qu'en faisons-nous ? Ils diront « *la France...* ». Donnerons-nous le même sens au même mot. « *Je veux m'en tirer et c'est plus dur que tout ce que j'ai fait... Vous croyez qu'on s'en tire ?* »

Je le crois. Mais il faut que nous nous en tirions ensemble — vous avec nous, nous avec vous — et que nous nous prenions par la main. Il faut que cette fois nous y allions du même pas. Ne lâchez pas de Geoffre...

JEAN CAU.

PUB DUFAYEL

EVERSMART vous propose ce que vous ne trouverez **nulle part ailleurs** :

- la meilleure fabrication française
- des tissus de pleine actualité
- une coupe et un style adaptés aux 20 ans, aux deux fois 20 ans, aux trois fois 20 ans.

galeries Lafayette

Eversmart

Le modèle ci-contre :

- ligne affinée
- épaules naturelles
- revers étroits
- pantalon flèche

se fait dans différents tissus de :

17.500 à 45.000

Ici : en peigné pure laine pointillé noir et blanc, uni ou à carreaux couleur.

22.500

MÉDECINE

Les hospitaliers contre Debré (père et fils)

● *Les médecins aussi ont leurs ultras.*

DANS des termes d'une rare véhémence, les médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux viennent de déclarer la guerre au gouvernement Debré (fils). Les soixante articles — ou du moins ce qu'on en connait — du décret qui doit faire passer dans les faits, avant le 27 avril, la réforme des études médicales et des structures hospitalières, ont provoqué une motion vigoureuse de leur syndicat national, une réunion extraordinaire des doyens des facultés de médecine avec le directeur de l'enseignement supérieur, une séance également extraordinaire du Conseil de l'Université de France, et une conférence de presse des dirigeants du Syndicat de l'Ordre des médecins.

Des commis-voyageurs

S'inspirant des thèmes du projet Debré (père), l'ordonnance du 31 décembre a jeté les bases d'une réorganisation de l'enseignement et de l'exercice de la médecine hospitalière : fusion de la faculté et de l'hôpital ; institution d'un corps national du personnel hospitalier-universitaire, recruté par un concours national unique ; présence permanente (plein temps) des médecins à l'hôpital.

Un règlement de l'Administration publique devait en prévoir les modalités d'application.

« *C'est l'esprit même de cette réforme qui est inadmissible* », déclare le professeur Jean Gosset. Dans leur motion, les praticiens hospitaliers s'en prennent plutôt à la lettre : ils « *refusent toute prise en considération d'un projet de décret qui aboutit, en fait, à désorganiser des structures encore valables, sans contrepartie constructive* », et, « *considérant comme intolérable l'ordre donné de promulguer le texte avant le 27 avril* », ils « *concluent en affirmant très solennellement leur décision de s'opposer, par tous les moyens en leur possession, au moindre essai d'application* ».

Leurs griefs portent en gros sur trois points :

a) Le projet de décret ne tient aucun compte des avis des intéressés. Il est d'essence totalitaire ;

b) Par sa rigidité doctrinaire, il compromet le recrutement qualitatif des élites médicales, en politisant les concours dont les jurys seront aux ordres des ministres de la Santé publique et de l'Education nationale ;

c) Par les mesures disciplinaires prévues, par un mode de rémunération discriminatoire, par la ronde permanente des nominations d'une faculté à l'autre, il promet les hospitaliers, à « une vie de garnison » : par là, il constitue le premier pas vers une *fonctionnarisation de la médecine.*

Voilà le mot tabou. Dans un ouvrage à paraître (1), le Dr Jacques Sarano explique pourquoi :

« *Les médecins se battent, non sans raison, pour préserver leur indépendance à la fois technique, sociale et financière, contre un dirigisme dont le moins qu'on puisse avouer est qu'il n'inspire nullement confiance dans notre système où l'exploitation et l'anarchie sont de règle.*

« *Nombreux serions-nous à nous rallier à une socialisation de la médecine : mais qui en soit une, et non pas cette étatisation par « petits paquets », grignotant les médecins dans un monde par ailleurs livré à l'anarchie, au gaspillage, aux intérêts, les plus scandaleux ; non pas de cette politique, qui ne vise en somme qu'à réduire les médecins sans leur fournir quelques raisons de perdre leur liberté.*

« *En vérité, une médecine socialisée ne se conçoit que dans un système socialisé. Une planification de la médecine est totale ou elle est mystification et démagogie : elle impose de planifier, de proche en proche, non seulement les études, les recherches, les investissements, les installations, les centres de diagnostic et de traitement mais également la production, la consommation pharmaceutiques et la manière dont les malades se soignent.*

Dans une civilisation qui ne vit que d'intérêts, pourquoi s'étonner que les médecins défendent les leurs, comme les autres ? Il est permis, au surplus, de ne les point défendre ouvertement, de les couvrir pieusement d'arguments généreux ! »

Mais les arguments avancés par le syndicat des praticiens hospitaliers sont-ils de bonne foi ?

1) Le projet de décret ne constitue nullement une réglementation de la pratique médicale, mais une remise en ordre de cette partie de la médecine déjà fonctionnarisée, qu'est l'enseignement.

2) Les situations — et les privilèges — actuelles sont respectées.

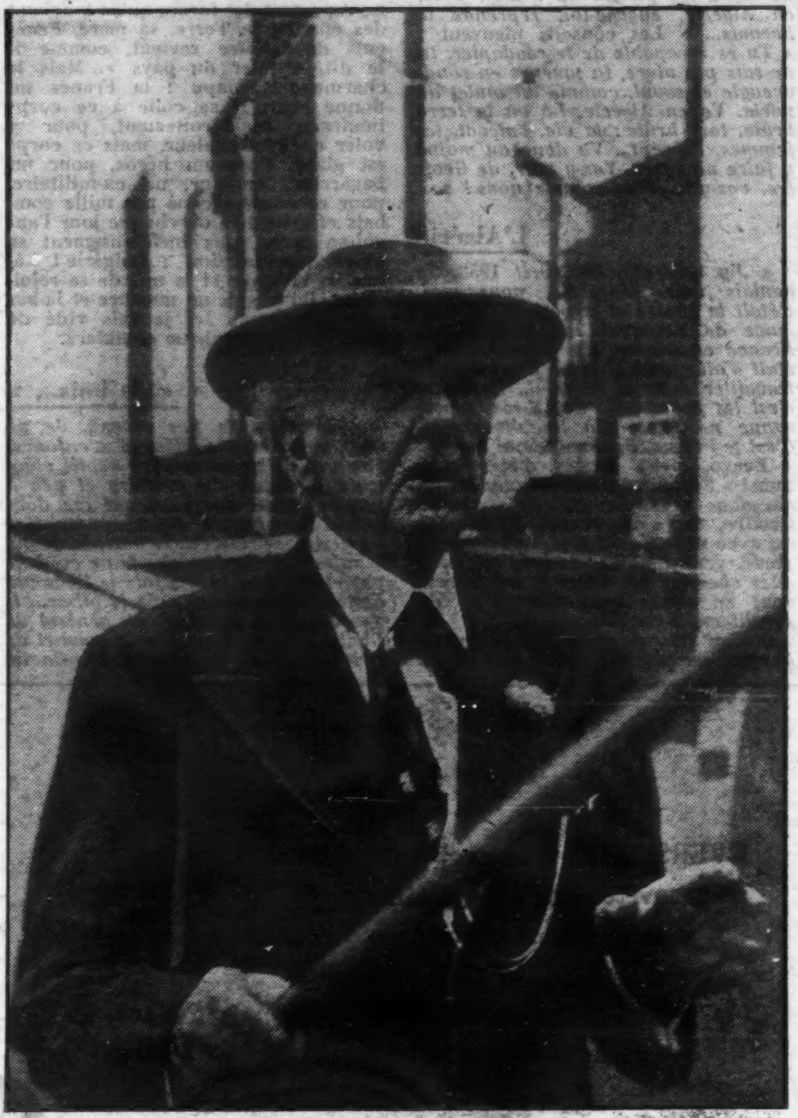
3) Il n'y a pas plus de vie de garnison et de politisation des concours que dans l'enseignement supérieur.

4) Quant à la rémunération, elle pourra s'élever, contrairement aux bruits entretenus par une campagne d'intoxication systématique, jusqu'à 8.800.000 francs pour les chefs de clinique.

Beaucoup de médecins, non consultés, et au nom desquels on parle, ont le droit de considérer qu'ils se trouvent en présence d'une réaction de caste.

La médecine a aussi ses ultras.

(1) « Médecine et médecins », par Jacques Sarano, paraîtra prochainement aux Éditions du Seuil.



(Magnum.)

FRANK LLOYD WRIGHT
Savoir sympathiser avec les tremblements de terre...

ARCHITECTURE

Un « dangereux illuminé »

● *Frank Lloyd Wright — qui vient de mourir à 89 ans — a tracé sa voie à travers le scandale.*

« PIONNIER génial », « dangereux illuminé », Frank Lloyd Wright qui vient de mourir à 89 ans dans l'Arizona des suites d'une intervention chirurgicale, laisse dans le monde entier près de sept cents œuvres, maisons, buildings, musées, villas, usine, église : toutes continuent de susciter admiration, scandales et passions...

Cet ingénieur s'est voulu architecte pour dire avec des pierres, du béton et du verre, sa vision poétique de l'homme.

Il n'est pas encore né, raconte-t-il dans son « Autobiographie » (1), que sa mère savait qu'il serait un garçon et que ce garçon deviendrait architecte : « *Elle détacha dix gravures sur bois représentant les vieilles cathédrales anglaises, hors texte, à pleine page, les fit encadrer de chêne sans moulure et les accrocha aux murs de la chambre qui devait être celle de son fils...* ».

La mère de Wright était institutrice; son père pasteur prédicateur et musicien dans une petite ville du Wisconsin. Wright n'oublia jamais la Bible, la Vallée, la musique de Bach et la ferme où il vécut jusqu'à 16 ans, juste avant d'entrer à l'Université.

Il savait que sa « voie » était tracée au travers des scandales et des vicissitudes.

(1) Ed. Plon.

Qu'y avait-il de révolutionnaire dans les idées de Wright ? Une conception nouvelle et à la fois très ancienne de l'art d'habiter. Il voulait réintégrer l'homme dans la nature, humaniser la ville. Comment ? En faisant « *entrer dans la maison le monde extérieur, permettre à l'intérieur d'aller au dehors* ». Plus de ces boîtes que l'on appelle « pièces », moins de portes, moins de cloisons, abaisser les plafonds, dépouiller, ouvrir des baies... Wright a inventé les salles de séjour, les salles à manger-cuisines, les maisons-jardins, la simplicité plastique et fonctionnelle qui est devenue un des mots d'ordre de l'architecture moderne, mais en accord absolu avec le cadre, la végétation, l'environnement.

Cet Américain a horreur des gratte-ciel de New-York.

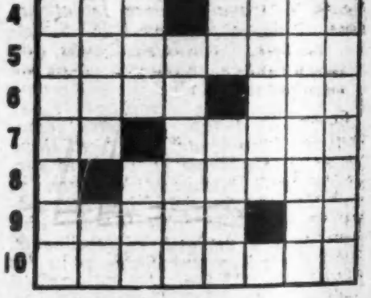
Ces « *fausses masses de maçonnerie* », ont, aux yeux de Wright, un défaut qui les condamne irrémédiablement : la fonction, la distribution intérieure, l'acte de vivre est étouffé dans des structures artificielles et plaquées. Ce qu'il cherche, c'est l'harmonie de l'accord, une adéquation entre la forme et la fonction.

Reconstruire Venise

Plus japonais que les Japonais, il s'est inspiré des vieux principes du judo pour bâtir à Tokyo l' « Imperial Hotel », un énorme édifice dont on voulait qu'il résistât aux tremblements de terre : au lieu de le bâtir sur des masses énormes de béton rigide, Wright décida de le faire « flotter » sur une couche de vingt mètres de vase molle pour « sympathiser » avec le tremblement de terre au lieu de lutter avec lui. L' « Imperial Hotel » fut un des rares bâtiments à résister au cataclysme terrible qui ravagea le Japon en 1923...

Wright, arrivé ces dernières années au faîte des honneurs, n'en continuait pas moins à surprendre, à scandaliser. Il a proposé froidement aux Vénitiens de reconstruire Venise selon un plan qu'il venait de concevoir. Malgré son allure de patriarche, il était resté d'une extrême jeunesse : celle de l'audace.

MOTS CROISES N° 182



Horizontalement. — 1. Permet à son mari d'être épris d'une étoile. 2. Mis comme il faut. 3. Communiqué de très haut. 4. Assez mauvais, quand on se rend chez le dentiste. A besoin, le plus souvent, de se confier à une robe. 5. Parti en certains pays. 6. On y parle de ficelles. Particulièrement fermé en Bretagne. 7. Dans Angers, Rennes, Lorient et Brest. Ville italienne où on cultive du coton sur les bords de l'Adriatique. 8. Content, si l'on prend l'opposé. 9. Où parmi les valets, on cherche les as. Article qui sonne comme une partie de voiture. 10. Sont mal vues par le libéral, adversaire des coalitions.

Verticalement. — I. Nourrit à ses tout premiers débuts, un gros mangeur qui n'était pas encore une grande fourchette. II. Ce que doit faire plus ou moins le baigneur. Peut renseigner la police, mais non être témoin. III. Ancienne capitale de province, qui a donné son nom à une botte. Ne confia pas aux tuiles. IV. Désinence de corps chimiques ou direction. Bergère, roman, déesse. V. C'est crier en passant. Pronom convenable pour le vide. VI. Fit pousser à un fameux critique, une exclamation de désespoir. VII. Moins utile depuis la motorisation de la flotte. N'est plus tout à fait blanche. VIII. A placer au premier rang.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	E	S	C	A	R	G	O	T
2	S	A	U	N	I	E	R	E
3	C	M	V	I	■	N	I	L
4	A	■	E	L	I	S	E	E
5	R	O	S	I	R	■	N	V
6	C	R	■	N	A	N	T	I
7	E	C	R	E	N	E	■	S
8	L	E	E	■	I	U	L	E
9	L	A	N	G	E	V	I	N
10	E	T	O	N	N	E	N	T

SOLUTION DU N° 181

14 AU 29 JUIN
FOIRE internationale de BORDEAUX
GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE
DU 21 AU 29 JUIN

ENTRETIEN

Qu'est-ce qu'un roman vrai ?

● *Roger Peyrefitte a choisi son nouveau sujet : les amitiés particulières de quelques grands de ce monde.*

ROGER PEYREFITTE a conquis la notoriété avec un livre plein de tact sur un sujet scabreux, Les Amitiés particulières *(Prix Renaudot, 1944). Appuyé sur une documentation qui n'a jamais été prise en défaut, il nous a donné, depuis, quelques-uns des romans satiriques les plus drôles et les plus forts de notre époque aux dépens de certains milieux diplomatiques* (La Fin des Ambassades) *ou de certains ecclésiastiques* (Les Clés de Saint-Pierre).

A propos d'une affaire de mœurs qui éclata dans les premières années de ce siècle (comme certaines récentes affaires de « ballets »), Peyrefitte a publié un nouveau livre, qui fait déjà grand bruit: L'Exilé de Capri (Flammarion). *Il y est encore question de scandale, il y est de nouveau question d'amitiés particulières, mais cette fois entre grands de ce monde, que l'auteur désigne nommément.*

Au cours d'un entretien, Roger Peyrefitte dévoile aux lecteurs de « L'Express » pourquoi il a choisi ce sujet et comment il travaille.

L'Express. — Votre dernière bombe : « L'Exilé de Capri », fait déjà sensation par le sujet qu'elle aborde. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

ROGER PEYREFITTE. — Je n'ai pas eu à le choisir, car il m'a « cherché » obstinément. Il est implicite, en quelque sorte, dans mon premier livre, « Les Amitiés particulières », dont le sujet, tout en concernant la vie de l'enfance, me semblait intéresser, par ses prolongements, la vie même de beaucoup d'hommes. « L'Exilé », ce sont les amitiés particulières aux prises, non plus avec les règlements du collège, mais avec les lois de la société. La tragédie se déplace, mais c'est toujours la même.

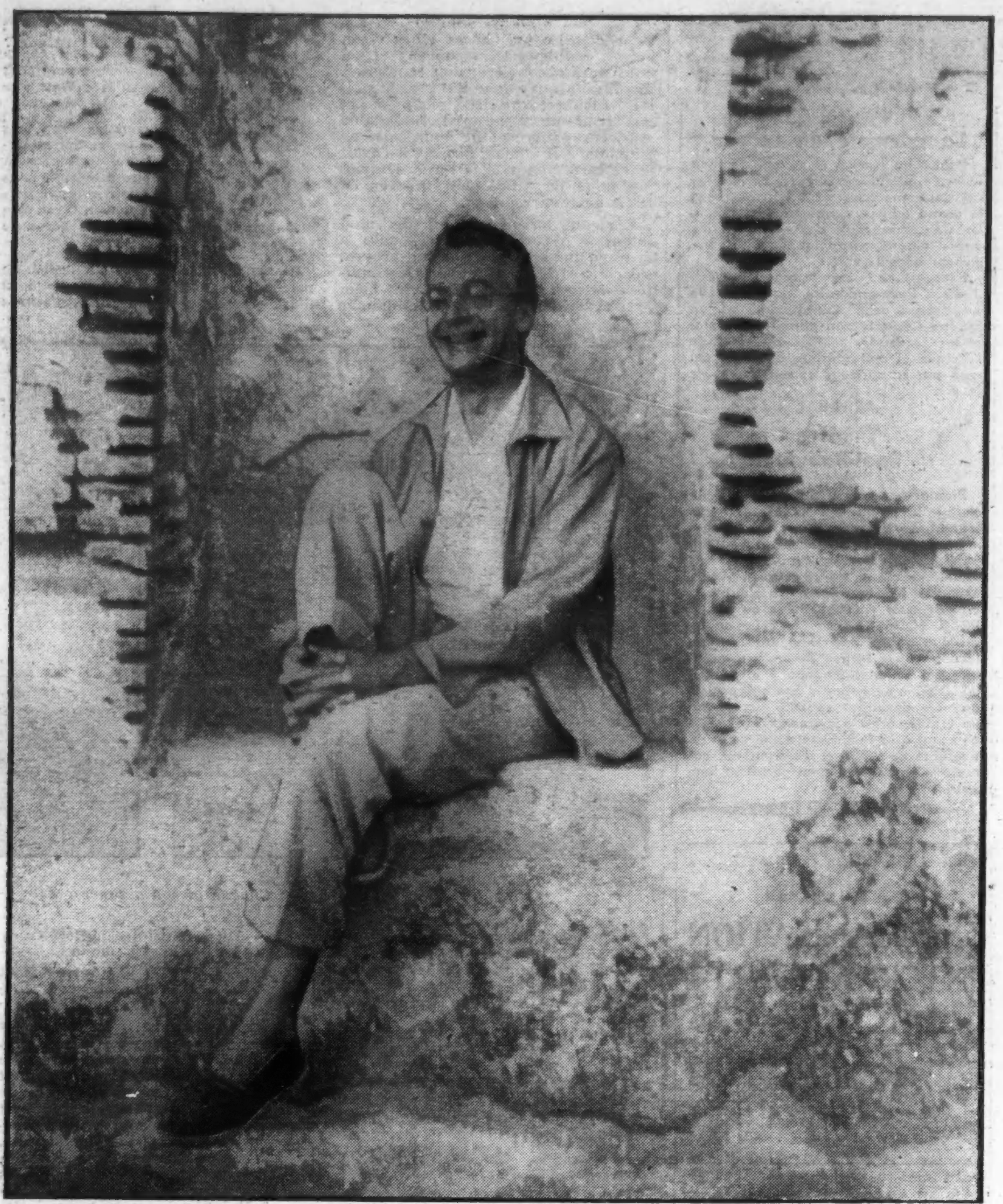
L'Express. — Comment êtes-vous venu à l'aborder, dans votre première œuvre d'écrivain ?

ROGER PEYREFITTE. — Mon enfance avait été marquée par certaines choses. Je m'étonnai ensuite de ne pas les voir traitées comme j'espérais par la littérature. Je me rappelle ma déception de lecteur, à mesure qu'ayant consulté des listes sur ce sujet scabreux, j'allais à la découverte des auteurs qui étaient censés l'avoir traité — des plus grands, comme André Gide, aux plus petits. Certes, ils avaient traité des rapports entre hommes et adolescents, entre femmes et adolescents, mais non entre adolescents, ou l'avaient fait sans succès, au moins littérairement.

Pour moi, écrire « Les Amitiés particulières », ce fut d'abord oublier les événements dont nous subissions tous les conséquences — on était au début de l'Occupation — et qui, répercutés dans le monde de Vichy, m'avaient fait quitter assez violemment la carrière diplomatique. (J'ai narré ces incidents, mi-graves mi-comiques, dans « La Fin des Ambassades ».) Ce livre des « Amitiés particulières » était aussi ma réplique aux choses de la vie dont je venais de pâtir. J'avais donc tenu à y faire figurer, avec mes souvenirs d'enfance, tout ce qui pouvait les étoffer de mon expérience d'homme de 33 ans...

L'Express. — En quelle année êtes-vous né ?

ROGER PEYREFITTE. — En 1907, le 17 août... sous le signe du Lion, ce qui me prédispose peut-être à une certaine combativité. Le « lion » qui abordait cette bergerie — l'enfance — voulut faire retentir, même discrètement, entre ses murs, tous les noms qui lui étaient chers. Il y avait les noms de l'antiquité, il y avait la Grèce... (je serai toujours reconnaissant à la Carrière de m'avoir donné cette chance, unique pour tout homme et encore plus pour un futur homme de lettres, de passer cinq ans dans ce pays — cinq ans à Athènes !...) A côté des divers écrivains anciens et modernes qu'il me plaisait d'évoquer, j'avais eu la joie malicieuse de placer le nom d'un écrivain complètement inconnu et, disais-je, « mal famé » : précisément celui que j'appelle aujourd'hui « l'exilé de Capri ». Je ne l'appelais que Fersen dans « Les Amitiés particulières » et, de son vivant, on l'appelait souvent de même par abréviation : Fersen est un nom qui dit quelque chose à tout le monde. Son nom complet, d'Adelsward-Fersen, eût demandé vraiment trop d'attention dans une intrigue où il n'était qu'épisodique. Certains de ses vers, recopiés par un de mes collégiens, qui s'en était fait croire l'auteur, scandalisent le supérieur du collège et provoquent le renvoi du coupable. Je les avais cités, parce qu'ils correspondaient à l'atmosphère de mon livre. Tels furent mes premiers rapports avec « l'exilé de Capri ».



ROGER PEYREFITTE A CAPRI

Même le scandale s'est démocratisé

Tibère à Capri

L'Express. — Comment est-il devenu le héros de votre dernier livre ?

ROGER PEYREFITTE. — Bien des choses de lui, si pitoyable qu'il fût, quelques passages de ses livres, si médiocres qu'ils fussent, me l'avaient rendu sympathique. Il me plaisait par ses aspirations, son élégance, ses ridicules, ses malheurs. Après « Les Amitiés particulières », je l'évoquai dans le chapitre capriote de « Du Vésuve à l'Etna », et j'avais fait allusion à sa mort dans « Les Amours singulières » — cela, d'après les renseignements fragmentaires que je possédais alors. Par hasard, je revins à Capri au mois d'août 1957. En revoyant là cette société italienne, qui m'était maintenant familière, en sachant ce qu'elle y cherchait — qu'elle y trouvait ou n'y trouvait pas — en considérant que cette île célèbre n'avait toujours pas le livre que, si j'ose dire, elle méritait, je décidai d'écrire ce livre. Je ne pouvais mieux en choisir le héros que dans la personne de ce même Adelsward-Fersen qui, après ses malheurs parisiens, se transporta à Capri et y vécut vingt ans, comme on n'y avait pas vécu depuis Tibère.

L'Express. — Vous nous parlez du fil conducteur qui a fait apparaître Fersen dans plusieurs de vos livres. Mais pour arriver à lui consacrer aujourd'hui un livre aussi important, il faut qu'il y ait eu pour vous une nécessité.

ROGER PEYREFITTE. — En même temps que je redécouvrais Capri, je découvrais que ce personnage était fait pour moi et m'y avait donc attendu. Si j'ai dit que des vers de lui correspondaient à l'atmosphère des « Amitiés particulières », c'est qu'il appartenait à un ordre de choses que la destinée et sans doute ma nature m'ont entraîné à connaître et à explorer. Je cherchai à m'identifier à lui pour mieux le comprendre, après l'avoir identifié à Capri. Je voulais pouvoir dire de lui ce que Flaubert disait de Mme Bovary : « *C'est moi.* » Pourtant, je n'enviais ni sa fastueuse existence, ni, certes, sa mort tragique, mais j'en avais discerné les mobiles, démonté les rouages ; je faisais mien son idéal ; j'en plaignais l'échec.

Lors de mon premier voyage à Capri, je n'avais pu visiter sa villa : elle était fermée, barricadée, et j'avais dû me contenter des confidences de quelques pêcheurs. Il y a deux ans, toutes les portes s'ouvrirent devant moi, toutes les langues se délièrent. Je retrouvai les derniers amis de Fersen, même ses derniers domestiques. Sa famille ne fut pas la moindre de mes conquêtes : on aurait pu penser que ces personnes, éminentes et honorables, ne seraient nullement désireuses de me voir fouiller dans la vie de quelqu'un qui ne leur avait pas toujours fait honneur, au moins aux yeux du monde. Or, elles me livrèrent ses papiers, ses photographies, pour me le rendre plus vivant. Elles avaient compris que, s'il devait retenir jamais l'attention d'un écrivain, c'était bien la mienne.

L'Express. — Chacun de vos personnages, qu'il s'agisse de ceux de « Chevaliers de Malte », des « Clés de Saint-Pierre », des « Ambassades », de « La Fin des Ambassades », est une clé qui ouvre sur une certaine société... ou sur sa dégradation. Quelle porte ouvrez-vous, cette fois-ci, avec la clé Fersen ?

ROGER PEYREFITTE. — Dans la société d'aujourd'hui, certains êtres, qui ressemblent de près ou de loin à l'exilé de Capri, se considèrent, du fait de la morale ou des lois, comme des exilés. C'est à leur intention que j'ai écrit ce livre, mais je prétends avoir assez dominé mon sujet pour m'adresser également aux autres.

L'Express. — Vous êtes donc parti d'un sujet subjectif pour écrire un livre objectif ?

ROGER PEYREFITTE. — La vraie joie de l'écrivain est de constater que son

⟶

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Jean KOLAR

La monnaie de retour

Publié en février, le roman de Jean Kolar, « LA MONNAIE DE RETOUR » est déjà en cours de traduction chez le grand éditeur américain Macmillan. La Columbia vient d'en acquérir les droits cinématographiques pour une somme considérable.

Peut-être ce succès international est-il dû à l'extraordinaire vigueur d'une aventure : celle d'un homme né en Europe Centrale, qui affronte le climat et le monde des affaires au cœur de l'Afrique et qui échappe au sort commun par sa curiosité et son amour de la vie.

ARRABAL

Théâtre

et **Baal-Babylone**

roman

Bientôt on parlera d'Arrabal comme on parle de Beckett ou de Ionesco. Jean-Marie Serreau a fait lire récemment au Théâtre de Poche devant un public émerveillé, quelques-unes des premières pièces de ce jeune écrivain espagnol habitant Paris. On n'oubliera pas de sitôt « ORAISON » ou « LES DEUX BOURREAUX ». Et voici qu'Arrabal a publié un roman dans la collection « Les Lettres Nouvelles » dirigée par Maurice Nadeau « BAAL-BABYLONE », évocation d'une enfance espagnole déchirée, troublée par l'éveil de toutes sortes d'instincts, révoltée et pourtant à la recherche d'une sorte de limpidité de l'âme et du cœur qui caractérise essentiellement ce talent hors pair.

JULLIARD

Collection « VOUS CONNAITREZ »

Guy de LUSIGNAN

L'ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL

Préface de Jean MORELLET

« Quarante années d'activité de l'O.I.T. »

Un volume.................. 405 francs

LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue Sœur-Rosalie - PARIS

Le Terrain Vague

23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VIe)

Catalogue franco en distribution

SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

TWO CITIES

la Revue bilingue de Paris

6, RUE SCIPION - PARIS (5e)

Directeur : Jean Fanchette

Au sommaire du premier numéro (92 pages)
Mise en vente : aujourd'hui
Henry MILLER, ARAGON, Lawrence DURRELL, Loys MASSON

Dans tous les kiosques et les librairies

Vient de paraître :

SOCIALISME OU BARBARIE

N° 27 - AVRIL-MAI 1959

AU SOMMAIRE

- La rationalisation sur le dos des ouvriers.
- Sociologie-fiction pour gauche-fiction (a propos de S. Mallet), par P. Canjuers.
- Les classes sociales et M. Touraine, par J. Delvaux.
- Prolétariat et Organisation, par H. Cardan.
- La révolte de Léopoldville, par S. Chatel.

Documents

- La grève de l'usine Saint-Frères, par Y. Bourdet.

Le Monde en question

- Un nouveau rapport de Krouchtchev. Les grèves en Italie. Les grèves du Borinage. Extraits de la presse ouvrière. Correspondance.

Kiosques et Librairies - Le numéro : 300 francs
Abonnements France (4 numéros) : 1.030
Etranger (4 numéros) : 1.200
Soutien (4 numéros) : 1.600

SOCIALISME OU BARBARIE
42, rue René-Boulanger - PARIS (10e)
C.C.P. Paris 11.987.19

→

sujet dépasse son héros et que son héros le dépasse lui-même. L'art consiste à agrandir et non rapetisser. En disant que Mme Bovary, c'était lui, Flaubert ne se reconnaissait pas pour un être aussi lamentable que cette pauvre petite bourgeoise de province : il voulait dire qu'il l'avait assez bien comprise, à force de sympathie et de pitié, pour espérer en faire une œuvre d'art.

Cocteau, lorsque je lui dis mon intention d'écrire ce livre, qu'il a orné d'un admirable avant-propos, s'écria : « *Sujet en or, mais à condition de le « gonfler » !* »... Eh bien, je n'ai même pas eu à me donner

L'Express. — Doit-on comprendre que vous aviez lu votre manuscrit des « Ambassades » à Mme Bidault ?

Roger Peyrefitte. — Je ne connais pas Mme Bidault. Je n'ai connu que Mlle Crapote.

L'Express. — Parmi les noms très illustres que vous citez et qui appartiennent à la noblesse, certains sont déjà mêlés à l'histoire littéraire : nous avons relevé notamment celui de Bertrand de Salignac-Fénelon. C'est bien lui qui fut le modèle d'un héros de Proust ?

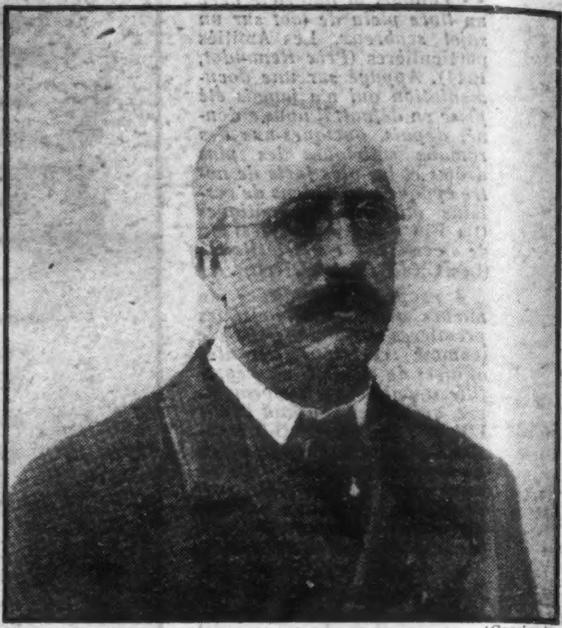
Roger Peyrefitte. — On le dit. Je me suis amusé, dans mon livre, à donner ou à préciser les clés d'autres

j'ai parlé, au début du livre, des Anglais qui, à l'hôtel Quisisana, s'étaient levés, indignés, à l'entrée d'Oscar Wilde. Je parle au contraire, à la fin, de l'accueil empressé qu'y reçut lord Montaigu, notre distingué contemporain. Telle est la différence de comportement du public à l'égard d'un problème qui, jusqu'à l'ère du Verseau, saluée par Eulenbourg, n'ira jamais sans scandale.

L'Express. — Du moins, dès aujourd'hui, il en faut beaucoup pour ameuter l'opinion. Peut-être le scandale se perd-il, lui aussi...

Roger Peyrefitte. — Même le scandale s'est démocratisé. Ceux que je décris sont essentiellement « aristo-

Le Prince Félix Youssoupoff



(Cossira.)

Frederic Krupp

Chaque blason a son revers

cette peine. Le personnage, poursuivi dans ses derniers retranchements, me fournissait mieux que du clinquant et des verroteries à changer en or et en perles : le film sans coupures de toute une vie qui se voulait consacrée au culte de la beauté, mais qui en avait choisi les formes les plus périlleuses. Il m'apportait enfin l'image de toute une société et de toute une époque — la société et l'époque d'où nous sommes issus et dont plusieurs témoins vivent encore.

L'Express. — Dans votre livre, on trouve plusieurs noms très connus, dont certains ne provoquent aucune surprise — et pour cause ! — comme ceux d'Oscar Wilde, de Krupp et du prince d'Eulenbourg, mais d'autres le sont beaucoup moins à ce titre-là. Nous avons été étonnés, par exemple, de voir le nom du prince Youssoupoff : il était donc mêlé à cette société internationale ?

Roger Peyrefitte. — Une des particularités de mes « enquêtes » est de faire surgir, derrière le personnage connu, le personnage moins connu. C'est une façon comme une autre de contribuer à l'histoire.

L'Express. — Le prince Youssoupoff est encore vivant ?

Roger Peyrefitte. — Dieu merci, et je m'honore d'être de ses amis. Je lui ai lu le chapitre qui le concerne et dont les détails me venaient d'ailleurs.

L'Express. — Pour la plupart des gens qui ne connaissent de sa vie que sa participation prédominante à l'assassinat de Raspoutine, nous supposons que ce sera une surprise. Qu'a-t-il dit, lorsque vous lui avez lu ce passage ?

La vérité voilée

Roger Peyrefitte. — Il m'a dit, avec son charmant sourire : « *C'est l'exacte vérité.* » J'ajoute qu'il m'a remercié de ne pas l'avoir dite tout entière. Le propre de la vérité est de devoir être un peu voilée, bien qu'on la dépeigne nue. Il faut multiplier les voiles, quand le sujet lui-même comporte trop de nudités.

L'Express. — Avez-vous lu d'autres passages de votre manuscrit à d'autres personnes mises en cause ?

Roger Peyrefitte. — Je n'en aurais pas fini. Mais, en général, je me crois ce devoir envers ceux de mes amis que j'introduis dans mes livres, de gré ou de force.

livres. Ainsi l'histoire littéraire y accompagne celle des mœurs.

L'Express. — Il y a relativement peu d'histoire littéraire dans « L'Exilé de Capri ».

Roger Peyrefitte. — Ce n'était pas mon propos, pas plus que d'écrire un livre d'histoire tout court, bien que plusieurs de mes personnages eussent joué un rôle dans les destinées de l'Europe. D'ailleurs, mon Fersen était un personnage mineur de la littérature, ce qui n'est pas sans charme, mais peut-être inspirerai-je l'idée à quelque futur docteur ès lettres d'écrire une thèse sur son œuvre. On a consacré des livres énormes à des écrivassiers qui ne le valaient pas.

L'Express. — S'agit-il, en somme, d'un roman ou d'une histoire vraie ?

Roger Peyrefitte. — Il s'agit d'un *roman vrai*. Tous les noms, tous les épisodes sont vrais. C'est à peine si le nom d'une dame est déguisé, dans une petite scène risquée, et, là, le nom ne faisait rien à l'affaire.

L'Express. — Votre livre se termine vers 1920. Pourquoi ? Qu'y a-t-il eu à ce moment comme phénomène social? L'extinction d'une classe ?

Roger Peyrefitte. — Adelsward-Fersen est mort en 1923 et il était le représentant, en effet, non seulement d'une société cosmopolite définie, mais d'une société cosmopolite révolue. L'épilogue dépeint Capri jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire la postérité de mon héros, ou plutôt ses pâles imitateurs. Personne ne peut plus mener une existence de luxe, totalement oisive comme fut la sienne. Les gens plus riches ou aussi riches que lui sont mêlés à la vie d'une façon ou d'une autre. Lui, avec ses belles rentes des Aciéries de Longwy, pouvait en rester éloigné magnifiquement, cultiver les Muses et ses goûts, faire des voyages en Chine, au risque d'y rencontrer Paul Claudel.

L'Express. — La renommée continue de prêter à Capri une grande liberté de mœurs...

Roger Peyrefitte. — On l'exagère sans doute, bien que l'île ait toujours les quelque cinquante grottes marines où, pendant un demi-siècle, cascada la vertu de la noblesse européenne — il ne s'agit pas de la Grotte Bleue. Les grandes victimes de la morale fréquentent toujours les rochers de Capri, mais ne s'y drapent plus de façon romantique, comme fit notre cher Fersen qui se croyait Prométhée sur le rocher du Caucase. Et

cratiques ». Il faut croire qu'on les cache d'ordinaire mieux que les autres. Dans l'un des scandales de mœurs tout récents qui ont amusé la France, les noms aristocratiques que l'on a murmurés n'ont jamais été même effleurés par la presse. Il est plaisant de noter que, dans toutes les républiques, fût-ce la cinquième, l'aristocratie est tabou. Mon œuvre s'attachant à la peinture d'une certaine classe de la société plutôt que d'une autre, j'ai jugé que le baron d'Adelsward-Fersen et sa brillante séquelle y avaient place.

L'Express. — Les noms que vous citez sont, pour la plupart, des noms du passé, mais ils ont toujours des descendants. La loi française est à ce sujet assez sévère. Ne craignez-vous pas ?...

Roger Peyrefitte. — J'ai foi dans la vérité, dans la force de la vérité. Certains de ces noms sont ceux d'amis à moi, vous ai je dit, ou de leurs parents ou de leurs grands-parents. Je n'ai pourtant pas hésité à en faire état. Les familles qui appartiennent à l'histoire, doivent se résigner à y figurer dans tous les chapitres et pas seulement dans celui des croisades. Chaque blason a son revers. J'ai cité opportunément le mot du maréchal de La Feuillade, disant qu'il n'y a pas de bonnes maisons « *sans p... ni sans pendus* ». Je n'ai rien avancé que je n'eusse vérifié et suis donc prêt à en assumer toutes les conséquences. Il s'agit de savoir si, pour me répliquer, on voudra mentir, avec l'appui éventuel de la loi.

L'Express. — Que pensez-vous du roman d'imagination ?

Roger Peyrefitte. — Même le *roman vrai*, tel que je le pratique, ne va pas sans imagination. C'est l'imagination qui éclaire et réchauffe la vérité. Le roman d'imagination proprement dit m'est toujours tombé des mains. Dans mon enfance, je n'ai pu lire de Jules Verne que « Le Tour du Monde en 80 jours », parce que j'avais l'impression que, ce livre-là, « c'était vrai ». « C'est vrai », voilà une des choses les plus fortes qu'on puisse dire, quand on en est sûr, et que puisse faire dire un livre. Cette conviction me ferait aller jusqu'au martyre.

L'Express. — Que faites-vous de la force du rêve, de la fiction ?

Roger Peyrefitte. — La fiction ne m'intéresse que si elle est poétique (laissons à part les « contes philoso-

phiques »). Le rêve ne m'attire que s'il peut se traduire en réalité.

L'Express. — Vous vous considérez comme un homme du XVIII[e] siècle ?

ROGER PEYREFITTE. — Dieu m'en garde ! J'aime trop le grand air pour sentir jamais le moisi. J'ai le goût du XVIII[e] siècle pour sa lucidité, sa liberté, son esprit, mais il y avait eu tant de siècles avant lui ! Et il y a eu, depuis, le pas du tout stupide XIX[e] siècle, et il y a le XX[e] siècle, où je me félicite de vivre, même si j'en enrage quelquefois. Il faut être de son époque. Il faut être toujours de « la nouvelle vague », même si l'on aime se baigner dans la mer Méditerranée plutôt que dans l'océan Atlantique. Il faut aimer le passé, mais être un homme d'aujourd'hui.

L'Express. — Et « L'Exilé de Capri » est un livre d'aujourd'hui ?

ROGER PEYREFITTE. — Certes ! Peut-être encore plus un livre de demain. Et cependant j'aurais pu y mettre pour épigraphe un vers de Juvénal :

... « *Fatum est et partibus illis,*
Quas sinus abscondit. »

« *Il y a un destin, même pour les parties que cache la toge.* »

SOUVENIRS

Un Américain se tranquillise.

Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch

par Henry Miller. Ed. Corrêa. 400 pages - 1.350 francs.

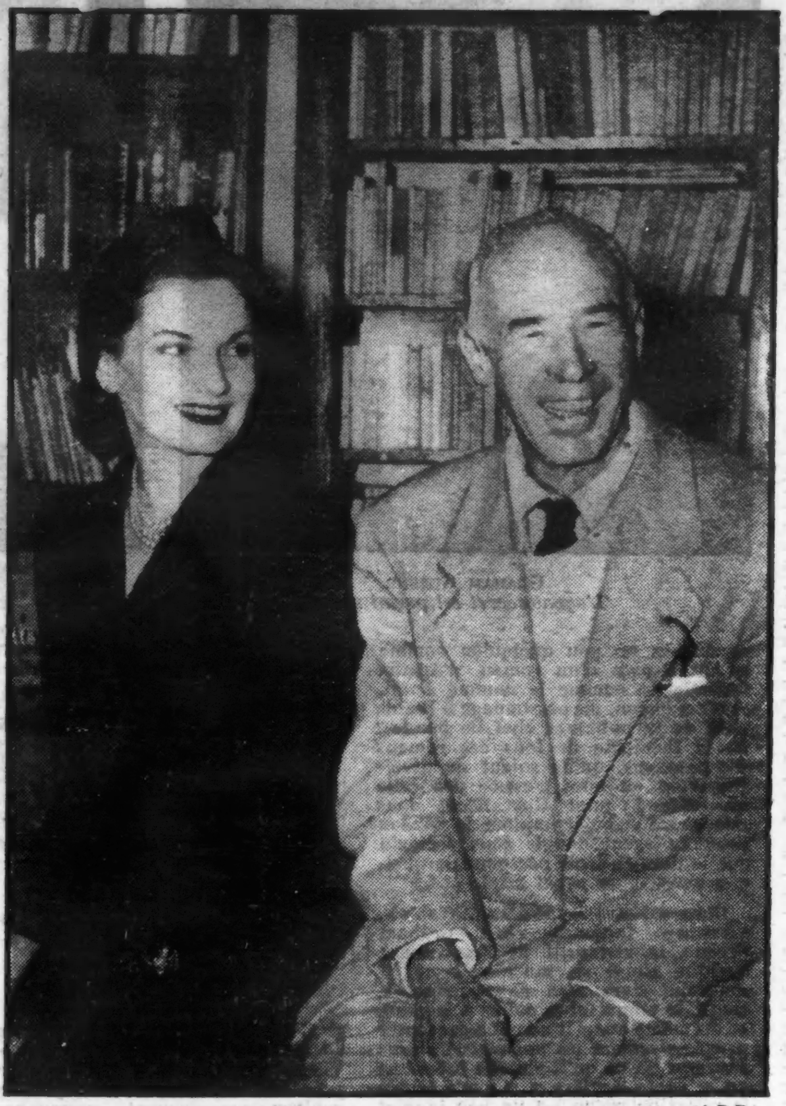
HENRY MILLER, effroi et péché des libraires, est devenu un assez charmant vieux monsieur. Installé depuis quinze ans à Big Sur, lieu encore sauvage sur la côte ouest des Etats-Unis, en Californie, l'ancien paria fait partie d'une de ces communautés à la Gary Davis dont le plus grand souci sur cette terre est de maudire la bombe atomique. Sans être ami ni partisan de la déflagration finale, pas plus que du Jugement Dernier, on éprouve tout de même quelque lassitude à s'entendre perpétuellement répéter que tout ce que fait ou fera cette société est entaché de nullité puisque le « der des der » approche.

En dépit de cette fatigante tendance à la prophétie, Henry Miller conserve sa verve, son entrain violent et « Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch », testament spirituel et journal de bord d'un « bigsurien », est un ouvrage d'une grande gaieté. Ne serait-ce que parce que Miller écrit au fil de la plume sans trop tricher et sans beaucoup trier.

A Big Sur se sont retrouvés quelques anormaux de ce monde moderne, des artistes, peintres, écrivains, d'anciens grands voyageurs, des demi-mystiques, sans cesse visités par tous les clochards de la civilisation. Miller fait leur portrait. Il les aime : échapper aux rails, à la réussite, c'est prouver qu'on a encore une âme, le goût de la « vraie vie ». La « vraie vie » c'est se lever avec le soleil, manger des légumes poussés dans de la vraie terre, lire — ou ne pas lire — les journaux avec trois semaines de retard, connaître ses voisins, en avoir besoin, et pourtant ne les voir que lorsqu'on en a envie. C'est — presque — se suffire.

Il y a de l'Axel Munthe et du Bertrand Russell dans ces conseils sur la façon de devenir ermite en famille. Il y a aussi beaucoup de moquerie, d'humour et un rien de mauvaise foi. Henry Miller n'apprécie si fort sa retraite que dans la mesure où il demeure à portée de courrier du reste de l'Amérique ; de visites aussi. Et il ne maudit si violemment le progrès et la civilisation mécanique qu'en oubliant ingénument dans ses griefs la jeep dont il se sert tous les jours, et quelques autres agréments qui font de la communauté de Big Sur un lieu où loin de refuser le monde d'aujourd'hui on en choisit seulement le meilleur.

Il y a l'âge, aussi. L'auteur de « Sexus » et des « Tropiques » n'eût pas rallié Big Sur à trente ans. Du reste, il déconseille vivement la retraite aux apprentis « artistes » (pour Miller comme pour la plupart des Américains on est « artiste » comme on est avocat ou boulanger, c'est une condition), avant de goûter aux joies d'un paradis bien situé il faut avoir quelque peu macéré en enfer. Sinon pas de création. (A-t-on jamais justifié plus allégrement l'enfer ?)



HENRY MILLER ET SA FEMME
Son vrai plaisir n'est pas d'écrire...
(A.D.P.)

Des sucreries dans le courrier

Il ne faut pas oublier non plus que Henry Miller n'est pas seul dans sa cabane au bord de la mer. Il y a sa femme, Eve, et ses enfants. Sans Eve, cuisinière-femme de ménage-secrétaire, la vie au paradis n'était tout simplement « pas pensable ». Louange brève mais capitale. Sans les enfants, elle ne serait pas drôle. Miller parle très bien des enfants en tout genre, garnements, angelots ou artistelets. Pour lui à qui, prétend-il, les « Tropiques » furent dictés — « *je t'en prie ne me fais pas écrire ça, tu vas m'attirer des ennuis...* » suppliait-il *la voix* — la source de toute expression c'est la spontanéité. Or les enfants parlent comme ils pensent et dessinent comme ils voient. Le vieil écrivain s'émerveille. On sent bien — et c'est une de ses démarches vers la sainteté — qu'il s'occupe secrètement à devenir leur semblable. Par ailleurs il faut tout de même les élever. Un « artiste » a besoin de liberté mais aussi d'ordre, de jeu mais de silence. Après les problèmes à la De Foe — couper son bois, planter ses légumes, viennent les tourments chers à Jean-Jacques Rousseau : hors la société l'homme est-il bon ou est-il méchant ?

Henry Miller ne s'embarrasse que de sa propre expérience : ses voisins, comme lui sauvages par vocation, furent toujours parfaits. Parfaits. Apparaissant mystérieusement à l'instant où on allait avoir besoin d'aide, évanouis aussitôt après. Voilà des hommes, l'homme tel qu'il devrait être et qu'il oublie trop souvent de se montrer (songez au métro...).

Une autre de ces manifestations de l'espèce humaine qui comblent de joie le vieil auteur c'est l'envoi de cartes postales de tous les continents. A condition qu'on n'attende pas de lui qu'il y réponde — son livre se présente du reste comme une réponse globale à toute correspondance d'amis inconnus pour le présent et pour le futur — Henry Miller confesse adorer le courrier. Lundi, mercredi, vendredi, jours « avec », dans toute la cérémonie de l'arrivée klaxonnante du facteur au haut de la côte, et de la perte de temps subséquente, sont des jours redoutés et bénis, par lui comme par les enfants. (Il y a souvent des gâteries imprévues dans le courrier, des sucreries...)

A la vérité, la règle de vie de Henry Miller vieillissant est tout simplement le « fais ce qu'il te plaît ». Et puisqu'il en est à tout dire, il avouera que son vrai plaisir n'est pas d'écrire mais de peindre, qu'il se croit loin d'être dépourvu d'un petit talent du côté de l'aquarelle, qu'il s'est même trouvé des amateurs de bon goût...

« Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch », livre à mettre entre toutes les mains, est la fin d'une révolte, le drapeau de la réconciliation. Parce qu'il vomit la télévision, l'atome et la course aux dollars, Miller croit s'écarter de la mystique américaine. Or lequel de ses compatriotes aime d'amour le « cauchemar climatisé » ? La vie de Henry Miller à Big Sur ressemble fortement à celle dont rêvent la plupart des Américains et que seuls peuvent mener quelques grandes vedettes et les milliardaires en vacances : retour sophistiqué à la sauvagerie, fleur au chapeau de l'homme au complet de flanelle grise. Le vieux diable se fait moine. Du reste Big Sur est sur le territoire des Etats-Unis et les oranges symboliques empruntées à Jérôme Bosch sont probablement — sunkist — des oranges californiennes

MADELEINE CHAPSAL.

TRADUCTION

Une théologie de la galéjade.

Notre agent à La Havane

par Graham Greene. Ed. Robert Laffont - 344 pages - 870 francs.

MAITRE romancier, journaliste incomparable, un des écrivains les plus lisibles et les plus lus de notre temps, Graham Greene est-il, oui ou non, parmi nous « l'agent secret » de quelque monde spirituel ? On répartit généralement ses livres en deux catégories, les œuvres de divertissement comme « Tueur à gages », « Le Ministère de la Peur » et les œuvres chargées d'inspiration métaphysique et théologique comme « La Puissance et la Gloire », « Le Fond du problème » : le côté de Pierre Benoit et le côté de Georges Bernanos. Son dernier livre, « Notre agent à La Havane », est à coup sûr de l'ordre du divertissement, mais il conduit à remettre en cause la distinction elle-même.

Comme il le fait souvent, Graham Greene a choisi un cadre exotique et d'une brûlante actualité : La Havane. Mais sans barbus et sans Fidel Castro (quand on constate, en lisant la tentative de reportage de Jacques Lanzmann qui vient de paraître chez Fasquelle, que lui non plus n'a pas réussi à voir Castro, on ne peut s'empêcher de se poser une question : est-ce que Fidel Castro existe ?). Nous sommes simplement dans un pays chaud, par le climat et par la passion révolutionnaire qui y couve. Wormold, un brave homme d'Anglais représentant d'une marque d'aspirateurs, est contacté un jour par un homme de ce que l'on appelait l'Intelligence Service, et il devient pres-

→

BANINE
J'ai choisi l'opium
"La grâce des grâces, c'est de nous voir tels que nous sommes. Banine s'est plongée dans une piscine que je connais bien, rue de la Source... Mais ce qui l'y a poussée, ce passionnant jounal le raconte au jour le jour."
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française
(L'EXPRESS)
STOCK

EST CE BIEN EXACT ?
"ON NE LIT PLUS
ROMAIN ROLLAND"
AFFIRME MATTHIEU GALEY DANS ARTS
JEAN-CHRISTOPHE, vol. bible à 4.900 et 3.650 F
50.000 ex. vendus depuis 1949
L'AME ENCHANTÉE, vol. bible à 4.800 et 3.600 F
16.000 ex. vendus depuis 1950
COLAS BREUGNON, dans le livre de poche
atteint : 128.000 ex.
En 1958 : éditions de club, études critiques, thèses, émissions radiophoniques et télévisées, rééditions, traductions, représentations théâtrales, conférences, etc, etc, n'ont pas cessé de se succéder en France et dans le monde !
UNE ŒUVRE TOUJOURS VIVANTE !
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

que malgré lui l'agent « 5.200 tiret 5 ».

Wormold adore sa fille, Milly, qui a des goûts dispendieux. Après quelques hésitations, il s'aperçoit qu'en envoyant des rapports chiffrés à Londres, il peut aussi envoyer des notes de frais. Et le voilà lancé : il compile des rapports économiques grâce à la presse locale, il construit de véritables romans avec pour personnages des agents auxquels il n'a même pas adressé la parole, il expédie les dessins de monstrueuses constructions sans doute stratégiques qui sont en réalité les dessins de pièces détachées d'un nouveau modèle d'aspirateur.

Espionnage et conte de fées

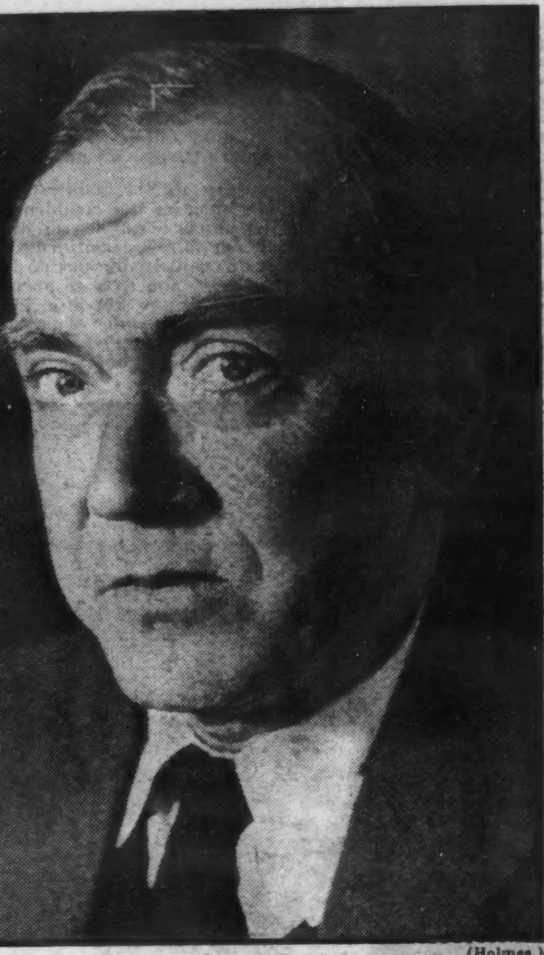
Et à Londres, les services secrets avalent tout ; on considère bientôt Wormold comme un agent exceptionnel tant ses informations sont nombreuses et précises. Bien entendu, à La Havane où la police et d'autres services secrets ont intercepté et déchiffré quelques câbles de Wormold, on ne le prend pas tout à fait au sérieux, mais bientôt on se méfie, on veut lui faire peur, un de ses pseudo-agents meurt et la farce des services secrets fictifs tourne à la tragédie véritable...

Ça se lit comme un roman d'espionnage. Divertissement bien sûr : personne ne croira que le mélange de routine, d'ignorance, d'orgueil des services secrets puisse aller à ce point. C'est bien un canular dans le goût de Pierre Benoit, une farce énorme. Mais si c'était une fable ? Rappelez-vous les ouvrages les plus sérieux de Graham Greene : ils sont peuplés de créatures qui ne sont pas moins étranges et « secrètes » que Wormold. On n'y voit que de saints prêtres qui se font passer pour des ivrognes, lâches et fornicateurs, que des saints et des saintes qui opèrent des miracles et des guérisons et qui se dissimulent sous des apparences de pécheurs et d'adultères. C'est même devenu une règle pour le lecteur averti : plus un personnage boit ou fait l'amour, plus il y a de chances pour qu'il soit un enfant chéri de la grâce, un agent secret des desseins (impénétrables) de Dieu.

Mais alors, si les services secrets sont des gobe-mouches ? S'ils prennent pour argent comptant les inventions gratuites ou farfelues des romanciers amateurs ? Est-ce que Graham Greene ne veut pas nous faire comprendre que les saints et les pécheurs sont eux aussi les agents secrets d'une puissance pleine d'imagination et d'humour ? Qui nous dit que les agents du « bien » ne sont pas, comme Wormold, à la fois mystifiés et mystificateurs ? Le Dieu de Graham Greene, est-ce que ce ne serait pas un peu quelqu'un comme le Mr. Brown d'un roman d'Agatha Christie ou comme le nommé Jeudi, de Chesterton, un personnage à la fois chef de la police et chef de bande ? Et la théologie de tous ces romans d'espionnage, qu'ils soient de divertissement ou non, n'est-ce pas celle que défend aussi Guy Béart dans une chanson où il implore le pardon pour un agent double sous prétexte que le dieu en trois personnes a quelque chose d'un agent triple ?

Dans « Notre agent à La Havane », comme toujours chez Graham Greene, la virtuosité de l'écrivain a quelque chose de machiavélique, il nous fait vivre avec ses personnages, sentir le climat nous coller à la peau, et du même coup il nous fait accepter progressivement les postulats les plus énormes de ce qu'il appelle lui-même un « conte de fées ». Ce n'est qu'à la réflexion qu'on est un peu inquiet et qu'on se demande si toute l'œuvre de cet Anglais buveur de pastis ne serait pas une immense théologie de la galéjade ?

R. K.



(Holmes.)

GRAHAM GREENE
L'agent secret est parmi nous

JEAN DAVRAY
La guerre est pour demain

ROMANS

● *En marge du destin du monde.*

Sur les genoux des Dieux

par Jean Davray. Ed. Plon. 352 pages - 900 francs.

LE troisième tome du vaste roman de Jean Davray, « Le Bruit de la Vie », a toutes les qualités des deux précédents : lecture aisée, plaisante, couleur, mouvement, personnages multiples et bien campés évoluant au creux d'une époque dont l'écho éveillera, dans la mémoire des plus de 40 ans, le souvenir de leurs propres émotions.

A travers le destin personnel d'une poignée d'hommes et de femmes, c'est le monde bourgeois parisien de l'avant-guerre que l'auteur s'attache à restituer, dans son cadre doré et fragile. La guerre le fera-t-il voler en éclats ? Nous n'en sommes pas encore là.

Construit autour d'une « grande famille », celle des Leroy-Sautier, dont deux fils sur trois, François et Bruno, sont habités par le démon créateur qui fait un peintre du premier et du second un écrivain, le roman de Jean Davray tisse sa toile d'événements. Le troisième tome : « Sur les genoux des Dieux », s'achève en même temps qu'à Munich on capitule. Le même jour, à Paris, François, le bel inaccessible, découvre qu'il aime enfin, qu'il aime sa belle-sœur.

Le propos de l'auteur est évident : c'est celui de toute une lignée de romanciers qui, depuis Balzac, rêvent d'écrire leur « Comédie humaine ».

Parce qu'il y a eu Joyce, Proust et Malraux, ces grandes fresques romanesques, aussi bien agencées soient-elles, contraignent à s'interroger sur la valeur proprement littéraire d'un tel effort. Peut-on encore peindre comme M. Ingres et surprendre, provoquer, s'imposer ? Difficile...

Mais on peut montrer que l'on sait voir, peindre et charmer l'œil.

M. Jean Davray montre qu'il sait voir, écrire et créer un univers romanesque. On prendra, à le lire et à suivre le destin de ses héros en marge du destin du monde, le plus grand plaisir.

MÉMOIRES

● *La gloire posthume d'un raté.*

Journal intime de l'année 1866

par H.-F. Amiel. Ed. Gallimard. 560 pages - 2.000 francs.

PENDANT trente et un ans, Henri-Frédéric Amiel a tenu son journal. A la bibliothèque de Genève, où il est déposé, il se présente en 174 cahiers réunissant 16.900 pages.

Albert Thibaudet le regarde comme un écrivain de premier ordre, Léon Brunschvicg le situe entre Maine de Biran et Bergson, Tolstoï rangeait les deux volumes du « Journal intime » parmi ses livres de chevet.

Qui est Amiel ?

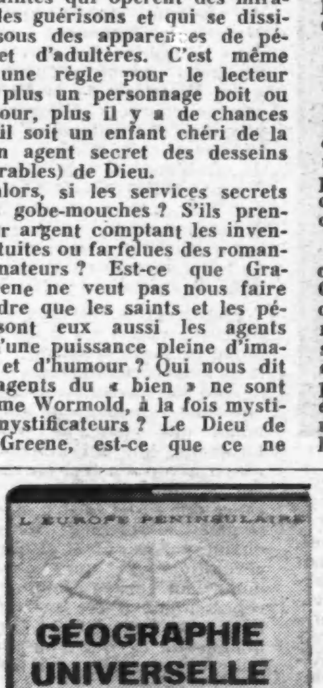
Sa biographie nous apprend qu'il est né à Genève le 27 septembre 1821, il est mort le 11 mai 1881 ; il fut professeur de littérature française, puis devint titulaire d'une chaire d'histoire de la philosophie en sa ville natale. Il notait, le dimanche 25 février 1866, à 9 heures du matin — Amiel est toujours très précis — dans l'un de ses fameux cahiers d'écolier :

> *« Le seul bon oreiller pour mourir est le sentiment d'avoir fait ce qu'on a pu pendant qu'on était de consigne, d'avoir cédé aux appels de Dieu et fait des sacrifices à la conscience. »*

« Pendant qu'on était de consigne. » Amiel est là tout entier ; il a été de consigne toute sa vie comme un soldat dans sa guérite ; il a été « de passage », il a observé, il a attendu, il a vécu, avec précaution.

Par endroits, son univers de vie intérieure rappelle celui de Rilke ; mais si ce dernier se consume dans cette brûlante vie intérieure jusqu'à la fatale piqûre de rose, Amiel, lui, va nous exprimer sa solitude en philosophe, jour après jour, heure après heure, avec une psychologie d'une rare acuité.

Il est certain qu'Amiel a souffert dans sa jeunesse de son état d'orphelin, malgré les soins d'un oncle et d'une tante bienveillants et même affectueux. Sa mère, morte turberculeuse à trente ans, un père qui se suicide, voilà un bien mauvais début pour le petit Amiel ; pourtant il saura



première étape d'un tour du monde en trois volumes

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE LAROUSSE

sous la direction de Pierre Deffontaines, avec la collaboration de Mariel Jean-Brunhes Delamarre et de 62 spécialistes.

vient de paraître : Tome I - L'Europe péninsulaire. Chaque tome forme un tout complet, remarquablement documenté, agréable à lire, somptueusement illustré.

Un volume dans la Collection in-quarto, 432 pages. 600 illustrations en noir, 32 hors-texte en couleurs dont 5 doubles cartes en relief. Facilités de paiement

renseignements et vente chez tous les libraires

surmonter cette hérédité fâcheuse grâce à sa solide éducation religieuse.

A l'instar de Goethe, qui s'est construit une règle de vie, Amiel passe dans l'existence selon une discipline qu'il applique avec précision : discipline dans le travail aussi bien que dans la détente. Quand il sera devenu professeur à l'Université de Genève, il utilisera ses vacances scolaires à faire de courts voyages de loisirs ou d'études : il sera à Paris pour l'Exposition Universelle, à Londres pour celle de 1862, à Heidelberg pour un congrès. Son existence journalière suit un autre découpage tout aussi rigoureux. Il y a du vieux garçon dans tout cela.

Vieux garçon, Amiel le restera toute sa vie. Excepté une liaison bien sage avec une certaine Philine en 1860 (à 39 ans !) — ils entretiendront une correspondance suivie jusqu'en 1871 — le professeur se « fiancera » quelques semaines avec une demoiselle Perline. Ce seront les deux aventures sentimentales de sa vie, car notre homme, sous des dehors calmes et réguliers, est un instable, un inquiet : il y a du Castor et du Pollux en lui. Cette instabilité, cette angoisse de vivre vont être les deux « magnifiques infirmités » qui nous vaudront l'une des œuvres les plus originales de la littérature : son « Journal intime », où toute sa vie secrète est consignée avec méthode.

Mort d'un ami

Amiel, c'est le non-choix, la difficulté de vivre transcendée par Dieu que nous devons admettre et qui nous amène finalement, malgré tout, à espérer. On pourrait dire que c'est une mauvaise conscience à l'état pur avec des remords qu'il ne justifie pas, mais qu'il accepte comme un lot que l'on doit à sa prédestination, d'où cette espèce de déterminisme entaché de quiétisme.

Amiel est un professeur médiocre — ses élèves ne se sont pas fait faute de le lui faire sentir souvent. Il a essayé de versifier plus ou moins maladroitement ; il a commencé un roman ; il a voulu écrire des pièces ; il rédige péniblement des articles pour des revues littéraires. Bref, il échoue socialement. Alors, il se réfugie dans son empyrée et, durant toute sa vie, il va s'adresser à lui-même.

Curieux mélange que ce « Journal de l'année 1866 », où nous atteignons des sommets d'une intense spiritualité pour retomber ensuite dans ce ronron agaçant que l'on trouve, hélas ! dans ces sortes d'ouvrages. Amiel écrira, par exemple : « *En faisant ma toilette, impression démoralisante. C'est donc ainsi qu'on vieillit* », etc. Suit une page entière sur la douleur, l'ennui, la pusillanimité chronique (il la connaît bien, lui !), le « bouddhisme qui nous monarchise ».

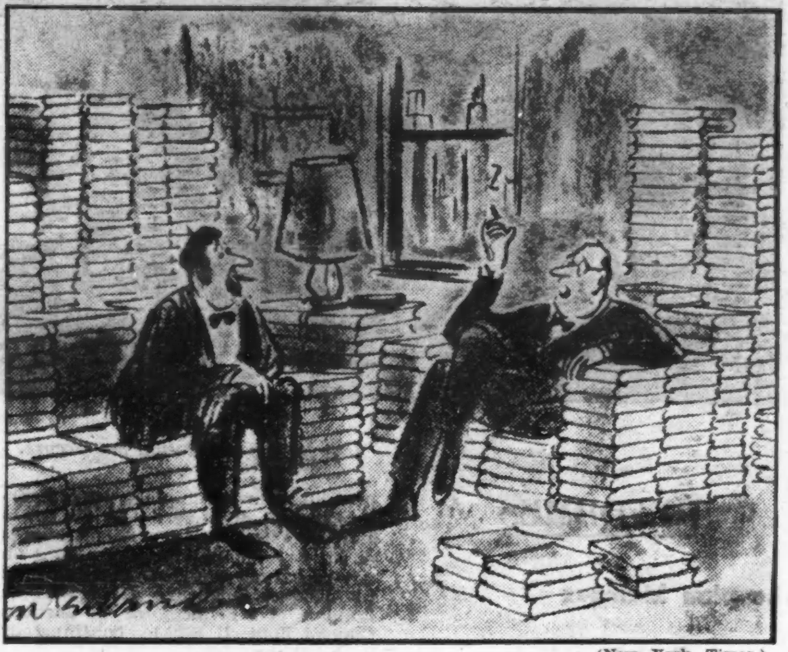
Mais ce genre de détails décevants ne retire rien au génie de l'homme, car il est plein d'idées originales et sa psychologie est acérée. Il faut lire cette page extraordinaire, en date du 4 juillet 1866, sept heures du matin, dans laquelle il relate la mort d'un ami et restitue point par point les réactions *post mortem* de ceux qui l'ont connu : il fustige, il cingle, il espère, il croit, il parle de Dieu. C'est du Saint-Simon moins Versailles et les rubans.

Il y a peut-être dans tout cela un découpage qui nous rappellerait la technique de Pepys, un développement du détail aussi. Mais la comparaison s'arrête là, car le sous-secrétaire à la Marine du roi d'Angleterre était un bon vivant, un sensuel, un cynique, tout le contraire du philosophe.

Le style d'Amiel c'est sa pensée : il est toujours élevé et profond. On notera parfois des fadeurs dues à l'époque, des fautes de syntaxe même que Léon Bopp — qui a écrit pour ce livre une remarquable introduction — a laissées. Ces 550 pages que représente l'année 1866 sont dans leur ensemble remarquables ; il n'y faut pas chercher d'expérience humaine, c'est inutile, l'intuition d'Amiel est là pour la remplacer, sa psychologie l'exprime. Amiel est à la fois hors du temps et dans le temps.

C'est un homme qui s'est protégé de la société, mais a voulu, quand même, la vivre à sa manière, rendre présente la vie universelle et convertir en perception simultanée, en « *contemplation intuitive, l'innombrable multitude des détails qui assiègent la pensée* ».

MICHEL HERUBEL.



(New York Times.)

« Votre livre a plu à tout le monde sauf au public. »

ÉTRANGER

● *Attaques pour un centenaire.*

Les Russes et Alexis de Tocqueville

« Le comte Alexis de Tocqueville, historien français très connu du XIXe siècle, a été un réactionnaire et un monarchiste. Il a été élevé dans des milieux aristocratiques où on traitait le peuple de « populace » et où le seul mot de « révolution » provoquait la panique. Pour Tocqueville, la monarchie des Bourbons était un pays idéal, tandis que la révolution française était une tragédie. »

Cette note explicative a été donnée cette semaine par la plupart des journaux russes, indignés par l'utilisation de certaines citations de Tocqueville par le président Eisenhower. Ce dernier, dans sa récente conférence aux étudiants, a dit que Tocqueville a été le prophète quant il écrivait il y a 127 ans : « Les Américains sont un peuple qui se frayent l'avenir avec la charrue, tandis que les Russes avec l'épée », et « les Américains luttent contre les obstacles que leur a dressés la nature, les Russes luttent contre la civilisation ».

Après avoir démontré que le comte Alexis de Tocqueville était de toute façon un réactionnaire invétéré, les journaux soviétiques ont tenu à ajouter qu'il n'avait jamais séjourné en Russie et que toutes ses informations provenaient des soldats napoléoniens qui, pour des raisons évidentes, n'ont pas gardé de souvenirs très agréables de Moscou. Par contre, Tocqueville a séjourné longtemps en Amérique et a publié en 1835 son grand livre sur la démocratie américaine.

« Si le président Eisenhower veut donc à tout prix le considérer comme un prophète, voyons un peu les jugements qu'il portait sur son pays. »

Voici quelques citations tirées de l'édition russe :

« Dans la masse énorme de gens qui, aux Etats-Unis, occupent l'arène politique, je n'ai rencontré presque personne à disposer de la propreté du cœur et de l'indépendance de la pensée »; « Les Américains contraignent les Noirs à travailler pour eux et, quand ils n'arrivent pas à les subordonner, ils les détruisent ».

La conclusion des journaux russes est donc formelle : le comte de Tocqueville n'aimait pas plus l'Amérique que la Russie, ce qui est à peu près exact. On aurait pu cependant attendre un peu plus de compréhension pour ce grand historien, à l'occasion du centenaire de sa mort.

VU, LU, SU

Dans les revues :

● La revue officielle de LITTÉRATURE HONGROISE lance, dans son dernier numéro, une violente attaque contre le philosophe Georg Lukacs. « L'attitude révisionniste de Georg Lukacs, écrit la revue, a empêché la réalisation des idées socialistes dans la littérature hongroise. Au lieu de reconnaître la grandeur des écrivains soviétiques qui mettent en application d'une manière magistrale le réalisme socialiste, il a choisi Balzac et Tolstoï comme exemple à suivre par les jeunes écrivains hongrois. »

Lukacs, après avoir été déporté avec Imre Nagy en Roumanie, a été libéré par le gouvernement Kadar. Cependant, il n'exerce aucune fonction officielle.

● A l'occasion du dixième anniversaire de sa naissance, la revue « MÉDECINE DE FRANCE » publie un numéro spécial remarquablement présenté, comprenant en particulier des textes de grands médecins (Jean Bernard, Jean Delay, François de Gaudart d'Allaines, etc.) qui font, dans différentes spécialités, le bilan de dix ans de recherches.

● La revue « LES SAISONS » va reparaître tous les trois mois chez Julliard, sous la direction de Bernard Frank. Au comité de rédaction : Françoise Sagan et J.-F. Revel.

Et ailleurs :

● La pièce de théâtre de ROGER VAILLAND, « Monsieur Jean », version moderne de « Don Juan », paraîtra au mois de mai chez Gallimard.

● Un livre intitulé « L'AFFAIRE DE BERLIN » est en cours d'impression pour la collection « L'Air du Temps ». C'est l'historique des dix dernières années à Berlin et une analyse de la crise actuelle par Ziegelmayer.

● A Moscou, quatre volumes d'écrits inédits de DOSTOIEVSKI viennent de paraître, comprenant la correspondance de Dostoïevski avec ses amis de 1832 à 1881 et des documents concernant les dernières années de sa vie où se trouve définie son attitude idéologique.

● L'auteur de « Lolita », VLADIMIR NABOKOV, viendra à Paris pour la sortie en France de son livre, à la fin du mois. On attend aussi l'arrivée de HENRY MILLER et de GRAHAM GREENE.

● ANNE-MARIE DE VILAINE signera son livre « Les raisons d'aimer » le vendredi 17 avril, de 18 heures à 20 heures, à la Librairie Julliard, 229, boulevard Saint-Germain.

le premier livre historique de Henri TROYAT

LA VIE QUOTIDIENNE EN RUSSIE AU TEMPS DU DERNIER TSAR

hachette

C'est un médecin qui vous parle et il sait de quoi il parle.

C'est pourquoi LES HOMMES EN BLANC du docteur André Soubiran — comme LES HOMMES EN NOIR de l'avocat René Vigo — figurent parmi les best-sellers du « roman de métier ».

Avec AU REVOIR DOCTEUR ROCH ! — quatrième volume des « Hommes en blanc » — nous entrons dans le monde clos des hôpitaux psychiatriques. AU REVOIR DOCTEUR ROCH ! est un document véridique sur la misère des malades mentaux, mais il y passe, grâce au dévouement d'un psychiâtre de combat, un grand souffle de pitié et d'espoir. C'est aussi, dans le cadre extraordinaire d'un asile, un très beau roman d'amour et nouveau best-seller (120e mille).

L'HOMME DE SANG

L'Espagne, terre des Amants tragiques

roman SEUIL 600 fr.

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● *Les toiles de Bissière, enfin célèbre à 71 ans.*

« T*IENS, il y a, aujourd'hui, une lumière exceptionnellement bonne !* » Le temps maussade qui régnait sur Paris, ce jeudi après-midi de la semaine dernière, ne justifiait en aucune façon une telle remarque dans la bouche d'un des premiers visiteurs de l'exposition Bissière. Et pourtant, c'était vrai. Malgré le jour terne que distribuaient les hautes verrières du Musée d'Art Moderne, la salle baignait, baigne encore pour plusieurs semaines — jusqu'au 10 mai — dans une « lumière exceptionnellement bonne ». A cause d'une centaine de toiles accrochées là et grâce auxquelles s'opère actuellement le miracle de la grande peinture qui impose d'elle-même, par sa seule présence, une certaine lumière, tragique ou gaie, narquoise ou mélancolique, suivant le tempérament du peintre.

La lumière de Bissière qui n'appartient qu'à lui est à la fois cocasse et tendre, toujours « aimablement » humaine, mais aussi d'une surprenante complexité, d'une richesse que seule procure l'humble et longue méditation amoureuse devant les êtres, les choses, les paysages.

Un « grand bonhomme »

C'est le produit, avant tout, d'une vie intérieure. Celle d'un homme dont le visage émacié, les yeux perçants et rêveurs disent le destin solitaire qu'il s'est choisi, depuis plus de vingt ans déjà, parmi les Causses désolées du Lot, dans une vieille ferme transformée par lui en ermitage : la Boissiérette.

Quand il décide de s'y retirer, en 1939, il a 51 ans. Les jeunes qu'il a formés, depuis 1925, à l'Académie Ranson et dont beaucoup comptent, aujourd'hui, parmi les meilleurs peintres actuels (Manessier, Bertholle, Le Moal, Garbell entre autres) savent bien que, malgré sa discrétion, Bissière est un « grand bonhomme ». Ils sont à peu près les seuls à le savoir. Quelques mois après, c'est la guerre pendant laquelle Bissière, anxieux et désemparé, cessera totalement de peindre sans cesser d'observer avec passion les pierres, les herbes et le ciel. Dans la grande maison où n'existe, encore aujourd'hui, qu'une seule cheminée en état de marche, les hivers et les étés passent. L'ermite de la Boissiérette vit mal. Il est pauvre. Mais quand, à la Libération, il se remet au travail, le bon peintre Bissière que Rosenberg avait, pendant quelques années, vers 1920, enrôlé dans son écurie avec Braque et Picasso, est devenu Bissière.

Avec des bouts d'étoffe, des tombées de pelotes de laine, des morceaux de vieux tapis, il bâtit d'abord d'étonnantes tapisseries dans le style « roman » dont la gravité épouse naturellement sa propre fantaisie.

Vers l'abstraction

Puis, c'est la peinture à nouveau. Des tons ocres et gris qui sont ceux du paysage franciscain où il vit désormais. Tout vibrants d'une lumière chaude et dépouillée, celle des Causses et du Périgord noir où, à quelques kilomètres de la Boissiérette, les maîtres inconnus de la préhistoire ont commencé de peindre sur les parois de Font de Gaume ou de Lascaux, il y a des milliers d'années. En employant des ocres, eux aussi, et les gris de la roche.

Peu à peu, le « motif » s'estompe. Bissière évolue, semble-t-il, vers l'abstraction. En fait, il s'agit toujours de paysages réels dont il s'efforce de ne retenir que la quintessence lumineuse.

Il en va peut-être de ses derniers paysages comme de la « Sainte-Victoire » de Cézanne où certains de ses contemporains ne voyaient que des taches. Et pourtant...

Au contraire de Cézanne, Bissière aura, toutefois, eu la chance de connaître la gloire de son vivant. Parce que ses toiles ont été enfin rassemblées au Musée d'Art Moderne, le grand public vient d'apprendre que le solitaire inconnu du Lot — dont les tableaux atteignent déjà, depuis une dizaine d'années, les « grosses cotes » — est un des peintres les plus importants de ce temps. Il n'a que 71 ans et son œuvre n'est pas fini. Loin de là.

J.-F. C.

(Joubert.)

BISSIÈRE
Une longue méditation amoureuse.

RÉFORMES

Le plan Malraux

● *Robert Kanters : un bon plan si le peuple a le cœur à la fête.*

« J*E ne puis comprendre,* disait un député la semaine dernière, *ce gouvernement qui subventionne des théâtres où personne ne va et qui met des taxes sur les cinémas où tout le monde a envie d'aller.* »

C'est un député anglais, Mr Eric Johnson. Et la conséquence logique, valable en France comme en Angleterre, ce n'est pas la suppression des subventions mais la formation des spectateurs.

Ce dont la France sent le besoin, c'est d'une politique nationale du spectacle, d'autant plus difficile à définir qu'elle doit être un dirigisme des moyens sans être un dirigisme des fins esthétiques ou morales sous peine de tomber dans la propagande. La conférence de M. Malraux est une déclaration des droits du théâtre à laquelle on ne peut que souscrire. La désignation de ceux avec lesquels il fera le reste (Barrault, Camus, Julien, Roland Petit, Vilar, etc.) inspire la sympathie. La seule grande nouveauté est la présence à la tête de la Comédie-Française, pour la première fois depuis près d'un siècle (sauf trois jours en février 1934) d'un homme presque totalement étranger au monde du théâtre et de la littérature : M. Claude de Boisanger a publié sans bruit il y a six mois, un récit de cent pages, *Catherine,* d'ailleurs honorable et qui peut lui assurer une place dans le cortège qui va de Mme de La Fayette à Mme de Vilmorin. La présence auprès de lui de M. Michel Saint-Denis est un double hommage de fidélité à celui qui fut Jacques Duchesne à la radio de Londres et à la mémoire de Jacques Copeau dont il est le continuateur probe et sans éclat.

C'est ce tandem qui va être au poste le plus exposé. Le répertoire existe, admirable de richesse et de variété, mais sa mise en valeur ne peut être qu'une création continue. Nul n'échappe, pas même le ministre, à la comparaison avec le musée imaginaire : mais l'important c'est que la Comédie-Française doit être un Louvre de « tableaux vivants ». Il en va des chefs-d'œuvre du théâtre comme de ce défilé de la compagnie du capitaine Cocq que l'on a longtemps connu sous le titre de « La Ronde de Nuit », de Rembrandt : il faut les nettoyer périodiquement. Un théâtre de répertoire qui ne serait que cela ressemblerait vite à un de ces établissements où les Japonais maintenaient, hiératique et immuable, l'art du nô. Il faudra au contraire maintenir le souffle de la vie, des deux côtés de la rampe, en trouvant un public, comme Vilar au T.N.P., et en maintenant continuellement acteurs et metteurs en scène au contact du théâtre qui se fait. On rêve d'une Comédie-Française ouverte, où l'on ferait venir des éléments extérieurs et où l'on donnerait des permissions à ceux qui sont déjà dans la maison. Des mises en scène de Barsacq, de Camus, de Jacques Fabbri, ce sera bien. Mais si l'on envoyait pendant six mois M. Paul-Emile Deiber ou M. Falcon jouer « Sergent je vous aime » ou « La Famille Arlequin », est-ce que ce ne serait pas bien aussi ?

En fait, les problèmes de la Comédie-Française et les problèmes encore plus particuliers posés par la séparation des deux salles, se résoudront beaucoup plus facilement dans une politique d'ensemble, ou plutôt dans la mesure où le ministère de la Culture saura inventer pour le théâtre, ce grand être qui se meurt, une technique de réanimation. Comédie, Odéon, T.N.P., centres de province, nouveaux théâtres d'essai, il faut prendre du sang partout et partout former des spectateurs, dès l'école, dès la mamelle, et leur inoculer de nouveau le goût de la grande image vivante, le goût de la fête, comme on y a réussi dans d'autres pays, comme Jean Vilar et ses hommes et ses émules des centres provinciaux y sont souvent parvenus. Cela pose mille problèmes sur lesquels il faudra revenir. En tout cas, il y faudra beaucoup de temps, beaucoup d'argent, et aussi un climat économique, social, politique qui dépend du régime tout entier et qui pourrait en être le test. Il n'y a pas de fête, même de l'esprit, quand le peuple n'a pas le cœur à la fête (1).

R. K.

Répartition des crédits pour 1957 :

PARIS		
Opéra et Opéra-Comique	Fr.	1.450.000.000
Comédie-Française (Richelieu et Luxembourg)		450.000.000
Théâtre National Populaire		80.000.000
Total	Fr.	1.980.000.000
PROVINCE		
Subventions aux théâtres lyriques	Fr.	106.800.000
Subventions aux centres dramatiques		100.000.000
Subventions diverses		100.000.000
Total	Fr.	306.800.000

● *Renée Saurel : le mal vient de plus loin.*

S OUS les lambris dorés de la rue de Valois, M. André Malraux a parlé du théâtre comme il faut qu'on en parle : avec amour.

(1) Trois jeunes auteurs cette semaine sur trois scènes régulières, trois grandes reprises sur trois scènes en marge. Hélas ! trois fois hélas !... Nous y reviendrons la semaine prochaine.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 20	20 h.	LOHENGRIN (en allemand) sous la dir. de H. Knappertsbusch
Mercr. 22	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS ROMEO ET JULIETTE LE PALAIS DE CRISTAL
Vendr. 24	20 h. 45	LA TRAVIATA
Samedi 25	20 h. 30	L'ATLANTIDE
Dim. 26	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE

OPERA-COMIQUE

Mercr. 22	20 h. 30	COSI FAN TUTTE
Jeudi 23	20 h. 30	CARMEN
Vendr. 24	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 25	20 h. 45	LAKME
Dim. 26	14 h. 30	LA TOSCA
Dim. 26	20 h. 15	MANON

Depuis 1871, le théâtre français s'est trouvé, comme les autres arts, placé sous la tutelle de l'Education nationale. Il n'y eut que deux échappées, trop brèves pour porter des fruits : l'une en 1881 avec le ministère des Arts formé par Gambetta, l'autre en 1947 avec Pierre Bourdan.

Voici donc, ave la création d'un Ministère des Affaires culturelles, le théâtre émancipé. Cela n'autorise pas tous les espoirs, du moins tant que le pays ne sera par revenu à une économie de paix. Mais reconnaissant, au passage, qu'il doit au théâtre sa vocation d'écrivain, M. Malraux a solennellement donné droit de cité à cet art, en lui assignant la plus haute mission culturelle.

Le théâtre national sera donc — enfin — considéré comme un service public, au même titre que les musées et les bibliothèques et il ne sera plus question de lui appliquer les normes de l'exploitation commerciale.

M. Malraux a donné un coup de barre un peu brutal sans doute, mais nécessaire. Les décisions annoncées ne sont pas du goût de tout le monde et notamment de la commission de réforme des théâtres nationaux qui, dans un rapport établi après 45 séances de travail, préconisait la disjonction de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et le maintien des deux salles de la Comédie-Française. Nous pensons que l'avenir donnera raison à M. Malraux, qui a choisi la solution inverse. A condition, toutefois, que le vrai travail de réforme soit mené sans défaillance. Car il s'agit là, surtout en ce qui concerne le lyrique, d'une œuvre de longue haleine. Il faudra des années, et la réforme totale des méthodes d'enseignement, pour que l'art lyrique redevienne vivant, pour qu'il s'accorde à la sensibilité moderne et recouvre son prestige auprès du grand public. Des réalisations sensationnelles sont annoncées. Mais on ne gagnera la partie qu'au prix d'un travail ingrat, modeste et acharné. Ce ne sont pas quelques manifestations *« spectaculaires »* qui permettront de rattraper un demi-siècle de léthargie.

Un pari

Persuadé qu'un diplomate qui s'est bien accommodé du rideau de fer s'arrangerait avec le rideau rouge, M. Malraux a nommé M. de Boisanger administrateur de la Comédie-Française, en lui adjoignant M. Michel Saint-Denis comme conseiller technique. Ce n'est pas une solution, c'est un pari que M. Malraux peut perdre ou gagner. Il va sans dire que les personnes choisies ne sont pas en cause. La question est de savoir si ce compromis, après tant d'autres, permettra à la Comédie-Française de concilier les antinomies qui la déchirent, s'il lui permettra d'accorder sa structure archaïque aux nécessités du métier moderne, et de triompher des nombreuses difficultés psychologiques qui font de cette maison, pleine de gens d'esprit, de cœur et de talent, une maison pratiquement ingouvernable. Trop d'impondérables vont intervenir ici pour que l'on puisse risquer le moindre pronostic.

Du moins peut-on se réjouir de la séparation des deux salles. On ôte ainsi aux comédiens-français une source de profit, et cela est d'autant plus regrettable que ces comédiens sont déjà très défavorisés par rapport aux vedettes des théâtres privés. Mais on leur ôte en même temps tous les prétextes qu'ils s'étaient trouvés pour ne plus remplir exactement leur mission. Et l'on donne l'Odéon à un metteur en scène qui le mérite.

M. Malraux a, en quelques formules lapidaires, sévèrement condamné la carence de la Comédie-Française. Des renseignements que lui ont transmis ses propres services, il ressort que la Comédie-Française, au cours du dernier exercice, a joué Racine 6 fois sur un total de 556 représentations. Pas une seule pièce de Victor Hugo. Pas une seule tragédie grecque.

A « Esther » ou « Athalie », les comédiens-français ont préféré « Les trente millions de Gladiator » et « La poudre aux yeux ». La Comédie-Française joue « Le Dindon » devant la Cour d'Angleterre, tandis que Jean-Louis Barrault reprend « Le Soulier de Satin » au Palais-Royal.

Qu'il y ait là une singulière dégradation, une étrange confusion des valeurs, cela ne fait pas de doute. Que cette dégradation soit allée en s'accélérant cela est non moins certain. Mais la Comédie-Française, comme Phèdre, peut soupirer : *« Mon mal vient de plus loin... »*

Lorsque, après les remous et les schismes qui suivirent la guerre, P.-A. Touchard succéda, en 1947, à André Obey, la troupe ne comptait plus que 16 membres. Les plus prestigieux rentrèrent au bercail : Dux, Debucourt, Escande, Chevrier, Ledoux, Bovy et Marie Bell. Seuls Madeleine Renaud et J.-L. Barrault se refusaient à revenir, et s'installèrent au Marigny, pour y faire triompher Marivaux.

Mais la troupe ainsi reconstituée, si elle était incomparable en comédie, offrait peu de ressources pour le répertoire tragique, du moins pour les rôles masculins. P.-A. Touchard, dans le livre qu'il a consacré à la Comédie-Française (1), avoue combien il fut gêné par ce déséquilibre de la troupe. Non seulement il n'y avait pas de metteur en scène de tragédie, mais les distributions elles-mêmes se révélaient impossibles : *« Si nous avons joué beaucoup plus souvent Molière et Marivaux que Corneille ou Racine, ce n'était ni par goût ni par principe, c'était parce que nous possédions une excellente troupe comique et une troupe exceptionnelle pour Marivaux. »* Et il est vrai que « Monsieur de Pourceaugnac », « Le Bourgeois Gentilhomme », « Les Fausses Confidences » et surtout l'admirable « Double Inconstance » obtenaient le plus vif succès, tandis que le talent de tragédiennes comme Marie Bell, Louise Conte et Renée Faure restait sans emploi, ou presque.

Déplorant l'impuissance de la Comédie devant les exigences du répertoire tragique, P.-A. Touchard s'efforça du moins, jusqu'à la fin de son règne (1953), de maintenir une haute qualité dans les programmes des deux salles.

Mais il faut bien le dire, la Comédie-Française, au cours des dernières années, n'a guère brillé; sauf dans les spectacles légers qui font dire d'elle qu'elle est devenue notre première troupe du Boulevard.

Que la tragédie soit agonisante, cela est une amère vérité. La résurrection est-elle encore techniquement possible ? Et trouverait-elle son public ?

La nouvelle de la création de deux théâtres d'essai, l'un (le Récamier) confié à Jean Vilar, qui conserve d'autre part la direction du T.N.P., l'autre (non encore désigné) à Albert Camus, a été bien accueillie. Ce second théâtre permettra à Vilar de créer des œuvres classiques et modernes dans un cadre à leur dimension. Il était temps : depuis « Nucléa », de Pichette, le T.N.P. n'a plus rien joué comme œuvre moderne, et la nostalgie d'un répertoire de notre temps commençait à se faire sentir à Chaillot. Elle se traduisait par une sorte de distorsion dans la mise en scène des classiques. L'existence d'un autre théâtre d'essai dirigé par Camus peut être une excellente chose, si le parrainage financier de l'Etat n'entraîne pas vers la prudence, le conformisme, l'autocensure. On sait que ces mesures sont prises pour en finir avec la politique des petites subventions, dite politique de la « pomme d'arrosage ». C'est tout de même grâce à ces maigres subventions, et à la détaxation fiscale qu'elles entraînent, qu'Adamov, Beckett, Vauthier, Ionesco, Schéhadé, Pichette et même Ghelderode, Audiberti et Brecht ont été révélés. Misérablement, à la sauvette, dans le désordre et l'anarchie, mais en toute liberté. La question est de savoir si le théâtre insolent, comme dit Vilar, restera possible. N'oublions pas que ni « Le Balcon », de Genêt, ni « Le Cadavre encerclé » de Kateb Yacine n'ont été montés.

Et M. Pinay ?

M. Malraux a été formel : la réorganisation théâtrale doit se faire dans la limite des crédits actuels, qui ne sauraient être augmentés. Cela ne nous surprend pas, mais nous confirme dans notre angoisse. Nous savons que, sur la totalité des crédits alloués au théâtre, Paris à lui seul dépense six fois plus que le reste du pays. Il est bien évident que la réorganisation amorcée s'accompagnera d'une répartition nouvelle des crédits. Mais il est peu probable qu'elle s'assortisse d'économies, et il n'y a aucune chance de voir des crédits libérés par Paris, et affectés à la province. Ce qui revient à dire que les centres dramatiques nationaux, actuellement au nombre de cinq, ne peuvent espérer mieux que le maintien du « statu quo », et que la création de nouveaux centres (un tiers de la France, et surtout la région ouvrière du Nord, n'est pas couvert) est reportée à Dieu sait quand. Roger Planchon lui-même, dont M. Malraux s'est plu à saluer le talent et les mœurs spartiates, n'est pas assuré d'obtenir rapidement ce minimum de stabilité financière sans lequel le travail devient impossible.

→

« Qu'on ne nous dise pas que la tragédie est morte. »
(André Malraux, 9 avril).

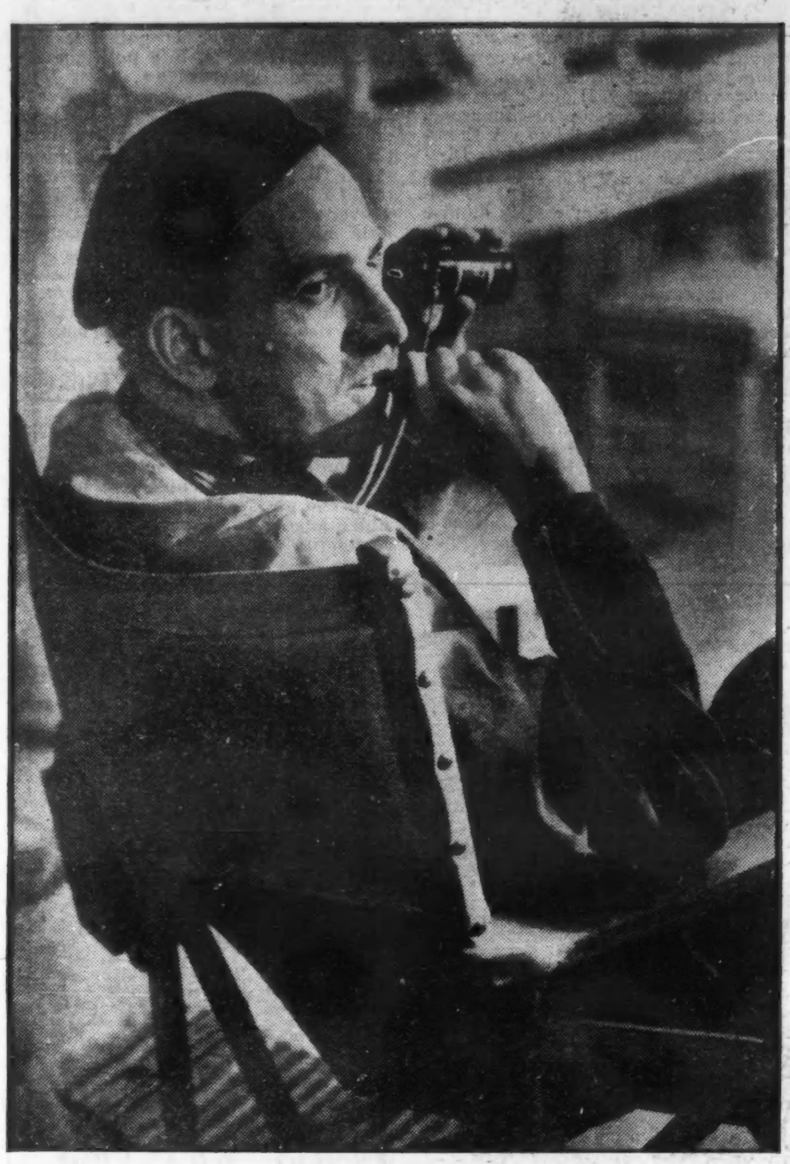
Aux larmes, citoyens.

(Dessin de Tim.)

(1) P.-A. Touchard « Six années de Comédie-Française ». Editions du Seuil.

PORTO
BARROS
OPORTO

TRIOMPHAL SUCCÈS DE JACQUES DOUAI
DERNIERE SEMAINE
...Admirable Jacques Douai. (LA GAZETTE DE LAUSANNE)
...De l'art pur. (ARTS)
...Fait de force et d'ironie. (LE FIGARO)
...C'est de l'ambroisie. (CARREFOUR)
...De la plus rare qualité. (L'AURORE)
...Un vrai régal. (L. MONDE)
PETIT MARIGNY



INGMAR BERGMAN
« ...et l'homme cherche Dieu. »

→

Que dire alors de la construction de nouveaux théâtres ? On attend depuis soixante ans que quatre salles populaires soient construites à la périphérie de Paris. Les centres nationaux, Strasbourg excepté, n'ont pas de théâtre fixe, les théâtres municipaux tombent en ruine... M. Malraux caresse l'espoir d'amener les Finances à considérer comme investissements d'urbanisme la construction de salles de théâtre. Si l'on veut bien envisager la question d'un œil neuf, penser matériau moderne et non plus pierre et marbre, on s'aperçoit qu'un théâtre neuf ne coûte pas tellement cher : celui de Sassenage, récemment édifié, n'a coûté que 40 millions. Mais M. A. Pinay se laissera-t-il convaincre ? La situation du théâtre lyrique et dramatique en province a été longuement étudiée par le Syndicat français des acteurs, au cours de ces derniers mois. Un plan de réorganisation a été élaboré. Il ne prétend pas à la perfection, mais contient des suggestions intéressantes, surtout en ce qui touche à la collaboration artistique de l'Etat, des villes et des départements. Ce n'est pas un plan-miracle, mais un projet à application progressive, établi par des gens qui savent que la France n'a pas les moyens d'une grande politique artistique, mais qui affirment avec raison que le problème doit être traité à l'échelle du pays, et sans plus tarder. On aimerait savoir ce qu'en pense M. Malraux.

R. S.

« REVIVRE », groupement de solidarité pour les orphelins de la Résistance, reconnu d'utilité publique, assumant la charge de 710 enfants de résistants morts pour la France, organise le mercredi 22 avril à 21 heures, au Théâtre des Champs-Elysées, sous le patronage de M. André MALRAUX, ministre d'Etat, chargé de l'expansion culturelle, un récital de piano offert par ALAIN BERNHEIM. Œuvres de Haendel, Beethoven, Schumann, Liszt, Chopin. Places 500, 800, 1.000 fr. Location au théâtre et chez Durand.

Communiqué.

CINÉMA

A quoi sert Bergman ?

● *« Les Fraises sauvages », un film qui conduit au fond du problème.*

ALLONS. Il faut se résoudre à aborder le problème « Bergman » au fond, et peut-être à choquer, car le réalisateur suédois dont le dernier

INGRID THULIN
Des images de mort

film, « Les Fraises sauvages », sort à Paris après avoir récolté une moisson de récompenses, domine en ce moment le cinéma mondial.

Le film plaira aux spectatrices plus qu'aux spectateurs, aux fanatiques du cinéma plus qu'à ceux qui ne limitent pas à l'écran le champ de leurs émotions intellectuelles et artistiques.

C'est l'histoire d'une solitude, celle d'un vieil homme de 78 ans, médecin renommé, qu'une succession de rêves singuliers contraint à explorer son passé.

Tout le film se déroule entre le moment où le docteur Borg est assailli à l'aube par son premier rêve, s'éveille, part en voiture avec sa bru en direction de la ville où il doit recevoir une haute distinction honorifique, assiste à la cérémonie et s'endort.

Pendant le voyage, les épisodes réels — trio de jeunes auto-stoppeurs recueillis en cours de route, petit accident, visite à la mère du docteur, confidences de la bru — alternent avec les fragments de rêve que le vieillard sécrète dès qu'il s'assoupit.

Mosaïque techniquement irréprochable d'où il ressort que le vieil homme a vécu à l'abri d'une carapace d'égoïsme, de froide sagesse, de sécheresse, qui l'a tenu spectateur plus qu'acteur de la vie.

Et qu'est-ce que la vie selon Bergman ? Se donner et donner. Essentiellement : faire des enfants. (Il met d'ailleurs sa théorie en pratique, puisqu'il a lui-même cinq ou six enfants naturels, de cinq ou six femmes différentes, chacune de ses liaisons ne semblant avoir pour lui de sens que si elle produit un enfant.)

Deuxième âge

La solitude à laquelle l'être humain est condamné et dont il ne saurait s'arracher que par la procréation passionnée, est un thème quasi obsessionnel dans l'œuvre du réalisateur suédois. Il rejoint l'angoisse de la mort et toutes les interrogations d'ordre métaphysique auxquelles le commun des hommes n'échappe pas plus qu'Ingmar Bergman.

Il paraît cependant évident que ce dernier les aborde d'autant plus démuni qu'une éducation austère l'a précipité dans la révolte contre la foi religieuse (son père était pasteur) et qu'aucun humanisme ne baigne son pays, sa culture.

Enfin, si à l'angoisse féminine il répond : « Des enfants, ayez donc des enfants... », à l'angoisse masculine la réponse est moins évidente. Il a peut-être lu Nietzsche : « La femme cherche l'homme et l'homme cherche Dieu ».

Tel qu'est son dernier film, qu'il considère comme son chef-d'œuvre, il fera certainement vibrer une fibre profonde chez ceux que sa philosophie sommaire, qui emprunte pour s'exprimer des symbolismes d'école primaire, n'irritera pas.

Mais, pour en juger objectivement, c'est le cinéma lui-même qu'il faut remettre en question.

Il y a cinquante ans, il n'existait pas. Il y a vingt ans, c'était encore le privilège d'un petit nombre de savoir se servir de l'écriture cinématographique, voire de la créer, d'en inventer les signes, la grammaire, les accords de participe.

Aujourd'hui, le plus médiocre des réalisateurs sait écrire cinéma. N'importe quel élève de l'I.D.H.E.C. a vu assez de films, depuis son enfance, pour connaître, sans les apprendre longuement, les règles du langage. Un film écrit proprement n'est plus, à aucun titre, remarquable, pas plus qu'un roman sans faute d'orthographe ou de syntaxe.

Alors, entrant dans son deuxième âge, le cinéma a produit ses grands stylistes. On peut préférer, en littérature, le style de François Mauriac à celui de Giraudoux et celui de Giraudoux à celui d'Aragon ou inversement. Ils se situent en tout cas hors de l'écriture simplement correcte au regard des règles.

On peut, à l'écran, préférer Ingmar Bergman à Jean Renoir ou inversement. Il reste certain que Bergman possède un style admirable, personnel, qui atteint à une réelle perfection formelle.

Qu'il s'agisse du rythme des images et de leur composition, de la façon dont il obtient de ses interprètes qu'ils traduisent le maximum avec la plus grande économie de moyens, de l'usage qu'il fait du son, des ombres et des lumières, il est peut-être, aujourd'hui, le premier.

On pourrait multiplier les exemples de sa maîtrise et nul ne mérite plus que lui les longues exégèses auxquelles le soumettent les revues spécialisées. C'est un maître. Et le profane, même s'il ne décèle pas toutes les subtilités des « Fraises sauvages », ne saurait demeurer insensible à l'harmonieux langage des images. (Les oreilles françaises seront, aux premières minutes, heurtées par la rocailleuse mélodie du suédois, mais, très vite, on s'accoutume.)

BIBI ANDERSSON
Des fragments de rêve

Reste à savoir ce que, en son état actuel, le langage cinématographique peut exprimer.

Il peut sans aucun doute, avec le même bonheur que la littérature :

— raconter une histoire (« Le Salaire de la peur », « En cas de malheur ») ;

— procurer des satisfactions purement esthétiques (« Une Vie ») ;

— recréer une atmosphère (tous les grands films de guerre et, dans un tout autre esprit, « Le Beau Serge ») ;

— témoigner (« Le Cuirassé Potemkine », « Nuit et Brouillard ») et cristalliser un moment de l'époque (« Les Tricheurs »).

Un instrument grossier

Il peut aussi, en traduisant dans son langage une grande œuvre littéraire (« Le Rouge et le Noir », « Guerre et Paix » et, dans un autre ordre d'idée, « La Symphonie pastorale », « Le Diable au corps ») ne point la trahir dans l'esprit et susciter chez des millions de spectateurs le désir de faire connaissance avec l'œuvre originale et donc se transformer en véhicule de culture.

Mais Jean Renoir lui-même, qui a cependant réussi avec « La Grande Illusion » le parfait prototype du « message », déclare volontiers que le cinéma a cinquante ans de retard sur la littérature.

GUNNEL BROSTROM
Des épisodes de vérité

Quand il prétend décrire une société, explorer les ressorts psychologiques d'un personnage et se préoccuper de métaphysique, il peut réus-

A paraître le 15 avril
JEAN BERANGER
INGMAR BERGMAN et ses FILMS
1 *vol.* - 200 *pages* - 40 *illustrations* 990 *fr.*
LE TERRAIN VAGUE - 23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE
Samedis, dim., 14 h. 15, 17 h. 40, 21 h.,
Tous les lundis matinée à 15 h. 15

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

sir à distraire, à intéresser, à émouvoir, à provoquer la réflexion, mais le meilleur des films reste, pour le moment, tragiquement élémentaire, superficiel, à côté du langage écrit.

Non, Fellini n'est pas le Bernanos de l'écran ; Louis Malle n'est pas son Stendhal ; Vadim n'est pas son Laclos ; Clouzot n'est pas son Maupassant. René Clair n'est pas son Marivaux.

Et Bergman n'est pas son Dostoïevsky.

Si ces hommes avaient maîtrisé le langage écrit comme ils maîtrisent le langage cinématographique, il eût été plus aisé de discerner leurs propres limites de celles de leur instrument : le cinéma.

Que le cinéma soit encore un instrument grossier d'introspection et de communication semble évident. Puissant, mais grossier.

Est-ce une raison valable pour accueillir avec hauteur d'une part les efforts que font ceux qui le manient pour l'affiner, d'autre part les réactions de la masse du public, qui n'a pratiquement jamais été touchée par la grande littérature, et que le bon cinéma éveille à la réflexion, atteint par les sens, sinon par la tête, bouleverse parfois et enrichit sûrement ?

L'œuvre d'Ingmar Bergman en général, et « Les Fraises sauvages » en particulier, s'inscrit très précisément dans cette catégorie de films.

A ce titre, il ne mérite, nous semble-t-il, ni les ricanements des intellectuels, ni l'enthousiasme délirant des cinéastes, lorsqu'ils confondent la forme et le fond. Mais ne prétendent-ils pas pour Ingmar Bergman plus que celui-ci ne prétend lui-même ?

F. G.

ROSALIND RUSSEL
Elle est bien libre

JEAN GABIN
Il est trop libre

Michèle Manceaux vous raconte :

Le plus anticonformiste des deux n'est pas celui qu'on pense.

COMMENÇONS par le plus gai, et le plus gai cette semaine c'est certainement « Ma Tante » (1), un film qui dure un peu trop longtemps, mais qui révèle un jeune metteur en scène américain, Morton Da Costa, réputé uniquement jusqu'ici pour ses mises en scène de théâtre. Tiré d'un livre de Patric Dennis : « Auntie Mame », qui fut un « best-seller », « Ma Tante » est un film brillant, spirituel dans la forme et satirique dans le fond, que l'on voit avec un sourire satisfait, parce que, enfin, sous couvert d'extravagance, on y bannit tout puritanisme.

Rosalind Russel mène la mascarade. Couverte d'oripeaux, de chapeaux insensés, les doigts chargés de bagues et les poignets de bracelets, maniant comme un sabre un super fume-cigarette, elle est l'Américaine excentrique, folingue et volubile. Un neveu orphelin lui tombe sur les bras, dont elle va faire l'éducation envers et contre un tuteur en col dur, envers et contre les préjugés. De réception chinoise en réception 1925, le petit Patrick est élevé dans une école yogi-naturaliste, mais, repris par son tuteur, il est placé dans un collège très huppé, fiancé à une dinde très riche, promis à une honorable situation très ennuyeuse. *In extremis,* Auntie Mame le sauvera. Elle assène son coup aux faux humoristes, aux antisémites, aux conformistes, aux snobs et récupère le cœur un moment égaré de son neveu bien-aimé. Voilà l'histoire.

Elle est ponctuée d'énormes gags, de sièges qui se soulèvent, de dragons qui crachent le feu, de chevaux récalcitrants (il paraît que le magasin des accessoires de la Warner Bros a été dévalisé pour ce film). Mais si Da Costa ne recule pas devant « les farces et attrapes », il sait aussi conduire ses scènes avec humour. Les séquences du mariage de « Ma Tante », la chasse à courre, la présentation de la belle-famille, autant de sketches parfaitement mis au point. Allez voir « Ma Tante », entourée de ses amants, nantie de sa secrétaire fille-mère. Ce n'est pas si courant dans le cinéma américain.

(1) Ermitage.

Archimède le Clochard

« Archimède le Clochard » (2), également, est un personnage qui veut faire rire et qui se veut libre de tout conformisme. Le metteur en scène, Gilles Grangier, et Jean Gabin l'ont visiblement souhaité ainsi, mais avec tant d'insistance et tant d'efforts que cet anticonformisme est devenu, comme il arrive souvent, un autre conformisme. Le clochard, fort en gueule, pinard en poche, qui dame son pion à toute une cour des Miracles, et rêve de prison pour être encore plus libre, sent l'affabulation à plein nez. Pas une seconde on n'y croit. Cela serait sans importance dans un climat poétique, mais Gilles Grangier n'est pas René Clair. Quant à Gabin, il a enfin trouvé un rôle qui ne lui va pas. Qu'il soit mécanicien de locomotive ou paria maudit, qu'il se déguise en Maigret, en avocat corrompu, ou en puissant banquier, il est toujours Gabin, mais sa large carrure d'éleveur de bétail donne de la densité à des personnages qui sont tous comme lui des solides, des butés, des coriaces pas faciles à manier.

Peut-on imaginer Gabin clochard ? Le décidé, le volontaire, l'autoritaire clochard, en existe-t-il un seul sur les berges de la Seine qui marche d'un pas si rapide, si sûr ?

(2) Balzac, Scala, Helder, Vivienne.

Sursis pour un vivant

Il faut parler de « Sursis pour un vivant » (3) pour recommander de ne surtout pas s'y aventurer, même si l'on est amoureux transi de Dawn Addams, Henri Vidal ou Lino Ventura.

Une nouvelle d'André Maurois maltraitée, des dialogues qui se bornent à « Vous venez, ma chérie ? » ou « Tiens, vous voilà ! », rarement plus longs Une situation stagnante où rien ne se passe. C'est un film qui pèche par pensée, par parole, par action et par omission. Une faute, une très grande faute.

Reste encore «Le Fier Rebelle» (4). Dans le même cinéma, la semaine dernière, était projeté « Le Fidèle Vagabond », de Walt Disney. On peut croire que le programme n'a pas changé. Il s'agit du même chien, du même cheval, du même enfant, des mêmes grands arbres. Si vous aimez les feuilletons, la nature, la famille...

M. M.

(3) George-V, Max-Linder, Images.
(4) Avenue, Caméo, Lynx, Eldorado.

STUDIO
PUBLICIS
VENDOME

Ingmar Bergman
LES FRAISES SAUVAGES
V.O
son chef-d'œuvre
LE MONDE

POCHE MONTPARNASSE
76, boulevard Montparnasse
Dernières
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

LE VIEUX COLOMBIER
CARTHAGINOIS
2e DE RIRE

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
BOULE DE SUIF
M. PRESLE - ALFRED ADAM - LOUIS SALOU
de CHRISTIAN-JAQUE

LE « BLOC-NOTES »

***François Mauriac**, pour la première fois depuis cinq ans, n'a pas pu tenir son « Bloc-Notes » cette semaine.*

Atteint d'une forte grippe, il est au repos total sur ordre médical. Il nous demande de l'excuser auprès des lecteurs de « L'Express » et auprès de ses correspondants auxquels il ne peut répondre pour le moment.

Nous sommes sûrs d'exprimer le sentiment de tous nos lecteurs en souhaitant, avec ferveur et affection, à François Mauriac, un prompt et complet rétablissement.

« L'EXPRESS »

CROYEZ-VOUS A LA DÉMOCRATIE ?

Ce questionnaire n'est pas un test destiné à éprouver les sentiments démocratiques, ou non, de nos lecteurs, mais un fil conducteur qui permettra à tous ceux qui le souhaitent de s'interroger, d'approfondir et de formuler leur propre pensée à propos de quelques problèmes essentiels. Ces problèmes nous concernent tous. Nous sommes tous appelés, consciemment ou pas, à nous prononcer sur eux quelque jour. Comment les aborderons-nous ?

Françoise Giroud a essayé, dans notre précédent numéro, de faire à titre personnel le bilan de ses propres démêlés avec la démocratie, en présentant cette enquête. Le nombre, l'importance, l'intérêt des réponses que nous avons déjà reçues (voir page 2 la lettre de « L'Express ») nous encouragent aujourd'hui à reproduire ici notre questionnaire.

Si certaines questions vous paraissent inutiles, ou ne vous concernent pas, laissez-les de côté. Si, comme nous le souhaitons, vous voulez bien participer à cette enquête en nous apportant le fruit de vos réflexions et de vos expériences, adressez votre réponse à « L'Express », Service Enquête, 91, Champs-Elysées, en précisant votre nom et votre profession, et en indiquant si vous souhaitez conserver l'anonymat au cas où votre réponse serait publiée.

1. **Quel âge avez-vous ?**

2. **Avez-vous conscience d'appartenir à une classe sociale ? Laquelle ? Vous sentez-vous solidaire de cette classe ? Comment, ou dans quelle circonstance, l'avez-vous senti et manifesté ?**

3. **Avez-vous effectué une prise de conscience politique dans une circonstance déterminée ? Laquelle ?**

4. **Etes-vous, dans l'ensemble, satisfait de votre situation au sein de la société ? Ou la trouvez-vous injuste (à votre bénéfice ou à votre détriment) ?**

Considérez-vous que vous pourrez en donner une égale ou meilleure à vos enfants, sans qu'aucune transformation fondamentale intervienne ?

5. **Avez-vous un patron ou un supérieur hiérarchique ? Lui reconnaissez-vous des raisons valables d'avoir autorité sur vous ?**

6. **Dans la situation inverse (si vous avez des subordonnés) vous considérez-vous comme justement supérieur à ces subordonnés ? Le justifiez-vous par votre compétence ? Par votre valeur ? Sinon à quoi attribuez-vous ce privilège ?**

7. **Si vous travaillez dans une entreprise, accepteriez-vous et trouveriez-vous bon que votre situation soit fixée par le vote de l'ensemble du personnel de l'entreprise ? Si vous refusez, est-ce parce que vous croyez qu'il ne voterait pas pour le mieux des intérêts de l'entreprise ?**

8. **Croyez-vous qu'en l'informant très exactement de la marche de l'entreprise, de ses problèmes, vous pourriez infléchir sa décision ?**

9. **Lorsque vous lisez un journal qui répand des opinions radicalement opposées aux vôtres, souhaiteriez-vous qu'il soit interdit ? Si oui, pourquoi ?**

10. **A quelle occasion avez-vous découvert l'existence du mot « juif », sa signification, et quelle a été votre réaction ?**

11. **Le Front populaire, cela évoque-t-il pour vous un progrès, ou une régression de la société française ?**

Si vous l'avez vécu, l'avez-vous ressenti comme une destruction de valeurs auxquelles vous étiez attaché et auriez-vous eu envie de le combattre ? Comme un pas regrettable mais inévitable ? Comme une victoire ?

12. **Croyez-vous qu'une secousse analogue, c'est-à-dire restant dans le cadre de la légalité parlementaire, entraînant de très fortes transformations sociales qui se sont répercutées sur la vie quotidienne de tous les travailleurs, mais ne provoquant aucun bouleversement radical de l'ensemble des structures sociales et économiques, puisse de nouveau se produire ? ou que la société française est maintenant figée ?**

Souhaitez-vous vous y opposer ? Aider à la provoquer ? Ou considérez-vous que vous n'êtes pas concerné ?

13. **Vous paraît-il essentiel de préserver le droit à la propriété ? Et celui de pouvoir transmettre vos biens à vos enfants, à votre mort ?**

14. **Dans l'affirmative, trouveriez-vous également ce droit essentiel si la sécurité de l'emploi pour vous et vos enfants, et la sécurité de votre vieillesse étaient assurées ?**

15. **Si vous souhaitez des transformations, croyez-vous qu'elles puissent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné et remplacé par un autre ?**

Croyez-vous qu'une telle opération, si elle se produisait, entraînerait des violences ? Seriez-vous prêt à les admettre ?

16. **Quelle différence faites-vous entre un révolté et un révolutionnaire ? Vous sentez-vous l'un ou l'autre ?**

17. **Que vous souhaitiez conserver la forme de société actuelle, ou la transformer, considérez-vous que le régime parlementaire classique est en mesure de réaliser vos vœux ?**

Si vous répondez « non », pourquoi ?

Quel est le régime sous lequel ils pourraient le mieux s'accomplir ?

18. **Quelles différences essentielles voyez-vous entre le régime sous lequel vivent en ce moment l'Espagne et la Tchécoslovaquie ? Si vous n'aviez le choix qu'entre ces deux-là, lequel vous semblerait le moins mauvais ?**

19. **Il est courant de parler de « la vieille Europe », d'entendre dire que le peuple français est « un vieux peuple ». Croyez-vous qu'il y a des vieux peuples ? Et où situez-vous le peuple chinois ?**

20. **Qui compose, selon vous, l'élite d'un peuple ? Comment se forme cette élite ?**

21. **Croyez-vous que quelqu'un qui a « quelque chose dans le ventre » accomplit toujours, en France, sa promotion ?**

22. **Marx a dit : « Le progrès social se mesure essentiellement à la position que la femme occupe dans la société ». Souscrivez-vous à cette idée ?**

23. **Aimeriez-vous vivre dans une société où les individus auraient au départ des chances aussi égales que possible ? Dans quel pays et sous quel régime considérez-vous que c'est actuellement le cas ?**

24. **Dans un pays dit « démocratique », chaque citoyen détient, en principe, grâce au bulletin de vote, un pouvoir rigoureusement égal à celui de son voisin pour désigner les représentants du pouvoir politique. Considérez-vous que tous les citoyens détiennent réellement un pouvoir égal ? Est-ce important ?**

25. **Croyez-vous qu'une nation gouvernée selon le vœu de la majorité de ses citoyens est gouvernée au mieux de ses intérêts ? Ou croyez-vous qu'un groupe de gens compétents pourraient mieux déterminer la politique à suivre ?**

26. **Dans le second cas, à quoi attribuez-vous le mauvais choix que fait la majorité entre les politiques à suivre ?**

27. **Quand vous pensez « démocratie », en France, qu'est-ce qui vous paraît le plus important ; la liberté d'opinion que détiennent les citoyens, ou le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre de citoyens ?**

28. **Une telle enquête vous paraît-elle, dans les circonstances actuelles, utile ? Inutile ? Inconsciemment tendancieuse ? Y a-t-il à votre avis une question essentielle que nous avons oublié d'aborder ?**

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Hutsau

29, rue de Marignan, Paris (8). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

A l'occasion du 70 anniversaire de la Tour Eiffel, André Pignarre fait savoir aux lecteurs de *L'Express* que ses restaurants « En plein ciel » sont ouverts au premier et au second étage de la Tour et que les dîners en musique avec l'orchestre Jan Dranow reprendront le 17 avril.

« Monsieur Tour Eiffel » comme certains s'amusent à l'appeler vous invite d'autre part à visiter ses étonnantes caves du XIV siècle où les plus vénérables bouteilles voisinent avec les chefs d'œuvre des grands peintres contemporains.

Enfin André Pignarre vous informe que ses magnifiques « Vedettes Paris-Tour-Eiffel » ont recommencé à sillonner la Seine partant toutes les 30 minutes du Pont d'Iéna (face à la Tour Eiffel) et permettant de faire une promenade d'une heure agréable et commentée par de charmantes hôtesses.

Communiqué.